
Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie
mit Unterstützung der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft
(Schweizerische Akademie der Geisteswissenschaften)

Revue suisse de sociologie

publiée par la Société suisse de sociologie
avec l'aide de la Société suisse des sciences humaines
(Académie suisse des sciences humaines)

Inhaltsverzeichnis/ Table des matières

Editorial/ Editorial 1

M. BUCHMANN, T. HELD

Zur Strukturblindheit der heutigen Devianzsoziologie 5

J. COENEN-HUTHER

Professionnalisation de la sociologie et recherche appliquée 21

R. GURNY

Eine Typologie nationalistischer Ideologien 35

P. WEISS

De la détermination de l'influence
de la mobilité sociale sur les attitudes politiques 53

P. MEYER-FEHR

Technologieabhängigkeit und Wirtschaftswachstum 79

A. WILLENER, J.-Y. PIDOUX

Pour une sociologie pauvre 97

ATELIER : P.A. ABPLANALP

Bericht zum 73. Jahreskongress der American
Sociological Association in San Francisco 115

Buchbesprechungen/ Bibliographie critique 119

Summaries in English 147



Editions Georgi

EDITORIAL

UN EDITEUR : POURQUOI ?

Avec le présent numéro, la *Revue suisse de sociologie* entame une nouvelle phase de son existence. La production, la gestion administrative et commerciale de la revue ont été confiées aux Editions Georgi.

Dès les débuts, en 1975, il était apparu difficile de fonctionner, à long terme, avec une sorte d'administration "de milice". Mais chacun souhaitait alors une période de rodage aussi flexible que possible.

Le Comité de la Société suisse de sociologie a décidé de recourir aujourd'hui aux services d'un éditeur pour les raisons principales suivantes :

— Une diffusion plus large de la Revue suppose des efforts réitérés d'information, une attention constante aux publics potentiels et aux événements, une connaissance des rouages et des réseaux de l'édition, autant de qualités qu'il est plus facile de mettre en oeuvre si l'on est éditeur de profession que s'il s'agit d'un petit comité de rédaction, géographiquement dispersé.

— L'appui (en machines, locaux, etc.) fourni par le Service de la recherche sociologique à Genève ne pourra être offert indéfiniment. Tôt ou tard, la cessation de ce soutien aurait entraîné de sérieuses difficultés de fonctionnement pour la Revue, et ce d'autant plus que la Société suisse de sociologie ne saurait envisager de faire les investissements ou dépenses courantes (loyers, etc.) adéquats.

— La gestion administrative et commerciale d'une Revue impose à son secrétariat et au comité tout entier un travail excessif : rares sont ceux qui peuvent se permettre d'ajouter, sur plusieurs années, de telles tâches à leurs activités quotidiennes.

— Du point de vue administratif et commercial toujours, un éditeur assure une continuité difficile à garantir dans un petit groupe de rédaction.

C'est donc notamment pour ces motifs que le transfert a été décidé. Toutes les questions de production matérielle, de diffusion, de publicité, de gestion commerciale seront dorénavant assurées par les Editions Georgi.

Par contre, le Comité de rédaction et le Comité de lecture demeurent entièrement libres et responsables de l'aspect rédactionnel de la Revue. La Société suisse de sociologie continue, comme par le passé, à définir l'orientation générale de cette publication.

Le Comité de rédaction

Note de l'éditeur

Comme vous pouvez le constater, la présentation de la *Revue suisse de sociologie* a été légèrement modifiée, notamment en ce qui concerne la présentation des textes qui seront désormais composés et non plus dactylographiés. Ceci entraîne une diminution du nombre de pages, mais non pas une diminution du contenu (nombre de mots), qui reste le même que ces années précédentes.

La nouvelle présentation nous amène aussi à demander aux auteurs de vouer un soin tout particulier à la présentation de leur manuscrit, notamment en ce qui concerne les références bibliographiques, les notes et la numérotation des sections (voir les instructions à ce sujet en troisième page de couverture).

Autre innovation : un résumé *en anglais* sera désormais fourni pour chaque article et apparaîtra en fin de numéro. Nous espérons ainsi faciliter l'accès à la Revue aux spécialistes étrangers.

Nous nous permettons de profiter de cette occasion pour exprimer nos très sincères remerciements à la Société suisse de sociologie pour la grande confiance qu'elle nous témoigne en nous chargeant de l'édition, de l'administration et de la diffusion de la Revue.

Editions Georgi

EDITORIAL

EIN VERLEGER : WESHALB?

Mit dem vorliegenden Heft beginnt für die *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie* eine neue Existenzphase. Herstellung, Verwaltung und Vertrieb der Zeitschrift wurden dem Georgi Verlag anvertraut.

Schon von Anfang an – d. h. seit 1975 – zeigte es sich, dass es auf lange Sicht schwierig sein würde, mit einer Art "Miliz-Verwaltung" auszukommen. Aber damals wünschte jedermann eine möglichst flexible Anlaufperiode.

Das Komitee der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie hat hauptsächlich aus folgenden Gründen beschlossen, jetzt die Dienste eines Verlegers in Anspruch zu nehmen :

- Eine bessere Verbreitung der Zeitschrift verlangt wirksame Informationsmethoden, eine konstante Beobachtung der potentiellen Leserkreise, eine fachmännische Kenntnis des Verlags- und Vertriebswesens. Eins beruflich tätiger Verleger kann diesen Anforderungen besser gerecht werden als ein kleines, geographisch zersplittertes Redaktionskomitee.

- Die uns vom "Service de la recherche sociologique" in Genf gewährte Unterstützung (Maschinen, Lokale usw.) kann nicht unbegrenzt in Anspruch genommen werden. Früher oder später hätte das Ende dieser Unterstützung dem Erscheinen der Zeitschrift ernstliche Schwierigkeiten bereitet, umso mehr als die Schweizerische Gesellschaft für Soziologie die erforderlichen Auslagen – Kapitalanlage und laufende Kosten (Miete usw.) – nicht tragen könnte.

- Die Herausgabe einer Zeitschrift – vom administrativen und kommerziellen Standpunkt aus gesehen – verlangt vom Sekretariat und dem ganzen Komitee einen übermässig grossen Arbeitseinsatz : nur die wenigsten könnten es sich leisten, jahrelang eine solche Aufgabe zusätzlich zu ihrer täglichen Berufsarbeit zu übernehmen.

- Ebenfalls vom administrativen und kommerziellen Standpunkt aus gesehen kann ein Verleger eine Kontinuität garantieren, die einem kleinen Redaktionskomitee schwerfallen würde

Dies sind also die Gründe, die uns zu dieser Übergabe veranlasst haben. Alles, was Produktion, Vertrieb, Werbung und Verwaltung anbetrifft, wird ab jetzt vom Georgi Verlag betreut.

Das Redaktionskomitee sowie die Lektoren bleiben jedoch unabhängig und weiterhin verantwortlich für die redaktionelle Politik der Zeitschrift. Die Schweizerische Gesellschaft für Soziologie wird auch in Zukunft – wie bisher – die Ausrichtung dieses Organs bestimmen.

Das Redaktionskomitee

Mitteilung des Verlags

Wie der Leser feststellen kann, haben wir die Aufmachung der *Schweizerischen Zeitschrift für Soziologie* etwas geändert, speziell was den Text betrifft, der jetzt gesetzt und nicht mehr mit Maschine geschrieben wird. Dadurch verringert sich die Seitenzahl, jedoch nicht der Umfang des Inhalts (Anzahl Wörter), der derselbe bleibt wie in früheren Jahren

Da die Texte jetzt gesetzt werden, möchten wir die Autoren bitten, der Darstellung ihrer Manuskripte ganz besondere Sorgfalt zu widmen, vor allem was die bibliographischen Referenzen, die Fussnoten und die Numerierung der Abschnitte betrifft (vgl. die Richtlinien auf der zweiten Umschlagseite).

Eine weitere Neuerung besteht darin, dass ab jetzt für jeden Beitrag eine *Zusammenfassung in englischer Sprache* geliefert wird. Wir hoffen, die Zeitschrift damit den ausländischen Fachleuten zugänglicher zu machen.

Wir möchten diese Gelegenheit wahrnehmen, der Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie unseren aufrichtigen Dank für das bei der Übergabe der Verlagsarbeit für die Zeitschrift uns entgegengebrachte Vertrauen auszudrücken

Georgi Verlag

ZUR STRUKTURBLINDHEIT DER HEUTIGEN DEVIANZSOZIOLOGIE

Marlis Buchmann und Thomas Held

Soziologisches Institut der Universität Zürich

ZUSAMMENFASSUNG

Inhaltlicher Schwerpunkt dieses Beitrages ist die kritische Auseinandersetzung mit dem in der aktuellen Devianzsoziologie vorherrschenden theoretischen Bezugsrahmen, dem interaktionistisch-phänomenologischen Paradigma. Ausgehend von einer Darstellung des Paradigmawechsels in der Devianzsoziologie werden die zentralen Elemente des neuen Bezugsrahmens skizziert. Die Kritik konzentriert sich vor allem auf die labeling-theoretische Auffassung von Devianz. Anschliessend werden einige erste Kritikpunkte an der ethnomethodologischen Richtung formuliert. Die Kritik der Labeling-Theorie setzt an ihrer theoretischen Inkonsistenz im Hinblick auf ihren zufälligen Charakter bezüglich der primären Abweichung und ihren deterministischen Charakter bezüglich der Effekte der sozialen Reaktion an. Es wird versucht, die Gründe für diese theoretische Inkonsistenz sowie einige Ansatzpunkte für deren Überwindung aufzuzeigen. Auf dem Hintergrund des Mängelprofils des vorherrschenden Paradigmas werden zum Abschluss einige Bemerkungen zu einer möglichen Weiterentwicklung der Devianzsoziologie angeführt.

RÉSUMÉ

Les auteurs présentent un examen critique du cadre de référence théorique principalement utilisé de nos jours en matière de sociologie de la déviance; il s'agit de la théorie de la réaction sociale, de l'interactionisme symbolique et de l'ethnométhodologie. A partir d'une description du changement de paradigme en sociologie de la déviance, les auteurs présentent les éléments de base des nouvelles approches. La critique se concentre en premier lieu sur une conception de la déviance telle qu'elle est proposée par la théorie de la réaction sociale. Ce texte est suivi de quelques remarques critiques se rapportant à l'approche ethnométhodologique. La critique de la théorie de la réaction sociale met l'accent sur l'inconsistance théorique de cette approche, en particulier le caractère arbitraire de la conception de la déviance primaire et le caractère déterministe des effets de la réaction sociale. L'article tente d'identifier les causes de cette inconsistance. En conclusion, les auteurs formulent quelques idées relatives à un développement possible de la sociologie de la déviance.

EINLEITUNG

In der Schweizerischen Zeitschrift für Soziologie sind schon eine Reihe von Artikeln zum Thema "Devianzsoziologie" veröffentlicht worden. Einzelne dieser Beiträge befassen sich im speziellen mit der labeling-theoretischen, symbolisch-interaktionistischen oder ethnomethodologischen Richtung in der Devianzsoziologie.

In diesen Beiträgen werden einerseits diese (schon nicht mehr ganz) neuen Tendenzen in der Devianzsoziologie dargestellt, andererseits ihre Anwendung auf spezifische Bereiche, insbesondere der Jugenddevianz, diskutiert.

Es scheint, dass dabei die kritische Auseinandersetzung mit dem neuen Bezugsrahmen in der Devianzsoziologie zurückgetreten ist. Der vorliegende Beitrag versucht deshalb, einige wichtige Kritikpunkte aufzuzeigen, mögliche Ansatzpunkte zu deren Überwindung darzustellen, sowie einige Überlegungen für eine innovative Weiterentwicklung der Devianzsoziologie vorzubringen.

1. DER PARADIGMAWECHSEL IN DER DEVIANZSOZIOLOGIE

Seit rund 10 Jahren ist in der Soziologie abweichenden Verhaltens im allgemeinen und in der Kriminalsoziologie im besonderen eine theoretische Neuorientierung im Gange. Der Umschwung zeigt sich deutlich in einer wissenschaftlichen Arbeit von Cole (1975), der über einen längeren Zeitraum hinweg bibliographische Angaben in Zeitschriftenartikeln über Devianz faktoranalytisch untersucht und so für verschiedene Perioden die intellektuellen Strömungen bzw. "Schulen" der Devianzforscher und Kriminologen sichtbar machen kann. Dabei zeigt sich eine relativ grosse Konstanz themenspezifischer Orientierungen, die mit Institutionen verknüpft sind. So finden sich zu jedem Zeitpunkt Referenzen sowohl auf die "Social Class, Urbanism and Mental Illness"-Schule (Hollingshead, 1958) sowie auch auf Arbeiten, die sich einem Faktor "Correctional Institutions" zuordnen lassen. In bezug auf die theoretischen Perspektiven hingegen zeichnet sich ein deutlicher Wandel ab: in den 50er Jahren herrschten Untersuchungen im Rahmen der "Theorie der differentiellen Assoziation" (Sutherland) vor, in den 60er Jahren dominierte das Mertonsche Anomie-Paradigma, und im letzten untersuchten Zeitpunkt (1970-1973) setzte sich eine Kombination von symbolischen Interaktionismus und Labeling-Theorie als wichtigster Bezugsrahmen durch.

Dieser neueste Paradigmawechsel kann nach Cole nicht auf falsifizierende Befunde zurückgeführt werden, obwohl es an empirischen Einwänden gegen die Anomie-Theorie abweichenden Verhaltens nicht gefehlt hat¹. Diesen Einwänden kommt aber im Hinblick auf den erwähnten Paradigmawechsel nur geringe Bedeutung zu, da in der Mehrzahl der von Cole untersuchten Artikeln der Rückgriff auf Theorie vielfach nur zur ex-post-Interpretation von Daten erfolgt. Es stellt sich deshalb die Frage, weshalb die vom interaktionistisch-phänomenologischen Bezugsrahmen (im Kuhnschen Sinne) "produzierten" Fragestellungen heute als relevanter eingeschätzt werden als z.B. jene des Anomie-Paradigmas.

Der Paradigmawechsel in der Soziologie abweichenden Verhaltens kann nur auf dem Hintergrund des allgemeinen soziologischen Theoriwandels verstanden werden. Dieser Wandel betrifft in erster Linie den Relevanzverlust der strukturell-funktionalistischen Schule und ist dadurch charakterisiert, dass

1. Konflikt anstatt Konsens,
2. Partikularinteressen und Ausbeutung anstelle (bürokratischer) Rationalität,
3. Systembedingtheit anstelle individueller Pathologie und
4. disruptive anstatt evolutionäre Prozesse

¹ So wurde insbesondere darauf hingewiesen, dass die Erfolgsziele der Mittelschichten in der Unterschicht gar nicht in der Masse internalisiert wurden um eine anomische Ziel/Mittel-Diskrepanz entstehen zu lassen. Auch das Phänomen der "law abiding law breakers" der Mittelschichten (Wallerstein, 1947) oder die klassenmäßige Gleichverteilung bestimmter Formen der Delinquenz passt schlecht ins ursprüngliche Anomie-Konzept. Vgl. dazu die Zusammenstellung von Untersuchungen zur differentiellen Kriminalitätsbelastung sozialer Schichten in Bohle (1975, 78ff., 141ff.) sowie die Übersicht bei Werner Springer (1976).

im Mittelpunkt des Interesses stehen (Sykes, 1974)².

Diese konflikttheoretische Sicht auf die Klassenstruktur hat natürlich Konsequenzen für die Konzeptualisierung von Ordnung, Norm, Gesetz und damit Devianz. Auf der theoretischen Ebene verschiebt sich die Frage nach den Ursachen des abweichenden Verhaltens einiger Individuen zum Problem, was überhaupt Devianz ist, und weshalb bestimmte Personengruppen von der Gesellschaft in entsprechender Weise etikettiert werden. Im Zentrum stehen also nicht mehr Charakteristika des abweichenden oder kranken Individuums, auch nicht Faktoren aus seiner sozio-ökologischen Umwelt, sondern die Fragen, wie und weshalb es überhaupt zur Unterscheidung zwischen Abweichenden und Konformen kommt. Auf der methodologischen Ebene wird die Relevanz und Glaubwürdigkeit der Statistiken über abweichendes Verhalten in Frage gezogen. Diese Daten erscheinen als reine Konstrukte sozialer Kontrollinstanzen ohne jede Aussagekraft über die Häufigkeit oder Verteilung faktischen Verhaltens. Damit ist ein weiteres wichtiges Element des neuen Ansatzes angedeutet: die bewusste Absetzung von Institutionen, die sich professionell mit abweichendem Verhalten beschäftigen. In der konflikttheoretischen Sicht handeln Polizei, Justiz, Fürsorge, psychiatrische Anstalten nicht aus einem gesellschaftlichen Konsens heraus, sondern dienen im Interesse der Ober- und Mittelschichten der Aufrechterhaltung des politischen und ökonomischen Status-quo oder verfolgen organisationelle Eigeninteressen³. Das Programm der "kritischen" Kriminologie ist somit nicht zuletzt ein politisches: es geht – wie dies Becker (1967) in seinem Aufsatz "Whose side are we on?" klargemacht hat

² Sykes (1974) sieht die Wurzel für diese Neuorientierung in drei sozio-historischen Ereignissen: (1) dem Krieg in Vietnam, der v.a. in der akademischen Öffentlichkeit eine allgemeine Skepsis gegenüber staatlichen Institutionen zur Folge hatte, verstärkt wurde diese Skepsis (2) durch den häufigen illegalen Einsatz der Polizei zur Unterdrückung politischer Opposition auch in westlich-demokratischen Ländern. Wichtig war schliesslich (3) die öffentliche Erkenntnis der weiten Verbreitung von Kriminalität ("crime is everywhere"), die einerseits mit der Entstehung einer devianten oder gar delinquierenden (Drogen-) Subkultur aus Mittelschichtjugendlichen, andererseits mit der vermehrten Bedeutung und Beachtung von white-collar-crimes zusammenhing. Eine etwas systematischere Analyse dieses Paradigmawechsels gibt Gouldner (1970). Bei der Erklärung des Wandels vom strukturellen Funktionalismus zu Konzepten die auf je verschiedene Weise den individuellen Akteur oder "theorizer" ins Zentrum rücken (Goffmans Theater-Welt, Garfinkels Happening und Homans "tough world of exchange"), betont Gouldner sehr stark wissenschaftsinterne bzw. akademische Faktoren (Entropie der funktionalistischen Schule, "Generationenkonflikt" in der akademischen Soziologie, etc.). Ende der 60er Jahre hat nach Gouldner dann die Neue Linke, als Mittelschichtsbewegung eng mit dem akademischen Sektor verflochten und als Generationenbewegung mit dem nötigen Solidaritätsnetz an informellen Kontakten ausgestattet, die personelle und organisatorische Grundlage für eine Abkehr von der strukturell-funktionalistischen Schule geliefert. Als weiteren makrosoziologischen Faktor sieht Gouldner die Entwicklung des Wohlfahrtsstaates, welcher der traditionellen Soziologie grosse Wachstumsimpulse vermittelte, gleichzeitig aber mit seiner Ausrichtung auf Reformen (und somit Wandel) sowie auf soziale Probleme (und somit Konflikte) zur inneren Überwindung bzw. Auflösung des alten Paradigmas beitrug.

³ Ein berühmtes Beispiel für solche Eigeninteressen ist die Propagierung der "Marihuana Tax Act" durch die von einem Budgetabbau bedrohte amerikanische Rauschgiftbehörde.

und wie es in Matza's Begriff der "appreciation of the deviant" (1969) zum Ausdruck kommt – um eine Parteinahme für den Abweichenden, für den von den Institutionen geplagten "underdog".

2. INTERAKTIONISTISCHE PERSPEKTIVE VON DER DEVIANZ, DER LABELING-ANSATZ

Während bisher vereinfachend von der "kritischen" Devianzsoziologie die Rede war, soll nun auf die Labeling-Theorie im einzelnen und ihre Anwendung in der Kriminalsoziologie eingegangen werden. Die letzte Einschränkung beruht auf der Hypothese, dass die verschiedenen Konzepte im Bereich (des nicht so sehr theoretisch, sondern primär institutionell-wissenschaftsgeschichtlich abgegrenzten Gebietes) der Devianzsoziologie nicht unabhängig von ihrem konkreten Objektbereich, d.h. spezifischen Formen abweichenden Verhaltens, untersucht werden können⁴. So ist insbesondere zu vermuten, dass die Relevanz gesellschaftlicher Definitions- und Etikettierungsprozesses davon abhängt, ob es sich bei den in Frage stehenden abweichenden Verhaltensweisen eher um interpretationsbedürftige, oft nur in persönlicher Interaktion wahrnehmbare *Symptome* oder um intersubjektiv feststellbare, institutionalisierte *Tatbestände* handelt. Gerade im Bereich der alltäglichen Eigentums- und Gewaltdelinquenz sind deshalb Zweifel an der Adäquatheit der Labeling-Theorie angebracht.

Die Autoren, welche diesen Ansatz vertreten, gehen von den Fragen aus

1. warum jemand als abweichend bzw. delinquent *angesehen* wird
2. was mit ihm aufgrund dieser Definition (Label) *geschieht* und
3. wie der Betroffene auf diese soziale Reaktion *reagiert*.

Hinter solchen Fragen steht die Prämisse, dass es keine "an sich" devianten Akte gebe, sondern dass abweichendes Verhalten immer erst durch die soziale Reaktion, durch das dem "Täter" aufgeheftete Etikett konstituiert werde. Für die Zuschreibung des Labels spielt das faktische Verhalten des Etikettierten nur eine untergeordnete Rolle, viel wichtiger sind zugeschriebene und/oder situative Faktoren sowie die Interessen der etikettierenden Instanzen.

Zentral für die Labeling-Theorie ist die Unterscheidung zwischen *Primär- und Sekundärdevianz* sowie die Vorstellung einer devianten *Karriere*. Primärdevianz kommt nach Lemert (1951, 1967), der diese Konzepte anhand von Studien über Alkoholismus und Paranoia entwickelte, in den verschiedensten kulturellen und sozialen Kontexten sehr häufig vor und hat viele, sozusagen zufällige Ursachen.

Die Auswirkungen von Primärdevianz auf die soziale Position und psychische Struktur des Akteurs sind vernachlässigbar; Probleme, die sich aus der Primär-

⁴ Vergleiche dazu insbesondere den Sammelband von W. Gove (1975), der eine Evaluation labeling-theoretischer Aussagen bezüglich verschiedenster Formen sozialer Devianz (Kriminalität, körperliche und geistige Behinderung, psychische Krankheiten, sexuelle Devianz und Suchtverhalten) enthält.

devianz ergeben, können im Rahmen etablierter Rollen-Status-Beziehungen gelöst werden. Sekundärdevianz hingegen ist die (oft defensive) Antwort des Akteurs auf diejenigen Probleme, die aus der sozialen oder sozietalen (institutionellen) Reaktion auf die Primärdevianz resultieren : Rollen-Status und Identität werden nun um den "abweichenden Fall" herum organisiert. Zum "Outsider" wird man also nicht – wie dies der ältere ätiologische Ansatz postulierte – durch die (gleichzeitige) Wirkung einer Reihe von benachteiligenden Faktoren, sondern über verschiedene Etappen eines dynamischen Prozesses zwischen Konformen und Abweichenden, für den Becker (1963) den Begriff der Karriere einführt. Bei dieser Karriere – von Becker am Beispiel des Marihuana-Rauchers illustriert – spielen Lerneffekte eine Rolle. Wichtiger aber ist die Abstempelung, die einen Wandel der öffentlichen Identität bewirkt. Abweichendes Verhalten wird nun erwartet, gleichzeitig wird der Abweichende für bisher innegehabte Positionen im sozialen System disqualifiziert. Im Sinne der Anpassung an eine solche Typisierung wird der Etikettierte den devianten Rollen-Status (mit neuen Rechten und Pflichten) nun anstreben, um Unsicherheit über seine Person bei anderen – und bei sich selbst ! – zu reduzieren.

Das Label evoziert das charakteristische Image des *habituellen* Deliquenten und bestimmt damit die Verhaltensformen gegenüber einem "solchen" Individuum: Angst, Verdacht, Vermeidung, Ablehnung. Diese soziale Reaktion ihrerseits determiniert – im Sinne einer self-fulfilling-prophecy – Verhalten und Identität des etikettierten Akteurs.

3. ZUR KRITIK DES LABELING-ANSATZES

Die Labeling-Theorie hat eine Erweiterung der Devianzsoziologie gebracht, indem die Bedeutung der sozialen Reaktion für Entstehung abweichenden Verhaltens erkannt und die gesellschaftlichen Devianzdefinitionen problematisiert wurden. Die häufigste Kritik setzt nun an der Verabsolutisierung dieses Konzeptes an, d.h. an der These, wonach abweichendes Verhalten erst durch die etikettierende Reaktion konstituiert bzw. als aus dem Akt selbst nicht hervorgehende Tatsache durch die Instanzen sozialer Kontrolle geschaffen werde⁵.

Eine solche Konzeption der Devianz ist unter mehreren Gesichtspunkten fragwürdig : zunächst handeln Gesellschaftsmitglieder nicht in einer Welt, die frei von sozialen Bedeutungen ist (Taylor, 1973). Durch ihre Partizipation an den Symbolsystemen der Gesellschaft ist für sie mehr oder weniger offensichtlich, welche Handlungen in einem gegebenen Zeitpunkt gesellschaftlich als deviant und welche Handlungen als konform betrachtet werden. Viele delinquente Jugendliche mögen ihr Verhalten akzeptabel finden, sind sich aber gleichzeitig bewusst, dass dieses selbe Verhalten von der Gesellschaft als abweichend definiert wird.

Die meisten Abweichenden sind sich des Regelverstosses bewusst (Sykes & Matza, 1957) und gerade in bezug auf Delinquenz im engeren Sinn besteht gesamt-

⁵ Vgl. dazu die bekannte Definition Beckers (1963, S. 9) : "deviant behavior is behavior that people so label".

gesellschaftlich ein recht hoher Konsens über die Schwere von Normverletzungen.

Die strukturellen und historisch-kulturellen Hintergründe der entsprechenden Normen bzw. Gesetze werden jedoch von den Labeling-Theoretikern kaum beleuchtet. Es fehlen weitgehend – entgegen dem theoretischen Programm – spezifische makrosoziologische Hypothesen über die Verknüpfung struktureller Variablen mit dem Inhalt bzw. Anwendung kodifizierter und nichtkodifizierter Normen (Liazos, 1972). Wird der Aspekt der Formulierung und Durchsetzung allgemeiner Normen, insbesondere strafrechtlicher Normen, thematisiert, dann geschieht es unter Rückgriff auf ein Kultur-Macht-Modell (Keckeisen, 1973). Diesem Modell liegen nach Keckeisen zwei Annahmen zugrunde :

1. Die Annahme eines kulturellen Pluralismus von gesellschaftlichen Gruppen, und
2. die Annahme ungleicher Machtverteilung zwischen diesen Gruppen.

Die Annahme ungleicher Machtverteilung zwischen den gesellschaftlichen Gruppen wird aber nicht auf die *strukturellen* Bedingungen der Macht zurückgeführt. Die Gruppenposition in der gesellschaftlichen Machtstruktur wird lediglich als Resultat des Kulturkonfliktes zwischen verschiedenen Gruppen gesehen.

Auch in Becker's individualistischem Konzept der "moralischen Unternehmer" bleibt der Zusammenhang zur strukturellen Dimension undeutlich (Taylor, 1973, S. 166), wie sich denn überhaupt der Labeling-Ansatz vor allem auf die Interaktionen des individuellen Akteurs mit seiner unmittelbaren Umgebung und insbesondere mit den unteren (oft personalistisch konzipierten) Rängen der sozialen Kontrollinstanzen konzentriert.

Der Zusammenhang zwischen gesellschaftlicher Macht und Etablierung allgemeiner Normen kann jedoch nur auf dem Hintergrund einer umfassenden Strukturanalyse rekonstruiert werden, welche es erlaubt, die Machtbeziehungen zwischen verschiedenen gesellschaftlichen Gruppen abzuleiten.

An zweiter Stelle muss gegenüber der Verabsolutierung des Etikettierungsprozesses betont werden, dass nicht primär das Label abweichendes Verhalten "kreiert", sondern dieses aus spezifischen Randbedingungen im Leben der Akteure hervorgeht.

Ein gegebenes Verhalten ist zwar nur aufgrund einer gesellschaftlichen Definition deviant, aber wenn eine solche einmal vorliegt, geht das abweichende Verhalten natürlich der möglichen etikettierenden Reaktion voraus. Der Labeling-Ansatz vernachlässigt also die Ursachen der Primärdevianz, was wiederum als Resultat seiner astrukturellen Basis (Keupp, 1976) betrachtet werden kann. Durch die Fizierung der Labeling-Theorie auf *Definitionsaspekte* werden die gesellschaftlich determinierten Verhaltensmuster ausgeblendet. Dies ergibt sich nach Keupp (1976) "aus dem methodologischen Prinzip phänomenalistischer Unmittelbarkeit, dem nur Ereignisse, sowie deren Sinn und Wirkung erfahbar sind, insoweit sie Bestandteil von in vivo erfahrbaren Situationen sind."

Diesen Situationen vorausgesetzte strukturelle Bedingungen bleiben ausgespart, sodass die Labeling-Theorie inbezug auf die Primärabweichung zur Schluss-

folgerung des "crime is everywhere" gelangt. Die Vorstellung von allgegenwärtigen "deviant impulses" führt aber auf jeden Fall hinter die lerntheoretischen Konzepte (differentielle Assoziation, Subkulturtheorie) sowie die Anomietheorie zurück.

Drittens kann aufgrund der mangelnden Analyse der Primärdevianz auch die Frage, ob die soziale Reaktion, insbesondere der Kontakt mit Strafverfolgungsorganen, das Commitment für eine deviante Karriere befestigt oder gar verstärkt, nicht beantwortet werden. Die Übernahme einer devianten Rolle kann mit der sozialen Reaktion zusammenhängen, aber ebenso gut mit einer andauernden Wirkung der ursprünglich kausalen Faktoren. Zudem kann die soziale Reaktion auch andere Folgen zeitigen als die einer Verstärkung der Devianz: denkbar sind Abschreckungseffekte, aber auch – auf der Basis eines aktiveren Akteurmodells – organisierte Kampagnen zur Veränderung der Kriterien, nach welchen das Label appliziert wird (Ausweitung der Toleranzgrenze)⁶.

Die soziale Reaktion auf abweichendes Verhalten kann somit weder als notwendige noch als hinreichende Bedingung für Devianzkarrieren aufgefasst werden. Mankoff (1971) weist in diesem Zusammenhang darauf hin, dass Bedingungen zu spezifizieren sind, unter denen die soziale Reaktion ein notwendiger oder auch hinreichender Faktor für die Erklärung der Stabilisierung abweichenden Verhaltens sein kann. Zu diesem Zwecke führt er die Unterscheidung zwischen "zugeschriebenen und erworbenen Regelverletzungen" ein. Ein Akteur mit zugeschriebener Regelverletzung – charakterisiert als physische und visible Unzulänglichkeiten eines Individuums – erlangt den Devianzstatus unabhängig von seinen Handlungen und Wünschen. Im Gegensatz dazu impliziert die erworbene Regelverletzung spezifische Handlungen des Akteurs selbst. In den Fällen von physisch und visibel benachteiligten Individuen ist die soziale Reaktion eine notwendige, aber nicht unbedingt eine hinreichende Bedingung für Devianzkarrieren, und im Falle der erworbenen Regelverletzung weder eine notwendige noch eine hinreichende Voraussetzung.

Schliesslich verweist die Vorstellung der erwähnten Optionen auf einen weiteren Ansatzpunkt der Kritik: den *deterministischen* Charakter der Labeling-Theorie. Da die Etikettierung (angeblich) aufgrund zugeschriebener Charakteristika und weitgehend unabhängig vom Verhalten der Akteure erfolgt, erscheinen die Abweichenden – wie sich Gouldner (1968, p. 107) ausdrückt – oft mehr "sinned against than sinning".

Der deterministische Charakter drückt sich insbesondere darin aus, dass die individuelle Reaktion auf die soziale Reaktion nicht thematisiert wird. Das Fehlen der Konzeptualisierung der individuellen Reaktion macht deutlich, dass die Labeling-Theorie die Subjekt-Objekt-Beziehung nicht in dialektischer Weise begreift, sondern nur die eine Seite dieses Verhältnisses, nämlich die Auswirkungen der sozialen Umwelt auf das Individuum, erfasst (Rogers & Buffalo, 1974).

Das Fehlen der theoretischen Integration der individuellen Reaktion erklärt

⁶ Unter diesem Gesichtspunkt können etwa die Aktionen und Demonstrationen homosexueller Männer und Frauen um gesellschaftliche Anerkennung interpretiert werden.

sich durch die verkürzte Rezeption der Mead'schen Sozialpsychologie. Die Labeling-Theorie verabsolutiert deren eine Komponente, nämlich den Aspekt, dass die Fremddefinitionen eines Individuums mit den Selbstdefinitionen korrespondieren ("looking-glass-self"): wenn ein Individuum als deviant definiert wird, erwartet die signifikante Umwelt abweichendes Verhalten, und das Individuum verhält sich über die Internalisierung dieser Erwartungen nun auch abweichend. Demgegenüber ist davon auszugehen, dass Individuen nicht nur als von der Umwelt *determinierte Entitäten* aufzufassen sind, sondern ebenfalls als *determinierende*, d.h. als decision-makers. Welchen Effekt die soziale Reaktion auf abweichendes Verhalten hat, hängt entscheidend davon ab, wie diese Reaktion vom betroffenen Individuum interpretiert wird (Buchmann et al., 1978). Dabei spielt vor allem die Frage der subjektiven Legitimität bzw. Illegitimität eine Rolle (Taylor et al., 1973). Bei hoher perzipierter Illegitimität der sozialen Reaktion werden die in den Fremddefinitionen enthaltenen Erwartungen abgelehnt. Dies dürfte insbesondere bei politisch motiviertem "rule-breaking", "white collar crime" und institutionellen Delikten (Watergate, SKA) der Fall sein, ebenso bei hohem kollektivem Support für die Normverletzung⁷:

4. EMPIRISCHE ÜBERPRÜFUNG DES LABELING-ANSATZES

Die Fruchtbarkeit einer Theorie misst sich insbesondere an ihrem empirischen Gehalt. Angesichts der vielen theoretischen Unklarheiten und Mängel überrascht es nicht, dass die zentralen Aussagen des Labeling-Ansatzes einerseits nur mangelhaft überprüft, andererseits eher falsifiziert als bestätigt wurden. Die mangelhaft empirische Überprüfung ist nach Tittle (1975) vor allem darauf zurückzuführen, dass

1. aus den abstrakten, theoretischen Aussagen im Labeling-Ansatz keine spezifischen überprüfbaren Propositionen abgeleitet wurden
2. das empirische Material von direkten Überprüfungen der zentralen Thesen nicht umfangreich ist und
3. nur sehr wenige dieser Überprüfungen methodisch vertretbar sind.

Tittle bezieht seine Kritik an erster Stelle auf die labeling-theoretische Annahme der *Konstruktion von Devianz*: beim heutigen Stand dieses Ansatzes ist es unklar, ob für die Zuschreibung eines Etikettes das faktische Verhalten des zu Beurteilenden im Gegensatz zu zugeschriebenen und/oder situativen Faktoren nur eine untergeordnete Rolle spielt. Eine stringente Überprüfung der Annahme der Konstruktion von Devianz durch die soziale Reaktion müsste nachweisen, dass die zugeschriebenen Faktoren (wie z.B. Schicht-, Sex-, ethnische Zugehörigkeit, Persönlichkeitsattribute) und situative Umstände der Interaktion mit den Kontrollagenten die *determinierenden* Größen für die Etikettierung sind.

⁷ Vgl. dazu auch die – auch unter kriminalpolitischen Gesichtspunkten – interessante Diskussion über die Kriminalität der Mächtigen im *Kriminologischen Journal*: Beck et al., 1977.

Die Resultate vieler empirischen Untersuchungen scheinen auf den ersten Blick diese Annahme zu belegen. Doch die meisten dieser Studien weisen so viele methodische Mängel auf, dass ihre empirische Aussagekraft eher fragwürdig ist. Der methodische Hauptmangel liegt darin, dass keine adäquaten Kontrollen auf mögliche Scheinbeziehungen zwischen verhaltensunabhängigen Merkmalen und Etikettierung gemacht wurden. Unabdingliche methodische Voraussetzungen für die Überprüfung der These, dass Devianz durch die Reaktion der Instanzen sozialer Kontrolle geschaffen wird, sind der Vergleich der Beziehungen zwischen

1. Etikettierung und verhaltensunabhängige Merkmale bei Kontrolle des aktuellen delinquenten Verhaltens und
2. Etikettierung und aktuellem "rule-breaking" bei Kontrolle der verhaltensunabhängigen Merkmale.

Eine Bestätigung der These läge erst dann vor, wenn die Beziehung zwischen Etikettierung und sozialen, persönlichen und situativen Faktoren grösser ist als zwischen Etikettierung und delinquentem Verhalten. In seiner Evaluation labeling-theoretischer Untersuchungen konnte Tittle (1975) eine einzige, methodisch vertretbare Untersuchung von Hindelang (1974) finden, welche die Hypothese bestätigt⁸. Auch in einer jüngsten Publikation zur Evaluation dieses Ansatzes (Suchar, 1978) finden sich keine Hinweise auf neuere Untersuchungen mit bestätigenden empirischen Resultaten. Hirschi (1975) kommt in seiner Evaluation von labeling-theoretischen Untersuchungen zur Jugenddelinquenz zum Schluss, dass die wichtigste Determinante für das Ausmass der sozialen Reaktion die Schwere und die Häufigkeit des jugendlichen delinquenten Verhaltens ist. Diese Feststellung wiegt umso schwerer, als die Kontrollagenten im Umgang mit Jugendlichen tendenziell einen grösseren Interpretations- und Verhaltensspielraum haben als mit erwachsenen Kriminellen.

Die Evaluation von empirischen Untersuchungen zur These der *Produktion von devianten Karrieren durch die soziale Reaktion*, d.h. der Sozialisationseffekt für deviantes Rollenspiel und Übernahme einer devianten Identität durch die Interventionen der Kontrollagenten, weist auf die gleichen Mängel hin wie die Diskussion der These der Devianzkonstruktion. Eine methodisch vertretbare Überprüfung der These, dass die Etikettierung die erklärungskräftigste Variable für kriminelle Karrieren darstellt, würde Longitudinalstudien erfordern, die in bezug auf die wichtigsten sozialen Merkmale gematchte Gruppen von etikettierten und nicht-etikettierten Individuen vergleicht. In den erwähnten Übersichten finden sich keine solchen Untersuchungen, welche die Etikettierung als unabhängige Einflussgrösse überprüfen. Hingegen können in diesem Zusammenhang die recht zahlreichen Studien über die Rückfälligen-Quoten herbeigezogen werden. Der labeling-theoretischen Fragestellung am nächsten kommt dabei der Vergleich zwischen dem

⁸ Auch die Untersuchung von Hindelang (1974) weist einen gravierenden methodischen Mangel auf, indem für die Schichtzugehörigkeit (sozioökonomischer Status) der "rule-breaker" nicht kontrolliert wurde.

Folgeverhalten von Delinquenten mit bedingten und unbedingten Gefängnisstrafen. Eine ausgesetzte Strafe bringt geringere Stigmatisierung mit sich, zudem entfallen für den bedingt Verurteilten die intensiven Kontakte mit der Insassenkultur und damit Lernprozesse, welche sowohl eine wichtige Basis für die Übernahme einer devianten Identität darstellen als auch die instrumentelle Kapazität für Sekundärdevianz erhöhen. Die empirischen Resultate solcher Vergleiche sind arbiträr: die Studie von Beattie und Bridges (1970) weist eine geringere Rückfälligen-Quote für die Gruppe der bedingt Verurteilten nach (35% zu 59%); in der Untersuchung von Babst und Mannering (1965) sind aber praktisch keine Unterschiede festzustellen. In anderen Studien wurde versucht, anhand von globalen Rückfälligenraten die These der Produktion von kriminellen Karrieren durch die Reaktion der sozialen Kontrolle zu beweisen. Nach Tittle weisen aber die entsprechenden Indikatoren (Rate der Wiederverhaftungen anhand von Statistiken, Schätzungen der Rückfälligenrate anhand des Anteils von Wiederholungstätern in Gefängnissen) so viele Mängel auf, dass keine Aussage über den Effekt der sozialen Reaktion möglich ist⁹. Immerhin zeigen Wolfgang et al. (1973) in ihrer grossangelegten Kohortenuntersuchung, dass eine Devianzkarriere nicht als notwendiges Produkt der sozialen Reaktion folgen muss. Die zentralen Fragestellungen dieser Untersuchung waren die Wahrscheinlichkeit einer Devianzkarriere, einer Spezialisierung auf spezifische Delinquenzformen und einer Eskalation (Zunahme des Schweregrades der begangenen Delikte) im Laufe der devianten Karriere. Die Resultate belegen, dass sich bei fast der Hälfte der Jugendlichen die offiziell registrierte Delinquenz auf einen einmaligen Akt beschränkt¹⁰.

5. DIE ETHNOMETHODOLOGISCHE PERSPEKTIVE

Die ethnomethodologische Auffassung der Abweichungsproblematik kann teilweise als Kritik und Reaktion auf die labeling-theoretische Perspektive, teilweise als deren Weiterentwicklung begriffen werden. Die Kritik bezieht sich einerseits auf die erwähnten deterministischen Tendenzen innerhalb der Labeling-Theorie, d.h. auf die Verwendung eines Akteurmodells, welches das Individuum zur Passivität verurteilt. Andererseits wird der Labeling-Theorie auch der Vorwurf gemacht, dass sie die Konstruktion von Devianz im Etikettierungsprozess nicht als

⁹ Auch die Verwendung der relativ gesicherten Daten über die Wiederverurteilung zu Gefängnisstrafen ist problematisch, da Angaben über die "Rückfälligkeit" nicht erfasster (= etikettierter) Täter (z.B. aufgrund von self-report-Studien) kaum vorliegen. Deswegen wird in der Regel eine Zufallswahrscheinlichkeit von 50% für die Rückfälligkeit unterstellt und demzufolge eine Wiederverurteilungsquote über diesem Zufallswert als Bestätigung für die Etikettierungseffekte betrachtet. Die meisten empirischen Untersuchungen weisen jedoch nach Tittel (1976) eine Wiederverurteilungsquote (zu Gefängnisstrafen) von unter 50% auf.

¹⁰ In dieser Untersuchung wurde mit offiziellen Delinquenz-Daten – was im Hinblick auf die bekannten Unzulänglichkeiten dieser Delinquenzdaten eine Einschränkung der Aussagekraft der Resultate bedeutet – mit Hilfe einer time-series-analysis die Delinquenz eines ganzen Geburtsjahrganges einer amerikanischen Grossstadt erfasst.

sinnkonstituierende *Interaktion* begreift, sondern nur als Resultat fälschlicher Kategorisierungen (falsche Anklage) oder selektiver Wahrnehmungsprozesse (nicht-entdeckte Abweichung), mithin als Anomalien im Entdeckungsprozess abweichenden Verhaltens (Trotha, 1977), analysiert. Der theoretische Beitrag der Ethnomethodologie besteht darin, dass die soziale Wirklichkeit für die Gesellschaftsmitglieder nicht einfach als gegeben vorausgesetzt, sondern durch ihre subjektiven Bewusstseinsleistungen konstruiert und angeeignet gesehen wird : das ethnomethodologische Programm will die Methoden (Alltagstheorien) analysieren, mit welchen die Individuen ihre soziale Alltagswelt konstruieren und routinemässig die alltäglichen Interaktionssituationen bewältigen, d.h. Sinn, Ordnung und Stabilität in *ihrer* Lebenswelt herstellen.

Delinquentes Verhalten wird in dieser Perspektive v.a. unter drei Gesichtspunkten analysiert : zunächst geht es um die mentalen Prozesse bei den delinquenten Individuen, an zweiter Stelle um dieselben Prozesse bei den etikettierenden bzw. sanktionierenden Instanzen und Gruppen sowie um die Frage nach der Interaktion zwischen Kontrolleuren und Kontrollierten.

Exemplarisch für die subjektiven Bedeutungen und Intentionen, die Individuen mit ihren *eigenen Handlungen* verbinden, sind die Arbeiten von Matza, "Delinquency and Drift" (1964) und "Becoming Deviant" (1969), wie auch die Arbeit von Sykes und Matza (1957), in welcher das Konzept der "Techniken der Neutralisation" eingeführt wird. Neutralisationstechniken sind mentale Konzepte, mit deren Hilfe der Abweichende personale Kontrollinstanzen (internalisierte Normen) ausser Kraft setzen kann. Dazu dient etwa die negative Typisierung des Opfers, die Berufung auf höhere Interessen oder der Hinweis auf nicht beeinflussbare Faktoren, die den Täter gewissermassen als "Werkzeug der Struktur" erscheinen lassen.

Den alltagspraktischen Umgang mit Devianz unter dem Aspekt der Bedeutungen und Sinngebungen, welche die Interaktionspartner den produzierten *Handlungen der anderen* beimessen, beschreiben Circourel & Kitsuse (1974) mit dem Konzept der "retrospektiven Reinterpretation". Dieser Begriff bezeichnet das Phänomen, dass unbedeutende biographische Ereignisse und Vorfälle im Lichte des "Abweichler"-Urteils neu bewertet und als Symptome der Transformation interpretiert werden : das Label biegt gewissermassen die Geschichte zurecht. Durch die retrospektive Interpretation werden Grundwerte (wie z.B. Moralität/Immoralität) und ätiologische Vorstellungen von Devianz unterstellt, die in der alltäglichen Routine eingesetzt werden, um die "Stimmigkeit" in der Alltagswelt herzustellen.

Die routinemässige Bewältigung der *Interaktionen zwischen Instanzen sozialer Kontrolle und Kontrollierten* schliesslich hat McHugh (1970) in seiner Arbeit über die "Common-Sense-Wahrnehmung" von Abweichung untersucht. McHugh analysiert die Regeln, nach denen eine Handlung als abweichend beurteilt wird. Wenn eine Handlung als konventionell unnötig erscheint ("rule of conventionality") wird sie als deviant bezeichnet. Persönliche Verantwortung wird aber erst dann attribuiert, wenn entschieden ist, dass der Handelnde auch ein Wissen um konventionelle Situationslösungen haben konnte ("rule of theoricity"). Gerade die Arbeit von McHugh kann als ethnomethodologische Variante der Labeling-Theorie

aufgefasst werden. Seiner Sinnkonstruktion von Delinquenz ist jedoch auch entgegenzuhalten, dass sie nicht den *Prozess des gegenseitigen Aushandelns von Bedeutung* des in Frage stehenden (delinquenten) Verhaltens zum Gegenstand der Analyse macht, sondern sich nur auf die Sinnkonstruktionen der auf dieses Verhalten Reagierenden konzentriert. Damit reduziert auch McHugh die soziale Wirklichkeit auf die Wirklichkeit der Etikettierenden und unterschlägt diejenige der Etikettierten, was Trotha (1977) zur These veranlasst, dass durch diese ethnomethodologische Variante der Etikettierungstheorie der Deviante zum "Reaktions- bzw. Zuschreibungsdeppen" degradiert wird.

Wenn man von dieser spezifischen Kritik absieht, liegt das zentrale Problem des ethnomethodologischen Ansatzes in der Kriminalsoziologie darin, dass nur eine Ebene der Realität, die Ebene des individuellen Bewusstseins anerkannt wird. "Real ist nur das, was sich über die Strukturen des subjektiven Bewusstseins erschliessen lässt" (Keupp, 1976, S. 130). Dies impliziert auf der Ebene der Theoriebildung, dass allgemeine Erklärungen in der Form von Generalisierungen unmöglich sind. Das heisst, dass Aussagen über gesellschaftliche Zusammenhänge und gesellschaftliche Bedingungen nur dann gemacht werden können, wenn diese auf die subjektiven Bedeutungen der Gesellschaftsmitglieder zurückgeführt worden sind. Auch die Frage nach den Determinanten des individuellen Bewusstseins, von Definitionen der sozialen Realität, z.B. gerade in der Form von Alltagstheorien, wird ausgeblendet – die empirisch feststellbare Tatsache, dass spezifische Definitionen der sozialen Realität in einer gegebenen Gesellschaft zu einem gegebenen Zeitpunkt dominieren, kann die Ethnomethodologie nicht erklären.

Mit der Ausschaltung der "Warum-Frage" (von Trotha, 1977) von Sinnkonstruktionen und Handlungszusammenhängen verschliesst sich die mit einem kritischen Anspruch auftretende Ethnomethodologie nicht nur die Möglichkeit, auf politische-relevante Fragen eine Antwort zu geben, sondern begibt sich zugleich durch ihre Reduktion auf die "Wie-Frage" in die Gefahr, sich in immer minutiöseren Beschreibungen der Anwendungs- und Spielregeln individueller Sinnkonstruktionen zu verlieren und in einer endlosen Rekonstruktion des (gegebenen) Alltagslebens steckenzubleiben. So hält zum Beispiel Cicourel (1968) in seiner bis ins kleinste Detail gehenden Studie über Jugendgerichtsbarkeit fest, dass die Alltagstheorien der Kontrollagenten über Jugendkriminalität zwischen verschiedenen Instanzen sozialer Kontrolle variieren. Eine *Erklärung* dieser Variation von Theorien bleibt Cicourel verschlossen. Die "Warum-Frage" dieser verschiedenen (professionellen) Alltagstheorien über Jugendkriminalität würde beinhalten, über die Ebene der subjektiven Bewusstseinsleistungen hinaus deren gesellschaftliche Voraussetzungen miteinzubeziehen. Dies erfordert die theoretische Abgrenzung von Kultur und objektiver Struktur sowie die Analyse insbesondere der gesellschaftlichen Machtverhältnisse¹¹.

¹¹ So wird den Ethnomethodologen denn auch ein affirmatives Verhältnis zur gesellschaftlichen Realität vorgeworfen; manche Kritiker bezeichnen sie deshalb als "new conservatives" (Keupp, 1976; McNall, 1975).

6. SCHLUSSBEMERKUNGEN : THEORETISCHER AUSBLICK

Auf dem Hintergrund der eingangs gemachten theoriegeschichtlichen Bemerkungen kann der Labeling-Ansatz wie auch die phänomenologische ausgerichtete Ethnomethodologie als letzte Stufe in einer Verschiebung des Erklärungsansatzes begriffen werden. Auf Lehrmeinungen, welche die als relevant betrachteten "Ursachen" von Devianz beim Individuum festmachen (Biologie, Psychiatrie) folgen Milieu- und Subkulturtheorien, später rücken gesamtgesellschaftliche Struktur (Anomie-Theorie) und gesellschaftliche Institutionen (Labeling-Ansatz) und schliesslich pragmatische Alltagstheorien über Devianz (Ethnomethodologie) ins Blickfeld.

Von der Suche nach Differenzen zwischen "Tätern" und Kontrollgruppe verschiebt sich das Interesse auf selektive Wahrnehmung von problematischen Verhaltensweisen und selektive Anwendung von Normen. Aber trotz dieses Wandels bleibt der neue Ansatz der Täterorientierung der älteren Devianzsoziologie verhaftet, und gerade die Weiterentwicklungen der Labeling-Theorie im Umfeld des symbolischen Interaktionismus und der Ethnomethodologie behandeln – auf der Basis einer entsprechenden Metatheorie (verstehende Soziologie) – fast ausschliesslich *mikrosoziologische Probleme*. Wegen dieser "Strukturblindheit" muss denn auch bezweifelt werden, ob das erwähnte politische Programm, die Parteinahme für den "armen, kleinen Mann", einzulösen ist¹². Die Aufdeckung diskriminatorischer Praktiken untergeordneter Instanzen der sozialen Kontrolle kann auch lediglich eine Verfeinerung bzw. Antizipation dieser Kontrollmechanismen zur Folge haben.

Demgegenüber müsste sich die theoretische Weiterentwicklung der Devianzsoziologie vermehrt der Makroebene zuwenden. Sie müsste dabei hinter die italienische Schule (Lombroso) zurückgehen, deren Biologismus zwar überwunden wurde, aber deren Täterorientierung immer noch nachwirkt. Anknüpfungspunkt könnte die Tradition der französischen und englischen "Moralstatistiker" des 19. Jahrhunderts sein, die mit rekursiven Modellen auf makrosoziologischer Ebene die "récolte des crimes" zu berechnen versuchten¹³. Diese makrosoziologisch-strukturelle Sicht auf abweichendes Verhalten, die sich auch bei Durkheim und gewissen Frühsozialisten findet, hat in der modernen Devianzsoziologie vor allem im ökologischen Ansatz der Chicago-Schule ("area approach", Shaw/McKay, 1931, 1942) eine teilweise Fortsetzung gefunden.

Die idealistische Komponente der Labeling-Theorie und der Ethnomethodologie könnte nur durch die Analyse der strukturellen Bedingungen überwunden

¹² Vgl. gegenüber diesen politischen Vorbehalten auch die moralisch-ethisch argumentierende Kritik von Trothas an der "ethnomethodologischen Indifferenz": "Das Paradoxe der ethnomethodologischen Theorie ist, dass sie die kritische Grundlage ihrer Fragen selbst aufhebt, indem sie die Unterscheidung zwischen Wahrheit und Lüge und zwischen Opfer und Unterdrücker als Produkte alltagsweltlicher Konstitutionspraktiken in einer fundamental relativen Welt denunziert." (S. 112).

¹³ Eine anregende Zusammenstellung dieser älteren Ansätze findet sich bei Achim Mechler, Studien zur Geschichte der Kriminalsoziologie, Göttingen, 1970.

werden, in welche sowohl die Entstehung der primären Abweichung wie auch die Kontrollreaktionen eingebettet sind. Diese Prozesse wären im Rahmen einer theoretischen Konzeption von strukturell bedingten Machtdifferenzen und damit von strukturell bedingten Interessenkonflikten zu sehen, welche den gesellschaftlichen Kontrollbedarf (Kontrollstrategien) beeinflussen, der sowohl in der Normerzeugung (Rechtssetzung) wie auch in der Normdurchsetzung (Rechtsdurchsetzung) seinen Ausdruck findet. Auf individueller Ebene manifestieren sich diese mit den strukturellen Bedingungen verknüpften Kontrollbedürfnisse in der individuellen *Konzeption* von Delinquenz (z.B. severity of crime) einerseits und den *Bedingungen* und *Folgen* individueller Delinquenzakte andererseits.

Die Fragen nach Normerzeugung und -aufrechterhaltung, nach der Umsetzung von Normen in Gesetze, nach der inneren Entwicklung von institutionalisierten Normsystemen gehören ins eigentliche Gebiet der Rechtssoziologie. Die Fragen nach den Ursachen und Folgen von individuellen delinquenten Akten und delinquenten Karrieren sind – wie die obigen Ausführungen gezeigt haben – der eigentliche Fokussierungspunkt der gegenwärtigen, individuen-zentrierten Kriminalsoziologie, wenn auch die Verknüpfungen dieses individuellen Verhaltens mit den gesellschaftlichen Strukturbedingungen vernachlässigt wurden. Hingegen ist die eigentliche makrosoziologische Fragestellung nach den sozietaalen Kontroll- und Bestrafungsbedürfnissen sowie -möglichkeiten wenig elaboriert. Mögliche Themen einer solchen makrosoziologischen Devianzsoziologie wären die Kriminalisierung und Entkriminalisierung bestimmter Verhaltensweisen oder Gruppen, die Verschiebung von Kontrollstrategien im Zusammenhang mit strukturellen Spannungen, die Frage nach der (gesellschaftlich) "nötigen" Kontrolle bzw. Repression sowie diejenige nach der "Kriminalität der Mächtigen" und den damit verknüpften Problemen der Durchsetzung oder Nichtdurchsetzung von kodifizierten Normen (Beck et al., 1977).

BIBLIOGRAPHIE

- Babst D.V. and Mannering J.W. (1965), Probation versus Imprisonment for Similar Types of Offenders, *J. Res. in Crime and Delinquency*, 2 (1965) 60-71.
- Beattie R. and Bridges Ch.K. (1970), "Superior Court Probation and/or Jail Sample, (Sacramento, Bureau of Criminal Statistics, Department of Justice).
- Beck J. und Scheerer S. (1977), Kriminalität der Mächtigen als Definitionsproblem und als Wissenschaftsprogramm, *Kriminol. J.*, 1 (1977) 38-43
- Becker H.S. (1967), "Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance" (Free Press, New York).
- Becker H.S. (1967), Whose side are we on ?, *Soc. Probl.*, 14 (1967) 239-248.
- Bohle H.H. (1975), "Soziale Abweichung und Erfolgchancen" (Luchterhand, Neuwied).
- Buchmann M. und Tecklenburg U. (1978), "Deviantе Karriere, Alkoholmissbrauch und der Einfluss korrektiver Institutionen. Theoretische Konzeption", *Unveröffentlichtes Manuskript*. (Lausanne/Zürich).
- Cicourel A.V. und Ktisque J.I. (1974), Die soziale Organisation der Schule und abweichende jugendliche Karrieren. *Soziologie der Erziehung*. (Hurrelmann K., Ed.) (Weinheim).
- Cole St. (1975), The Growth of Scientific Knowledge. Theories of Deviance as a Case study, *The Idea of Social Structure*, (New York, 1975), (L.A. Coser, Ed.) 175-220.
- Gouldner A.W. (1968). The Sociologist as Partisan : Sociology and the Welfare State, *Am. Sociologist*, May 1968, 103-116.

- Gouldner A.W. (1970), "The Coming Crisis of Western Sociology" (Basic Books, New York).
- Gove W., Ed. (1975) : "The Labelling of Deviance : Evaluating a Perspective" (John Wiley & Sons, New York).
- Hindelang M.J. (1974), Decisions of Shoplifting Victims to Invoke the Criminal Justice Process, *Soc. Probl.*, 21 (1974) 580-593.
- Hirschi T. (1975), "Labeling Theory and Juvenile Delinquency : An Assessment of the Evidence", *The Labelling of Deviance : Evaluating a Perspective* (Gove W., Ed.) (John Wiley & Sons, New York).
- Keckeisen W. (1974), "Die gesellschaftliche Definition abweichenden Verhaltens. Perspektiven und Grenzen des labeling approach" (Juventa Verlag, München).
- Keupp H. (1976), "Abweichung und Alltagsroutine" (Hoffmann und Campe, Hamburg).
- Liazos A. (1972), The Poverty of the Sociology of Deviance : Nuts, Sluts and Perverts, *Soc. Probl.*, 20 (1972) 103-120.
- Mankoff M. (1971), Societal Reaction and Career Deviance : A Critical Analysis, *Sociol. Q.*, 12 (1971) 204-218.
- Matza D. (1964), "Delinquency and Drift" (Wiley, New York).
- Matza D. (1969), "Becoming Deviant" (Prentice-Hall, New York).
- McHugh P.A. (1970), "A Common-Sense Conception of Deviance", *Deviance and Respectability. The Social Construction of Moral Meanings*, (Douglas J., Ed.) (Basic Books, New York).
- McNall S.G. and Johnson J.C.M. (1975), The New Conservatives : Ethnomethodologists, Phenomenologists, and Symbolic Interactionists, *Insurgent Sociologist*, 5 (1975) 49-65.
- Rogers J.W. and Buffalo M.D. (1974), Fighting-Back: Nine Modes of Adaption to a Deviant Label, *Soc. Probl.*, 22 (1974) 101-118.
- Shaw C.R. and McKay H.D. (1931), "Social Factors in Juvenile Delinquency" (Washington).
- Shaw C.R. and McKay H.D. (1942), "Juvenile Delinquency and Urban Areas" (Chicago).
- Springer W. (1976), "Kriminalitätstheorien und ihr Realitätsgehalt" (Enke, Stuttgart).
- Suchar Ch.S. (1978), "Social Deviance. Perspectives and Prospects" (Holt, Rinehart and Winston, New York).
- Sykes G.M. (1974), The Rise of critical criminology, *J. Crim. Law Criminol.*, 65 (1974) 206-213.
- Sykes G. and Matza D. (1957), Techniques of Neutralization : A Theory of Delinquency, *Am. Sociol. R.*, 22 (1957) 664-670.
- Taylor i., Walton P. and Young J. (1973), "The New Criminology : For a Social Theory of Deviance" (Routledge & Kegan Paul, London).
- Tittle Ch.R. (1975), "Labelling and Crimes : An Empirical Evaluation", *The Labelling of Deviance : Evaluating a Perspective* (Gove W., Ed.) (John Wiley & Sons, New York) 157-179.
- von Trotha T. (1977), Ethnomethodologie und abweichendes Verhalten. Anmerkungen zum Konzept des "Reaktionsdeppen", *Kriminol. J.*, 2 (1977) 98-115.
- Wallerstein J.S. and Wyle G.J. (1947), Our Law-Abiding Law Breakers, *Probation*, 107-112.
- Wolfgang M.E., Figlio R.M. and Sellin Th. (1973), "Delinquency in a Birth Cohort" (The University of Chicago Press, Chicago).

PROFESSIONNALISATION DE LA SOCIOLOGIE ET RECHERCHE APPLIQUÉE

Jacques Coenen-Huther

Le Lignon/Genève

RESUME

La professionnalisation de la sociologie entraîne des modifications de sa pratique. La recherche appliquée se développe. Le sociologue est amené à jouer différents rôles professionnels. Le rôle de chercheur n'est pas celui qui donne le maximum d'impact aux analyses sociologiques. Les relations contractuelles que le sociologue établit avec ses commanditaires ont une incidence directe sur ses activités. La relation entre le sociologue et le preneur de décisions est nécessairement une relation conflictuelle; l'existence d'un conflit latent doit être acceptée et légitimée. L'exercice de la recherche appliquée implique des options épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Celles-ci gagnent à être explicitées.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Professionalisierung der Soziologie bringt Änderungen in ihrer Ausübung mit sich. Die angewandte Sozialforschung entwickelt sich. Der Soziologe kommt dazu, verschiedene Berufsrollen auszuüben. Die Rolle des Forschers ist nicht diejenige, die den soziologischen Analysen den grössten Einfluss erlaubt. Die vertragsmässigen Beziehungen, die der Soziologe mit seinen Auftraggebern anknüpft, haben einen direkten Einfluss auf seine Tätigkeit. Die Beziehung zwischen dem Soziologen und dem Entscheidungsträger hat notwendigerweise einen konfliktträchtigen Charakter. Das Bestehen eines latenten Konfliktes soll hingenommen und legitimiert werden. Das Ausüben der angewandten Sozialforschung impliziert epistemologische, theoretische und methodologische Wahlen, die man besser explizit machen kann.

La sociologie est engagée pour le meilleur et pour le pire dans la voie de la professionnalisation. Celle-ci s'observe à des degrés divers dans les différents pays européens. La proportion des sociologues employés en tant que sociologues par des institutions non-universitaires en constitue un des indices. Aux Pays-Bas, où le processus est le plus avancé, c'est depuis longtemps le cas de la majorité d'entre eux (Van Doorn, 1964). En Suisse, si l'on est loin d'une telle situation, le nombre des sociologues que l'on qualifie d'extra-universitaires n'en est pas moins croissant¹. On aurait tort de ne voir dans cette évolution qu'un élargissement du marché de l'emploi des sociologues. Celui-ci ne peut que s'accompagner de changements dans la pratique de la sociologie. Il ne s'agit en effet nullement d'un développement autonome. Certes, la professionnalisation de la sociologie est en partie le fruit des efforts d'une discipline qui cherche à s'affirmer mais elle est aussi le résultat d'un appel plus fréquent aux sciences sociales. Les pouvoirs publics, par exemple, face à un élargissement rapide de leur domaine d'intervention, tendent à faire bon gré mal gré une consom-

¹ Voir à ce sujet Fragnière (1975, p. 211). Meyer et Renaud font toutefois observer à ce sujet que "entsprechend der späten Etablierung der Soziologie als Universitätsfach und dem starken Misstrauen der Öffentlichkeit gegenüber der Soziologie in der Schweiz vollzieht sich auch der Prozess der Beschäftigung von Soziologen im nicht-universitären Bereich in der Schweiz später und langsamer als in anderen hochindustrialisierten Ländern." (1975, p. 202).

mation croissante de données à caractère scientifique. C'est dire que les débouchés nouveaux s'accompagnent de responsabilités nouvelles. En échange de moyens financiers accrus et de possibilités nouvelles de carrières, on attend de la sociologie qu'elle présente dès maintenant des résultats de recherches dont la pertinence sociale soit manifeste². Les sociologues se trouvent ainsi confrontés de plus en plus souvent aux exigences de la recherche appliquée. C'est tout à la fois un défi et un fardeau. L'interdisciplinarité et le dialogue avec les hommes de la pratique mettent en jeu des définitions de situations concurrentes et tendent à ébranler les structures de plausibilité (Berger, 1969). La tentation est grande de prétendre aux bénéfices d'un mécénat public généreux tout en jouissant du confort intellectuel d'une époque où la sociologie était une discipline purement académique. La tentation est grande mais elle conduit tout droit à l'univers de cynisme désabusé décrit dans "Der Wiesbadener Kongress" (Vogt, 1972). Le jeu est dangereux pour ceux que ne protège aucun substitut du pouvoir médical. Bien sûr, une situation dans laquelle la sociologie est devenue singulièrement dépendante des "princes qui nous gouvernent" fait dissonance avec le vieil idéal de la liberté académique mais la seule manière de réconcilier des exigences apparemment contradictoires c'est d'examiner systématiquement les conditions de l'utilisation des connaissances sociologiques et des résultats de recherche; c'est aussi d'en expliciter les modalités, les problèmes voire les limites.

1. CONDITIONS DE L'UTILISATION DES CONNAISSANCES SOCIOLOGIQUES

Il convient tout d'abord de dissiper un malentendu tenace : il ne saurait y avoir de hiérarchisation entre une recherche appliquée, sensée apporter des résultats utiles à ses commanditaires, et une sciences dite pure, sans aucun lien avec la pratique. La recherche appliquée n'est pas seulement la mise en œuvre à des fins utilitaires de certaines techniques de récolte de données, c'est aussi la mobilisation d'acquis théoriques³. Le fait-polémique dont parle Bachelard (1971) n'est perçu comme tel qu'à la suite de la popularisation d'innovations taxinomiques et conceptuelles. Les débats théoriques voire épistémologiques ont autant d'importance pour la pratique de la recherche appliquée que la mise au point de nouvelles techniques de recherche.

1.1. Conditions au niveau de la société globale

On peut penser que le potentiel innovateur d'une discipline scientifique réside davantage dans son impact culturel global que dans l'apport de telle ou telle information nouvelle (Fourez, 1974). Il ne faudrait pas surestimer à cet égard l'influence

² Comme le notent Dechmann e.a., "... wird mit zunehmend knappen Forschungsmitteln die Frage nach der gesellschaftlichen Nützlichkeit einer Wissenschaft wieder mehr in den Vordergrund gerückt" (1977, p. 191).

³ Il me paraît significatif à cet égard que ce soit sous la plume du directeur du Service de la recherche sociologique de l'Etat de Genève que l'on trouve une exhortation à ne pas escamoter "le temps de la réflexion théorique et épistémologique fondamentale" ... "au profit d'une production orientée essentiellement par les critères d'efficacité visible au grand public" (Hutmacher, 1976, p. 14).

des mass media. Les processus en cause sont des cycles de transfert culturel de longue durée. Entre l'émergence d'un nouveau paradigme dans les milieux universitaires et sa popularisation sous forme de vision du monde, il y a un long cheminement qui passe par l'adaptation des programmes dans l'enseignement primaire et secondaire. Quoi qu'il en soit, c'est vraisemblablement l'impact culturel diffus des sciences sociales qui crée les conditions du recours à la recherche sociologique.

Dans son analyse des relations entre sociologues et preneurs de décisions, Horowitz (1967) distingue trois types de structures sociales : celles de l'état totalitaire, celles du "welfare state" et celles du régime de laissez-faire. On a assez montré que l'esprit sociologique et son intention relativisante ne s'accordent guère avec les systèmes totalitaires. Plus importants pour notre objet sont les différents dosages d'interventionnisme et de laissez-faire propres aux régimes constitutionnels-pluralistes (Aron, 1965) d'Europe occidentale.

Une variable pertinente semble être ici le niveau de consensus par rapport à une catégorie de problèmes. Plus grande est la polarisation, plus nombreuses sont les questions qui échappent à l'arbitrage de la communauté scientifique. La définition de la situation est dans ce cas le monopole des doctrinaires. Quand une certaine mesure de consensus se réalise, le besoin de données empiriques et d'analyses dénuées de passion apparaît. La définition de la situation devient le fait des experts. Ceci ne doit pas surprendre si l'on songe que du point de vue sociologique, une connaissance considérée comme objective n'est rien d'autre qu'une connaissance fondée sur des prémisses admises par tous.

Une autre variable importante est l'étendue du domaine d'intervention des pouvoirs publics. Quand celle-ci est limitée, les autorités semblent avoir une tendance plus marquée qu'ailleurs à affronter des problèmes nouveaux avec des moyens anciens : les seuls dont elles disposent traditionnellement. Confrontées par exemple au problème de la drogue, elles adoptent une politique essentiellement répressive. Autrement dit, elles auront recours à l'un des moyens institutionnels de l'état libéral. Cet état de choses n'est guère favorable au développement de l'esprit sociologique, d'autant plus que l'idéologie ambiante met l'accent sur les facteurs individuels dans l'explication des comportements. Le sociologue reformule généralement les problèmes qui se posent aux responsables politiques et administratifs en leur donnant une dimension nouvelle. Il se refuse à centrer son attention sur ce qui lui apparaît comme un symptôme. Ainsi, un suicide dans une prison ne sera plus considéré comme un problème de prévention individuelle, mais comme l'indice d'un problème de société. C'est le régime pénitentiaire qui sera remis en question ainsi que le principe même de l'internement de certaines catégories de détenus. Les preneurs de décisions, dont la marge de manoeuvre est limitée par le manque de flexibilité des outils institutionnels à leur disposition, ne se sentent guère aidés par les raisonnements de type sociologique. Ils n'apprécient guère ce qu'ils ressentent comme une incorrigible inclination d'intellectuels à déplacer le problème. A l'autre extrême, sous le régime de l'Etat-Providence, on observe une tendance nette au foisonnement institutionnel. A la limite, chaque problème nouveau — ou perçu comme tel — suscite une réponse institutionnelle spécifique. L'appareil d'état est dès lors beaucoup plus réceptif au

type d'argumentation utilisé par les sociologues. Sans vouloir pousser le parallélisme trop loin, on peut suggérer une certaine affinité paradigmatique entre la logique de l'interventionnisme d'état et les modes d'interprétation sociologiques. C'est ce que fait Gouldner (1972, chap. 9) qui montre de manière assez convaincante les liens privilégiés entre la sociologie académique américaine — longtemps dominée par diverses variantes de fonctionnalisme — et les bureaucraties fédérales du "welfare state". Toutefois, ce qui dans cette optique est la condition du succès de la sociologie, est aussi la source du mal qui la guette : la bureaucratisation de la recherche. Il y a vingt ans déjà, C. Wright Mills (1959) en dénonçait les ravages. Tout se passe comme si la symbiose entre l'appareil étatique ou para-étatique et une sociologie institutionnalisée avait pour effet de tuer l'imagination sociologique, c'est-à-dire les potentialités créatrices du chercheur individuel. Il n'est cependant pas interdit d'espérer qu'un effort de réflexion portant sur les aspects théoriques et méthodologiques de la recherche appliquée pourra contribuer à enrayer cette évolution.

1.2. Conditions au niveau des organisations

Il est extrêmement important que le cadre institutionnel permette une distinction claire entre les différents rôles que le sociologue peut être amené à assumer. On en distinguera ici trois : celui de chercheur, celui de conseiller et celui de critique.

Dans son rôle de chercheur⁴, le sociologue a pour fonction de fournir des données nouvelles, de tenir à jour des séries de données déjà existantes et d'organiser la cumulativité de l'information. Les recherches qu'il sera amené à entreprendre devront être conçues en fonction des besoins spécifiques des responsables politiques et administratifs. On peut les grouper en quatre catégories (Stolte-Heiskanen, 1969) :

- recherche diagnostique, visant à présenter un état général de la situation dans une population donnée;
- recherche évaluative, visant à apprécier l'efficacité d'une politique;
- recherche thérapeutique, centrée sur l'existence de problèmes spécifiques et visant à détecter leurs causes;
- recherche prévisionnelle, visant à mettre en évidence certaines tendances.

Chacune de ces catégories de recherche a ses exigences propres et présente des problèmes méthodologiques particuliers.

Dans les pays où la recherche sociologique appliquée en est encore à ses débuts, on met surtout l'accent sur le rôle de chercheur⁵. L'image du sociologue est celle d'un Monsieur-qui-fait-des-enquêtes. Ce n'est pourtant généralement pas dans le rôle

⁴ On estimera peut-être que la notion de recherche sous-jacente est très restrictive. L'emploi qui est fait ici du terme "chercheur" me paraît toutefois justifié par un usage généralisé. Meyer et Renaud observent à ce propos "da in der Soziologie, wie auch ausländische Erfahrungen zeigen, der Begriff Forschung sehr stark mit empirischer Forschung assoziiert wird ..." (1975, p. 208, note 10).

⁵ A ce propos, Höpflinger indique pour la Suisse que "andere Tätigkeiten ausser Forschung und Lehre sind — vorläufig noch — eher minoritär ... Möglicherweise", poursuit-il, "fehlen für eine ... Beratertätigkeit von Soziologen die professionellen Strukturen" (1978, p. 198).

de chercheur que l'on peut donner le maximum d'impact aux analyses sociologiques. Le rôle de conseiller offre davantage de possibilités à cet égard. En tant que conseiller, le sociologue n'a plus pour tâche de récolter des données mais d'utiliser au mieux les acquis sociologiques. Pour schématiser quelque peu, disons que la stratégie d'analyse consistera ici dans le passage de propositions théoriques substantielles à des propositions théoriques formelles (Glaser et Strauss, 1967) et vice versa. Il est important en effet de pouvoir établir le lien entre un processus observé dans un domaine et des processus présentant les mêmes caractéristiques formelles, observables dans d'autres domaines. Les éléments conceptuels de la sociologie fournissent une structure de connaissance qui offre la possibilité de comparaisons fructueuses entre des catégories de faits dont la comparabilité ne s'impose pas toujours au profane (Coenen-Huther, 1978). Nombre d'administrateurs ont une tendance à réclamer sans cesse de nouvelles recherches sur le terrain. Cela tient probablement à ce qu'on pourrait appeler la fonction magique⁶ de la recherche : les conclusions atteintes par voie logico-déductive n'ont pas la même force de persuasion que celles qui paraissent jaillir directement des faits. Bien sûr, cette tendance est encouragée par des chercheurs avides de crédits. Pourtant le preneur de décisions serait souvent mieux servi par une analyse exploitant les données déjà existantes. De ce point de vue, le sociologue-conseiller, libéré des servitudes de la recherche empirique, occupe une position unique : il est en quelque sorte l'intermédiaire entre le monde de la science et celui de l'action. Il peut raisonner sur les résultats de recherches disponibles ainsi que sur les propositions théoriques qui s'en dégagent afin de les traduire en recommandations pour l'action (Lazarsfeld e.a., 1967). Il traduira aussi les problèmes de l'homme d'action en projets de recherche si cela s'avère nécessaire.

C'est l'exercice du rôle de conseiller qui prépare le mieux à celui de critique. Certes, le chercheur peut aussi mettre à jour certaines incohérences d'une politique ou dépister certaines conséquences involontaires de l'action mais il lui manque souvent une connaissance suffisante des mécanismes de la prise de décision pour pouvoir intervenir à bon escient dans les processus d'élaboration des politiques. En outre, le rôle de critique est mieux accepté de la part de celui qui a assumé efficacement celui de conseiller. Il pourra alors confronter les buts et les priorités avec les principes plus généraux qui les inspirent et ceux-ci avec le système de normes et de valeurs sous-jacent. Il pourra aussi bien sûr mettre en balance les buts et les moyens.

Il est indispensable d'analyser les relations contractuelles qui s'établissent entre le sociologue et le commanditaire de ses travaux. Les manuels de méthodes ont trop tendance à présenter la recherche comme le fait d'esprits désincarnés. Un programme de recherche est un processus d'interaction sociale entre diverses parties animées de préoccupations souvent très différentes. Ce processus ne peut qu'être influencé par la nature des rapports sociaux qui s'établissent entre les participants. Le sociologue peut être par exemple un collaborateur sous contrat. Il peut l'être à titre personnel ou en tant que représentant d'un institut de recherche : celui-ci peut être

⁶ Ou peut-être faudrait-il parler de fonction stratégique de la recherche au service de "l'expert-légitimateur". Voir à ce sujet Germann et Frutiger (1978, p. 121).

un organisme universitaire ou commercial. Le sociologue peut aussi intervenir comme expert-consultant. Dans ce cas, il ne s'agit le plus souvent que d'une activité secondaire. Il peut enfin être engagé comme employé ou fonctionnaire et se trouver ainsi directement au service du commanditaire. Il est clair que ces diverses modalités d'intervention ont une incidence directe sur son activité. Elles déterminent les influences auxquelles il est soumis, ses relations d'allégeance, son niveau de prestige, son accès à l'information, son aptitude à influencer, les chenaux de communication qui lui sont accessibles. C'est en fonction du type de recherche envisagé qu'on peut recommander telle ou telle relation contractuelle. Une recherche évaluative peut affecter la relation entre le chercheur et les responsables politiques ou administratifs. Une recherche diagnostique présente moins de risques de frictions. Une recherche thérapeutique peut gagner en crédibilité si elle est conduite en dehors de la responsabilité directe du commanditaire. Pour ce qui est des rôles de conseiller et de critique, l'exemple des Pays-Bas⁷ montre que c'est paradoxalement dans des relations formelles de subordination à l'employeur qu'ils offrent le plus de possibilités de prendre part à la définition de la situation (Coenen, 1969).

1.3. Conditions au niveau des relations inter-personnelles

La collaboration entre le sociologue et le preneur de décisions ne peut être qu'une collaboration conflictuelle⁸. Homme de science et homme d'action ont en effet des cadres de référence différents. Ceci crée les conditions d'un conflit latent. L'existence de ce conflit latent doit être acceptée et légitimée comme un facteur positif dans le processus de prise de décision (Riley Jr., 1967). Les partenaires doivent pouvoir intégrer l'élément conflictuel dans leurs attentes de rôles réciproques. Trop souvent, sociologues et responsables politiques ou administratifs ont les uns à l'égard des autres des attentes irréalistes. Le sociologue reprochera à l'homme d'action l'ambiguïté de ses buts, oubliant qu'une part d'ambiguïté est au coeur même de tout processus de nature politique. Le preneur de décisions réclamera "des faits, rien que des faits" mais sollicitera en même temps des recettes pratiques légitimées par la science, comme si tout précepte d'action n'exigeait pas une analyse et des choix de valeurs. Certaines conditions permettent de limiter les points de friction tout en permettant à chacun des partenaires de conserver son identité propre; il s'agit en fait de favoriser un minimum de compréhension mutuelle :

1. Une dissociation stricte des rôles de l'homme de science et de l'homme d'action est souhaitable. Les cumuls de rôles conduisent à la contamination des rôles et en-

⁷ L'auteur de ces lignes a été attaché plusieurs années à la Division "Recherche et Planification" du Ministère des Affaires Culturelles, des Loisirs et de l'Action Sociale des Pays-Bas. Il est en ce moment collaborateur free-lance du Bureau de Planification Sociale et Culturelle des Pays-Bas.

⁸ On songe ici à une relation assez proche de l'"inter-relation critique et dialectique" dont parlent Germann et Frutiger (1978, p. 115) en se référant au modèle pragmatique de Jürgen Habermas. Des éléments du modèle décisionniste — ou, tout au moins, d'un "modèle décisionniste élargi" — sont toutefois incorporés au raisonnement, notamment "l'existence d'un résidu d'incertitude et de risque" (Ibid., p. 113).

traînent la méfiance. Certes, un sociologue peut être aussi un brillant représentant du peuple ou un pamphlétaire virulent mais il est clair qu'il se ferme de la sorte de nombreux domaines de recherche. Le commanditaire doit avoir l'assurance que des désaccords éventuels ne proviennent pas d'un parti-pris idéologique mais bien d'une manière différente d'aborder les problèmes.

2. Le sociologue doit avoir une vue claire des facteurs qui pèsent sur la prise de décision et s'informer des détails les plus concrets des problèmes que traite son interlocuteur. Il doit éviter de renforcer le stéréotype du théoricien coupé des réalités. Ceci renvoie peut-être au problème plus général de l'ouverture de l'université sur le monde⁹.

3. Le preneur de décisions doit avoir une certaine compréhension des problèmes de communication intellectuelle propres à la recherche appliquée. Trop souvent les administrateurs font preuve d'une naïveté épistémologique qui les amène à se méprendre complètement sur l'apport qu'ils peuvent attendre de la sociologie. Il conviendrait à ce propos d'examiner sérieusement la question d'une initiation aux sciences sociales pour tous ceux qui ne sont pas destinés à les pratiquer mais qui peuvent néanmoins y être confrontés.

Ne l'oublions pas, c'est en tant que représentant de valeurs universalistes que le sociologue légitime sa participation aux processus de préparation et d'élaboration des politiques. Certaines relations contractuelles — et les rapports sociaux qu'elles impliquent — rendent malaisé le maintien au fil des ans de la distance intellectuelle requise. Le sociologue engagé dans la recherche appliquée doit pouvoir préserver son identification avec la communauté scientifique. Ceci implique que se développe dans le monde universitaire un climat de compréhension et d'intérêt pour ses activités. Une mobilité professionnelle suffisante devrait permettre au cours d'une carrière plusieurs passages de postes universitaires à des postes extra-universitaires et réciproquement. Pour cela, il est sans doute nécessaire que les milieux académiques revoient leurs critères d'appréciation du niveau scientifique. Mais ceci exige peut-être de l'université une transformation qui aille bien au-delà des innovations vestimentaires de l'après-1968.

2. OPTIONS LIEES A L'UTILISATION DES CONNAISSANCES SOCIOLOGIQUES

On distinguera ici des options épistémologiques, des options théoriques et des options méthodologiques. Il ne s'agit pas, précisons-le, de thèmes choisis arbitrairement en fonction de l'un ou l'autre centre d'intérêt personnel mais bien de problèmes qui surgissent dans la pratique quotidienne de la sociologie appliquée.

⁹ Signalons à ce propos le "Theoriedefizit" mentionné par le groupe de travail "Soziologie in der Praxis". Le groupe entend par là "das Ungenügen der erlernten Theorie zur Bewältigung praktischer Probleme" (Dechmann et al., 1977, p. 193).

2.1. Options épistémologiques

Le problème essentiel est celui des rapports entre l'empirique et le conceptuel. Les sociologues se partagent à cet égard entre la conception d'une réalité donnée et celle d'une réalité construite. Pour les uns, héritiers de la tradition positiviste, la méthode scientifique doit permettre d'obtenir une représentation vraie d'une réalité extérieure à l'observateur. Pour les autres — et l'auteur de ces lignes se range parmi eux — il n'y a pas de faits bruts pour l'activité scientifique. Tout fait est porteur d'un cadre conceptuel et théorique implicite. Le débat est loin d'être purement académique¹⁰. Dans la pratique de la recherche appliquée, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les conceptions positivistes n'ont pas pour effet de faciliter le dialogue entre le sociologue et le preneur de décisions; elles ont pour effet de le compliquer. Expliquons-nous. La relation entre l'homme de science et l'homme d'action est, nous l'avons vu, une relation problématique. L'un et l'autre ont donc tendance à s'accrocher à la conception de l'activité scientifique la plus proche de celle du sens commun. Ainsi, chacun reste apparemment sur son terrain : l'un apporte les faits; l'autre en tire les conclusions. Cette division du travail est à première vue irréprochable : elle permet au sociologue d'éviter toute incursion dans le domaine des jugements de valeur. L'intégrité scientifique est préservée; le péril technocratique est écarté. C'est pourtant ici que commence le jeu de cache-cache qui a déjà causé tant de malentendus. Les choses sont en effet beaucoup moins simples qu'il n'y paraît. Toute l'ambiguïté réside dans la notion de "fait" (Bachelard, 1971). Pour définir un fait, il faut "tracer une limite entre ce fait et le reste" (Fourez, 1974, p. 46). Cette opération de découpage conceptuel met toujours en jeu une structure de connaissance. En outre, les méthodes mises au point par les sciences humaines pour recueillir des faits, supposent toutes "une connaissance préalable des autres hommes" (Parain-Vial, 1966, p. 13). Dès lors, que se passe-t-il ? Inconscient de ses présupposés, le chercheur de bonne foi récolte des faits. Son cadre de référence n'est cependant pas celui de l'homme de la pratique. Celui-ci lui reproche une sélectivité — car il y a toujours sélectivité — qui lui apparaît comme arbitraire : les faits ... ne sont pas les bons; il en faudrait d'autres ... L'inverse peut se produire — et se produit souvent. La structure théorique implicite est fournie par l'idéologie du commanditaire. Celui-ci, sans toujours bien s'en rendre compte, impose sa propre construction de la réalité sociale. L'intervention du chercheur n'a plus qu'un caractère purement instrumental. Il fournit les données qui lui ont été demandées et s'abstient — par souci de neutralité scientifique — de prendre part à leur analyse ultérieure. C'est le niveau le plus rudimentaire de la recherche appliquée. Certains sondages d'opinion en fournissent l'exemple. C'est précisément le souci de rester neutre, objectif, de "coller aux faits" qui offre une caution scientifique à toutes les manipulations. Car le choix des questions, leur formulation, la présentation des données, leur commentaire sont bien souvent autant de choix politiques. Plus fécondes — tant pour la rationalisation de la prise de décision que pour le développement de la sociologie appliquée — sont les

¹⁰ Germann et Frutiger montrent l'affinité entre les conceptions positives et le modèle décisionniste de Habermas (1978, p. 113).

recherches où le point de départ normatif est explicitement formulé¹¹. Elles exigent cependant un choix épistémologique net.

2.2. Options théoriques

Les grands systèmes théoriques qui ont dominé la pensée sociologique au cours des dernières décennies sont clairement animés d'une intention globalisante. On songe ici au principe de l'interdépendance fonctionnelle des fonctionnalistes ou à la notion de phénomène social total chère à Gurvitch. La professionnalisation de la sociologie entraîne un déplacement de l'intérêt vers les études qui se donnent pour cadre des "segments sociaux" (Boudon, 1969, p. 11). Elle a aussi pour conséquence le souci de réduire la multiplicité des variables indépendantes. Confronté aux problèmes de la pratique, le sociologue tente de limiter le nombre de variables par la sélection de ce que les économistes appellent variables "stratégiques" (Granger, 1967, p. 1047). Le développement de la recherche appliquée conduit d'autre part à une reformulation des interrogations fondamentales de la sociologie. On cesse de se poser le problème des conditions de l'ordre social pour se poser celui des conditions du changement planifié. La notion d'équilibre — longtemps centrale dans l'œuvre de Parsons — est remise en question. La notion même de système est sujette à révision (Buckley, 1967).

D'une manière générale, la recherche pure, de type universitaire, est orientée avant tout vers la vérification d'hypothèses ou de théories. La recherche appliquée au contraire est axée essentiellement sur des problèmes à explorer ou à résoudre. La formulation des problèmes fait l'objet de négociations entre le chercheur et ses commanditaires. A ce stade déjà se manifeste la nécessité de disposer d'un outil conceptuel approprié à cette situation particulière. J'ai suggéré ailleurs une attitude éclectique en matière de conceptualisation, c'est-à-dire l'élaboration ad hoc de choix stratégiques sur la base d'exigences liées aux fonctions assignées aux concepts (Coenen-Huther, 1976). Dans le cas qui nous occupe, compte tenu du cadre de pertinence, c'est la fonction de communication intellectuelle qui est à l'avant-plan. Il s'agit toutefois de communication intellectuelle avec des non-spécialistes. Nous sommes donc dans une situation où l'appareil conceptuel utilisé doit servir à articuler deux cadres de référence différents. Si cet objectif est manqué, la traduction ultérieure des résultats de la recherche s'en trouvera compromise. Ceci plaide pour l'adoption d'un mode d'élaboration théorique à base empirique et non à base logico-axiomatique. Autrement dit, les concepts, hypothèses et propositions théoriques seront fondées autant que possible sur la réalité familière de ceux qui sont concernés par la recherche. C'est la voie suivie par Glaser et Strauss (1965, 1967). Elle implique que l'on fasse un usage parcimonieux de propositions théoriques formelles et que l'on utilise de préférence des propositions théoriques substantielles. Le point de départ est fourni par des données qualitatives qui sont récoltées et analysées de manière à élaborer progressivement une théorie substantielle. L'adoption de cette pro-

¹¹ Il s'agit au fond de refuser une définition du rôle professionnel du sociologue reposant "sur l'occultation du fait qu'il est toujours acteur social" (Hadorn, 1977, p. 149).

cédure n'est pas sans conséquences du point de vue méthodologique car elle requiert l'usage souple et imaginatif de données très diverses. En cela, elle constitue un excellent antidote à la bureaucratisation de la recherche.

2.3. Options méthodologiques

La recherche appliquée étant axée principalement sur des problèmes, elle est plus éclectique dans le choix des méthodes et techniques que la recherche orientée vers la vérification d'hypothèses. La sélection de techniques de récolte des données est plus souvent déterminée par des facteurs externes tels que le coût comparé aux résultats attendus, la durée d'exécution, la transmissibilité des résultats et l'applicabilité des recommandations qui peuvent en découler (Van de Vall, 1970).

Une question épineuse est celle de la sélection des variables pertinentes pour les buts de la recherche. Le pouvoir explicatif des variables sociologiques est généralement très faible. L'aptitude à rendre compte de dix, treize ou même vingt pour cent de la variance n'entraîne guère un pouvoir prédictif élevé (Phillips, 1971, p. 8). Ce qui est en cause est le jeu des relations entre variable indépendante et variables conditionnelles. Pour Blalock, outre les diverses erreurs de mesure et de procédure dont on ne connaît ni l'importance ni l'influence, deux facteurs jouent un rôle à cet égard : le grand nombre de variables à prendre en considération et le manque de critères pour effectuer un choix correct des variables pertinentes (1968, chap. 5). Sans doute, la tendance est répandue parmi les sociologues de se satisfaire de la démonstration qu'une variable "fait une différence" (Gouldner, 1975, p. 198). Toutefois, pour les besoins de la prise de décision, le pouvoir explicatif plus ou moins grand d'une variable est une donnée importante. Pour Boudon (1971, p. 282), comme pour Blalock et d'autres, la clé du problème réside dans l'incorporation des hypothèses explicatives dans un modèle à tester subséquent. Ceci ne doit pas empêcher de tenter de mettre au point empiriquement des critères pour le choix des variables afin de réduire la part de l'intuition ou du hasard. Il y a lieu d'organiser à cet effet de petites enquêtes exploratoires mettant en jeu une variété de techniques visant à libérer la recherche d'une trop grande dépendance à l'égard de l'interview ou du questionnaire (Webb et al., 1966). De telles expériences méthodologiques, portant sur l'étude de situations de crise, ont été effectuées à l'Université d'Amsterdam (Valkenburgh, 1972).

Sur le terrain de la recherche appliquée, la sélection des variables pertinentes est encore compliquée par le fait que toutes les variables en cause ne sont pas également manipulables par les preneurs de décisions. Il est clair qu'une recherche n'aura d'impact sur l'élaboration d'une politique que si elle conduit à des recommandations impliquant des variables sur lesquelles les responsables politiques et administratifs peuvent espérer exercer une influence. Il ne faut pas se le dissimuler : on se trouve ici fréquemment face à un dilemme. Le choix est en effet très souvent entre une variable à pouvoir explicatif relativement élevé ou une variable instrumentale. Ellemers, professeur à l'Université de Groningen, estime que l'on aurait davantage recours aux travaux des sociologues si ceux-ci prenaient l'habitude de poser les problèmes et de suggérer des solutions en termes de variables instrumentales, c'est-à-dire

manipulables par les décideurs (1976). Nauta, directeur-adjoint du Bureau de Planification Sociale et Culturelle des Pays-Bas, sans contester le bien-fondé de l'argument, fait observer à ce propos que ce n'est pas par hasard si l'analyse sociologique a souvent recours à des variables non-instrumentales. Selon lui, leur portée théorique est plus grande et elles s'insèrent mieux dans une perspective sociologique (1978, p. 6). Une première exploration des variables en cause peut mener à la conclusion que le problème, tel qu'il est posé par le commanditaire, est insoluble ou doit être reformulé parce que les stratégies qui peuvent être suggérées par l'analyse sociologique échappent à son domaine de compétence. Le domaine de la politique culturelle en est un bon exemple. Toutes les tentatives visant à traduire dans les faits des idéaux généreux comme la démocratie culturelle ou la démocratisation de la culture sont vouées à l'échec car les instances compétentes n'ont pas les moyens de leurs buts politiques proclamés. Le message du sociologue est ici un message de réalisme et d'humilité. Il ne peut qu'inviter les responsables politiques et administratifs à adapter leurs moyens à leurs objectifs ou leurs objectifs à leurs moyens, faute de quoi les résultats de ses travaux n'auront nécessairement que des effets marginaux. Le Conseil de l'Europe a patronné pendant des années des recherches portant sur la politique culturelle en milieu urbain. Ces travaux, coordonnés dans toute l'Europe, ont montré par exemple que le théâtre restait une activité élitiste (ce qu'on savait déjà), que l'unique cas exceptionnel (Tampere, Finlande) était dû à une tradition populaire solidement établie (variable de peu d'intérêt pour le décideur) mais que des mesures techniques portant sur la distribution des billets ou l'organisation du buffet à l'entracte pouvaient contribuer à élargir l'audience (variables instrumentales mais à effet marginal). On consultera à ce sujet l'ouvrage de Mennell (1976, p. 26 et ss.). Il n'est pas question ici de faire de l'ironie facile¹² mais de souligner le danger qu'il y a pour le chercheur à se laisser imposer la structuration de la réalité et la manière de formuler les problèmes du commanditaire. Il se peut que la remise en question de certaines vérités tenues pour acquises provoque des tensions, voire des ruptures. Comme le note Peter Berger dans un autre contexte, on ne fait appel au sociologue qu'à ses risques et périls (1969, p. 49). Ceci nous amène toutefois à des problèmes plus spécifiquement liés à des catégories particulières de recherches. La prédominance d'un positivisme implicite dans les milieux politiques et administratifs conduit les commanditaires à réclamer des recherches descriptives plus souvent que cela n'est vraiment nécessaire. La première tâche du sociologue, dans le processus de négociation préalable à la définition de sa mission, sera de faire admettre la nécessité d'une recherche à caractère diagnostique ou thérapeutique. Une des raisons pour lesquelles les recherches descriptives ont un faible impact sur l'élaboration des politiques est précisément le fait que ni les variables prises en considération ni le mode d'analyse des données ne s'articulent sur les préoccupations des praticiens. Quand il s'agit de recherche diagnostique ou thérapeutique, la description est effectuée du point de

¹² D'autant moins qu'une intéressante évolution semble se faire jour dans les milieux intéressés. Voir à ce sujet : Les villes; vie culturelle et politiques culturelles, *Politiques Culturelles. Notes d'Information du Conseil de l'Europe*, No. 2/78.

vue d'une organisation, en tenant compte de ses buts et de ses ressources. Le chercheur doit analyser préalablement les besoins et les objectifs de l'organisme commanditaire afin de pouvoir sélectionner les données à rassembler en fonction des stratégies qui peuvent raisonnablement être conseillées (Van de Vall, 1971, p. 9). Une des difficultés réside dans le fait que les responsables politiques et administratifs sont souvent aux prises avec des objectifs contradictoires alors que fait défaut la volonté politique de trancher. Ainsi en est-il par exemple de l'éducation des enfants de travailleurs immigrés. On peut vouloir optimiser leurs chances d'adaptation dans le pays d'accueil ou leurs possibilités de réinsertion dans le pays d'origine; les deux politiques sont partiellement contradictoires (Van Amersfoort, 1974). Il est tentant d'échapper au dilemme par une formule rhétorique du genre "adaptation dans le respect de l'identité culturelle" (S.C.P., 1976). Ceci conduit à des recherches dont l'objet est formulé en termes inadéquats et dont les résultats ne peuvent qu'être décevants.

Un autre type de recherche donnant fréquemment lieu à des attentes irréalistes est la recherche évaluative. Les problèmes qui y sont liés sont de nature plus techniques; ils mettent cependant aussi en jeu la relation avec le commanditaire. Un opérationnalisme strict s'impose ici. Il convient de spécifier avec beaucoup de rigueur les éléments qui seront mis en rapport les uns avec les autres. S'agit-il par exemple d'établir une relation entre buts et moyens (pour apprécier si les moyens mis en oeuvre sont adéquats), il faudra exprimer les buts en termes opérationnels. Ceci entraîne généralement une perte de contenu conceptuel. Le commanditaire doit y être préparé. Il est difficile aussi de réaliser l'approche en deux temps (avant/après) que requiert souvent une procédure évaluative rigoureuse. Peu de décideurs ont la possibilité de retarder l'application d'une mesure pour permettre la réalisation de la première phase d'une évaluation. Enfin, il s'avère souvent impossible d'isoler une mesure adoptée (variable indépendante) et ses effets (variables dépendantes) de l'influence des conditions ambiantes (Van de Vall, 1971, p. 11). Les difficultés de l'approche cas par cas ont conduit les chercheurs à se tourner vers l'approche répétitive globale. C'est dans cette perspective que se situent les efforts visant à la mise au point d'indicateurs sociaux. Le développement de l'appareil statistique, en accord avec toutes les parties intéressées, constitue à cet égard la condition institutionnelle primordiale. L'information statistique n'est cependant pas tout. Les indicateurs doivent refléter les aspects les plus importants du domaine auquel ils se rapportent. Ici à nouveau se pose la question des critères permettant d'apprécier cette importance. Ceux-ci peuvent être choisis sur la base d'une théorie existante. Là où une théorie fait défaut, on se base sur le consensus des experts en la matière (Mootz et Nauta, 1977, p. 51). On le voit, il n'y a pas toujours de clé mathématique à tous les problèmes.

3. EN GUISE DE CONCLUSION

La sociologie s'est développée comme la conscience d'une société qui accepte de se remettre en question (Duvignaud, 1966; Berger, 1971). Ses origines sont liées à des préoccupations d'éthique sociale. Paradoxalement, c'est quand elle s'est crue

exonérée de toute responsabilité pour les conséquences sociales de ses activités que celles-ci mêmes ont pris de plus en plus souvent une orientation pratique (Friedrichs, 1970, p. 79). La reconnaissance sociale accordée à une discipline jeune lui crée des tâches nouvelles. Le développement de la sociologie a entraîné les conditions de sa propre transformation. A ce stade, les conceptions wébériennes relatives aux relations entre la science et la politique sont devenues trop restrictives; il devient nécessaire d'élaborer de nouveaux modèles — non-normatifs — des interventions du sociologue. Dans une société où le rôle du marché est en déclin, la recherche sociologique peut constituer un important mécanisme de feed-back qu'elle est probablement seule à pouvoir fournir (Van de Vall, 1971). Certes, cette fonction porte en germe un danger de bureaucratisation mais ce processus n'est pas inévitable. Ni le niveau scientifique ni la pertinence des résultats ne se mesurent au volume des crédits. L'artisan intellectuel n'a pas dit son dernier mot.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amersfoort, J.M.M. Van (1974), "Immigratie en minderheidsvorming; Een analyse van de Nederlandse situatie 1945-1973" (Samsom, Alphen).
- Aron, R. (1965), "Démocratie et totalitarisme" (Gallimard, Paris).
- Bachelard, G. (1971) "Le nouvel esprit scientifique" (P.U.F., Paris).
- Berger, P.-L. (1969), "A Rumour of Angels. Modern Society and the Rediscovery of the Supernatural" (Penguin Books, Harmondsworth).
- Berger, P.-L. (1971), "Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective" (Penguin Books, Harmondsworth).
- Blalock, H.M. (1968), "Methodology in Social Research" (Norton, New York).
- Boudon, R. (1969), "Les méthodes en sociologie" (P.U.F., Paris).
- Boudon, R. (1971), "La crise de la sociologie. Questions d'épistémologie sociologique" (Droz, Genève-Paris).
- Buckley, W. (1967), "Sociology and Modern Systems Theory" (Prentice-Hall, Englewood Cliffs).
- Coenen, J. (1969), La sociologie au service de l'administration publique, *Res Publica*, XI 2 (1969) 309-326.
- Coenen-Huther, J. (1976), Problème de conceptualisation en sociologie, *Schweiz.Z.Soziol./Rev. suisse sociol.*, 2 (1976) 129-142.
- Coenen-Huther, J. (1978), Recherche internationale et politique culturelle, *Réflexions sur la politique culturelle et la recherche* (S. & B. Mennell Eds) (Conseil de l'Europe, Strasbourg).
- Dechmann, M. et al. (1977), Soziologie in der Praxis : Erfahrungen aus einer Lehrveranstaltung, (1977) *Schweiz.Z.Soziol./Rev. suisse sociol.*, 2 (1977) 191-193.
- Doorn, J.A.A. Van (1964), "Beeld en Betekenis van de Nederlandse Sociologie" (Bijleveld, Utrecht).
- Duvignaud, J. (1966), "Introduction à la sociologie" (Gallimard, Paris).
- Ellemers, J.E. (1976), Veel kunnen verklaren of iets kunnen veranderen : krachtige vs. manipuleerbare variabelen, *Beleid en Maatschappij*, III (1976) 281-291.
- Fourez, G. (1974), "La science partisane. Essai sur les significations des démarches scientifiques" (Duculot, Gembloux).
- Fragnière, J.P. (1975), Sur la société suisse de sociologie. Propos du dedans, *Schweiz.Z.Soziol./Rev. suisse sociol.*, 1 (1975) 211-215.
- Friedrichs, R.W. (1970), "A Sociology of Sociology" (The Free Press/Collier-Macmillan, New York-London).
- Germann, R.E. et Frutiger A. (1978), Les experts et la politique, *Schweiz.Z.Soziol./Rev. suisse sociol.*, 2 (1978) 99-127.
- Glaser, B.G. et Strauss A.L. (1965), "Awareness of Dying" (Aldine Publ. Comp., Chicago).
- Glaser, B.G. et Strauss, A.L. (1967), "The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research" (Aldine Publ. Comp., Chicago).

- Gouldner, A.W. (1972), "The Coming Crisis of Western Sociology" (Heinemann, London).
- Gouldner, A.W. (1975), Reciprocity and Autonomy in Functional Theory, *For Sociology. Renewal and Critique in Sociology Today* (Penguin Books, Harmondsworth).
- Granger, G.-G. (1967), Epistémologie économique, Logique et connaissance scientifique (J. Piaget *et al.*) (Gallimard, La Pléiade, Paris).
- Hadorn, R. (1977), ((Sociologie impossible ?) !) ? *Schweiz.Z.Sociol./Rev. suisse sociol.*, 1 (1977) 143-175.
- Höpflinger, F. (1978), Schweizer Soziologen und ihre aktuelle Tätigkeit, *Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol.*, 2 (1978) 197-202.
- Horowitz, I.L. (Ed.) (1967), "The Rise and Fall of Project Camelot : Studies in the Relationship between Social Sciences and Practical Politics" (M.I.T. Press, Cambridge).
- Hutmacher, W. (1976), Déviance et maladie : invitation à la collaboration interdisciplinaire, *Schweiz.Z.Sociol./Rev. suisse sociol.*, 1 (1976) 5-14.
- Lazarsfeld, P.F., Sewill W.H. et Wilensky H. (Eds.) (1967) "The Uses of Sociology" (The Basic Books, New York).
- Mennell, S.J. (1976), "Cultural Policy in Towns" (Conseil de l'Europe, Strasbourg).
- Meyer, R. et Renaud, M. (1975), Soziologische Forschung in der Schweiz, *Schweiz.Z.Sociol./Rev. suisse sociol.*, 1 (1975) 201-209.
- Mills, C.W. (1959), "The Sociological Imagination" (Réédition 1970), Penguin Books, Harmondsworth).
- Mootz, M. et Nauta, A.P.N. (1977), The Activities of the Social and Cultural Planning Office in the Area of Social Indicators, *Planning and Development in the Netherlands*, IX (1977) 50-66.
- Nauta, A.P.N. (1978), Beleid en Onderzoek : mogelijkheden en grenzen, *Beleid en Maatschappij*, V (1978) 3-7.
- Parain-Vial, J. (1966), "La nature du fait dans les sciences humaines" (P.U.F., Paris).
- Phillips, D.L. (1971), "Knowledge from what ? Theories and Methods in Social Research" (Rand McNally, Chicago).
- Riley, J.W.Jr. (1967), The Sociologist in the Nonacademic Setting, Lazarsfeld *et al.* (voir ci-dessus).
- Sociaal en Cultureel Planbureau - S.C.P. (1976), "Sociaal en Cultureel Rapport 1976" (Traduction français sous le titre "Rapport Social et Culturel 1976" (Editions D'Etat, La Haye).
- Stolte-Heiskanen, V. (1969) Uses of Sociology. A case study of commissioned research in Finland, *Soc. Sci. Inf.*, VIII 3 (1969).
- Valkenburgh, P. (1972), "Diagnostisch crisisonderzoek. Verslag van een methodologisch experiment" (Sociologisch Instituut, Universiteit van Amsterdam).
- Vall, M. van de (1970), "The Use of Applied Sociological Research in Developing Community Action Policy" (State University of New York at Buffalo, N.Y., Department of Sociology).
- Vall, M. van de (1971), "A Theoretical Framework for the Use of Applied Social Science" (NSV-SISWO Conferentie Onderzoeksbeleid, Amersfoort).
- Vogt, W. (1972), "Der Wiesbadener Kongress" (Arche Verlag, Zürich) (Traduction française sous le titre : "Le Congrès de Wiesbaden", Bertil Galland, Vevey, 1977).
- Webb, E.J. *et al.* (1966), "Unobtrusive measures : Nonreactive Research in the Social Sciences" (Rand McNally, Chicago).

EINE TYPOLOGIE NATIONALISTISCHER IDEOLOGIEN

Ruth Gurny

Soziologisches Institut der Universität Zürich

ZUSAMMENFASSUNG

Aufgrund theoretischer Ueberlegungen wird eine Typologie nationalistischer Orientierungen entwickelt, die den Dimensionen der Kultur-/Strukturorientierung einerseits, der Links-/Rechtsorientierung andererseits Rechnung trägt. Anschliessend wird anhand von Surveydaten aus Quebec untersucht, in wie weit sich diese Typologie als Analyseinstrument empirisch bewährt. Es zeigt sich, dass schichtspezifisch eine charakteristische Verteilung der postulierten Typen besteht. Für dieses Phänomen werden strukturelle Gründe gesucht. Abschliessend werden im Lichte dieser Befunde die jüngsten Entwicklungen in Quebec unter der neuen Regierung der nationalistischen Parti Québécois diskutiert.

RESUME

Sur la base de considérations théoriques, une typologie des orientations nationalistes est développée ici. Cette typologie prend en considération deux dimensions : l'orientation vers la culture ou vers la structure de la société d'une part, l'orientation vers la gauche ou vers la droite d'autre part. La typologie proposée est testée à l'aide de données tirées d'une enquête par questionnaire au Québec. Une discussion théorique de la distribution des types postulés dans le contexte social est menée. En guise de conclusion, les développements récents de la situation du Québec sous le gouvernement du Parti Québécois sont analysés.

1. EINFÜHRUNG

Nationalistische Bewegungen sind nicht ein Phänomen des vergangenen Jahrhunderts, eine Sache der Vergangenheit, obwohl der Prozess der Nationalstaatsbildung – abgesehen von den wenigen verbleibenden kolonialen Verhältnissen in der dritten Welt – im Wesentlichen als abgeschlossen betrachtet werden kann. Wir beobachten heute vielmehr ein regelrechtes Aufflackern nationalistischer Strömungen. Zu denken ist etwa an den Schweizer Jura, Korsika, Irland oder die Friesen in den Niederlanden, um nur einige wenige Beispiele zu nennen. Auch Quebec gehört zu den prominenten Vertretern derjenigen Gesellschaften, die in diesem Zusammenhang die Aufmerksamkeit auf sich gelenkt haben. Vor allem anfangs der siebziger Jahre stand diese kanadische Provinz im Brennpunkt internationaler Aufmerksamkeit dank der spektakulären Aktivitäten der "Front de Libération du Québec" (FLQ). Der überraschende Wahlsieg der nationalistischen Parti Québécois in den Provinzwahlen vom November 1976 erneuerte das Interesse an den Vorgängen in diesem Land und allgemein am Phänomen des Nationalismus in einem modernen und hochentwickelten Land¹. Steht tatsächlich

¹ Man darf allerdings den jüngsten Wahlsieg der Parti Québécois (diese Partei erhielt in den Provinzwahlen vom November 1976 40 % der Stimmen und errang fast drei Viertel aller Sitze im Provinzparlament) nicht auf ein plötzliches Erstarken der nationalistischen Strömungen zurückführen. Gemäss grossem Konsens in der wissenschaftlichen und publizis-

die Gefahr eines zweiten Kubas auf der amerikanischen Hemisphäre vor der Tür, wie gewissen Ortes vermutet wurde? Oder sind die Separatisten Quebecs viel eher als Kleinbürger mit engen lokalistischen Interessen zu beschreiben? Oder muss gar von einer rassistischen und faschistischen Gefahr gesprochen werden? Und wie ist zu verstehen, dass zwar das Programm der Parti Québécois als eines der wenigen sozialdemokratischen Programme auf dem nordamerikanischen Kontinent gilt, einer der ersten offiziellen Akte des neugewählten Premiers René Levesque jedoch darin bestand, die Investoren von Wall Street zu beruhigen, dass Quebec auch unter einer separatistischen Regierung noch immer ein sehr sicherer Investitionsort für kapitalistische Unternehmungen sei?

Die nachstehende empirische Analyse will einen Beitrag zur Klärung dieser Fragen leisten², indem den Fragen nach sozialer Basis und ideologischen Dimensionen des Nationalismus in Quebec nachgegangen wird.

2. THEORETISCHE ÜBERLEGUNGEN ZUR NATIONALISTISCHEN IDEOLOGIE

Die politische Soziologie beschäftigt sich auf verschiedenen Ebenen mit dem Phänomen des Nationalismus (siehe z.B. neben vielen anderen Smith, 1971; Simmons-Simonolewicz, 1968). Wir wollen uns hier darauf beschränken, die ideologischen Erscheinungsformen und deren Determinanten empirisch und theoretisch zu durchleuchten und sehen von einer Diskussion der spezifischen Organisations- und Aktionsformen ab. Bereits eine sehr oberflächliche Betrachtung nationalistischer Bewegungen zeigt auf, dass die nationalistische Ideologie sich durch eine Vielzahl spezifischer Erscheinungsformen auszeichnet. Es ist demnach nicht sinnvoll, von einer Eindimensionalität des Phänomens auszugehen. Viel eher kann man von einem Bündel ideologischer Elemente sprechen, die sich in charakteristischer Weise zusammenfügen.

Wir gehen in unserer Konzeptualisierung davon aus, dass ein zentrales Element nationalistischer Ideologie darin besteht, dass der Ursprung der erfahrenen Realität und ihrer Probleme im "Nationalen" gesucht wird, d.h., die Lage der nationalen Gruppe³ im gesellschaftlichen Globalzusammenhang wird für die erfahrenen Probleme verantwortlich gemacht. Man identifiziert sich mit diesen nationalen Gruppe und propagiert eine *Strategie der Maximierung der politisch-ökonomischen resp. der kulturellen Kontrolle* über ein bestimmtes Territorium, genannt "Nation".

tischen Literatur Kanadas ist dieser Sieg viel eher aufgrund der negative Beurteilung der abgehenden liberalen Regierung unter Bourassa (die in den Provinzwahlen von 1973 immerhin noch 55% der Stimmen und 90% aller Parlamentssitze errungen hatte) zustande gekommen. Siehe dazu etwa Pinard und Hamilton, in Vorb. oder Dupont, 1976 wie auch Bernard, 1976 und Hamilton und Pinard, 1976.

² Für andere Ideologeanalysen des Nationalismus in Quebec, siehe z.B. Rioux, 1968, Bourque und Laurin-Frenette, 1972.

³ Wir verstehen darunter eine vertikal intergrierte Solidaritätsgruppe, die aufgrund gemeinsamer kultureller Attribute eine Gruppenidentität hat, aber nicht unbedingt über einen eigenen politisch-administrativen Sektor, eine eigenständige Ökonomie oder ein eigenes Territorium verfügt.

Diese Kontrollmaximierung, die u.a. auch von Coleman (1963) angesprochen wird, kann je nach Situation die *Verteidigung* bereits innegehaltener Kontrolle (rechte Politik) oder die *Erkämpfung* grösserer Kontrollmöglichkeit (linke Politik) beinhalten. Sie ist jedoch nicht mit dem generellen Konzept des "Unabhängigkeitsstrebens" (Smith, 1971) zu verwechseln, denn viele nationalistische Phänomene beinhalten keineswegs die Idee der Lostrennung eines Subsystems vom umfassenden System, sondern lediglich den Wunsch nach grösserer Autonomie innerhalb des gegebenen Systems.

Dies ergibt die idealtypische Kategorisierung nationalistischer Ideologiekonstellationen entsprechend Tabelle 1.

Tabelle 1. Typologie nationalistischer Orientierungen

Dynamik der Autonomie-maximierung	Akzent in der Strategie auf :	
	kulturellen Elementen	Politisch-oekonomischen Elementen
Verteidigung ("rechte Politik")	Typus I	Typus II
Erkämpfung ("linke Politik")	Typus III	Typus IV

Den Nationalismus des *Typus I* kann man als *reaktionären Kulturnationalismus* bezeichnen, *Typus II* als *korporativen Nationalismus*⁴, *kulturellen Befreiungsnationalismus* und *Typus IV* als *Entwicklungsnationalismus*.

Im folgenden formulieren wir einige Ueberlegungen auf *soziostruktureller Ebene*, die darlegen, unter welchen Bedingungen Individuen ihr Schicksal mit dem ihrer nationalen Gruppe in Verbindung bringen und eine bestimmte nationalistische Strategie (Ideologietypen I-IV) ins Auge fassen.

Im Sinne einer allgemeinen Annahme gehen wir davon aus, dass nationalistischen Phänomenen *Rangspannungen* zwischen nationalen Gruppen zugrunde liegen. In Anlehnung an Heintz (1968, 1972) meinen wir mit Rangspannungen jene fundamentalen Ungerechtigkeiten in einem System, die zwischen unten und oben existieren : unten im System wird Anspruch auf erhöhte Teilnahme erhoben, oben fühlen sich die Einheiten angegriffen. Rangspannungen existieren grundsätzlich in jedem System, wie wir weiter unten ausführen werden. Ihre Aktua-

⁴ Wir verwenden diesen Begriff in Anlehnung an Schmitter, 1974 : "Corporatism can be defined as a system of interest representation in which the constituent units are organized into a limited number of singular, compulsory, noncompetitive, hierarchically ordered and functionally differentiated categories, recognized or licensed (if not created) by the state and granted a deliberate representational monopoly within their respective categories in exchange for observing certain controls on their selection of leaders and articulation of demands and supports."

lisierung ist aber an eine gewisse kulturelle oder strukturelle Dynamik im System gebunden : eine historisch verankerte Diskriminierung allein gibt noch keinen Anlass zu nationalistischen Strömungen. Erst eine Verstärkung der Diskriminierung durch erhöhte Ausbeutung, eine Neueinführung zusätzlich diskriminierender Massnahmen oder die Ausschöpfung neuer Machtquellen durch die dominante Gruppe (und damit eine Veränderung der traditionellen Lebensweise) aktualisiert die strukturell vorhandenen Rangspannungen und macht sie zum Konflikt zwischen antagonistischen Gruppen. Diese Spannungen werden oft verschärft durch die Tatsache, dass die dominante Gruppe versucht, die legitimen Ansprüche der dominierten Gruppe auf vermehrte Teilnahme an der gesellschaftlichen Macht durch Einführung partikularistischer Kriterien zunichte zu machen (Neofeudalisierung des Systems).

Das bisher Gesagte bezieht sich recht generell auf die *Genese* nationalistischer Orientierungen. Neben den erwähnten Rangspannungen ist eine *zweite Form struktureller Spannungen* für die ideologische Ausgestaltung der nationalistischen Ausgestaltung verantwortlich, eine Spannung, die sich aus dem Auseinanderklaffen der kulturell definierten Statusgleichgewichte und den realen Statuskonfigurationen der Individuen ergibt⁵.

Der Zugang zu den Gütern im System wird in unseren Gesellschaften durch Institutionen geregelt und kontrolliert, die ihrerseits durch ihre Zugänglichkeit charakterisiert werden können. Zwischen den einzelnen Institutionen existieren Komplementaritätsdefinitionen, d.h., es gibt kulturell verankerte Vorstellungen über Statusgleichgewichte. Das Prinzip der Komplementarität meint, dass der Besitz legitimierender Güter aufgrund einer universalistischen Moral das Recht auf ein gewisses Mass an Macht verleiht.

Aufgrund der unterschiedlichen Akkumulationsmöglichkeit der verschiedenen Güter im System ergeben sich auf der Ebene der Individuen Statusungleichgewichte, die in systematischer Weise von den kulturell vorgegebenen Vorstellungen über Statusgleichgewichte abweichen. Hier erscheint insbesondere die Unterscheidung der in einem System erstrebenswerten Güter nach ihrem relativen Machtgehalt als wesentlich (Heintz, 1968, 1972). Da Macht nach dem Prinzip "wer hat, dem wird gegeben" akkumuliert werden kann, legitimierende Güter aber eher universalistisch (der Besitz legitimierender Güter erleichtert nicht oder kaum den Zugang zu zusätzlichen Gütern), entstehen zwingend in jedem sozialen System Ungleichgewichte. Oben im System lokalisieren sich charakteristischerweise Statuskonfigurationen, die wir als machtüberschüssig bezeichnen können, unten jedoch Legitimationsüberschüsse. Dies verweist uns auch wieder auf die vorher genannten Rangspannungen : die Einheiten *unten im System* bringen strukturimmanent einen *Investitionsüberschuss* zum Ausdruck, die Einheiten *oben* weisen *Belohnungsüberschüsse* auf.

⁵ Wir verweisen hier auf die Ergebnisse der Statusinkonsistenzforschung, die insbesondere in der politischen Soziologie wesentliche Beiträge geleistet hat. Für neuere Arbeiten im deutschsprachigen Raum siehe etwa Bornschier und Heintz, 1977, Gutscher, 1975, Lupri, 1972, Stehr, 1971 oder Zimmermann, 1973.

Wir können nun verallgemeinernd festhalten, dass jene Individuen, die einen strukturimmanenten Legitimationsüberschuss aufweisen, an einer grundsätzlichen Umstrukturierung der gesellschaftlichen Verhältnisse interessiert sein dürften. Falls dieser Legitimationsüberschuss jedoch "strukturungewöhnlich" oben im System auftritt, nehmen wir eine reformerische Attitüde an. Diese Einheiten haben aufgrund ihres Investitionsüberschusses ein prinzipielles Interesse am Status quo, drängen aber auf die Erfüllung ihrer legitimen Erwartungen, d.h. auf einen Abbau bestehender Partikularismen, die sie an der Einlösung ihrer Erwartungen hindern. Jene Einheiten, die ein Legitimationsdefizit haben, tendieren vermutlich zu Umwertungen der bestehenden Kultur, insbesondere der bestehenden Legitimationsdefinitionen. Sie plädieren vor allem für eine Aufwertung zugeschriebener und zur einer Abwertung erwerbbarer Legitimationen.

In Bezug auf unsere Überlegungen im Zusammenhang mit der ideologischen Ausgestaltung der nationalistischen Orientierung und ihrer Genese können wir nun folgendes festhalten :

- Soziostrukturelle Hypothese 1 : Nationalistischen Ideologien liegt generell eine Rangspannung zwischen ethnischen resp. nationalen Kollektiven zugrunde.
- Soziostrukturelle Hypothese 2 : In Systemen mit Rangspannungen zwischen ethnischen Gruppen tendieren hochrangige Individuen mit Ungleichgewichtsspannungen im Sinne eines Legitimationsdefizites zur Aufwertung der eigenen ethnischen Zugehörigkeit, d. h. zur Strategie der rechten Kulturpolitik (Nationalismustyp I).
- Soziostrukturelle Hypothese 3 : In Systemen mit Rangspannungen zwischen ethnischen Gruppen tendieren hochrangige Individuen mit Ungleichgewichtsspannungen im Sinne eines Legitimationsüberschusses zu linker Kulturpolitik, d. h. zur Strategie der linken Kulturpolitik (Nationalismustyp III).
- Soziostrukturelle Hypothese 4 : In Systemen mit Rangspannungen zwischen ethnischen Gruppen tendieren tiefrangige Individuen mit Ungleichgewichtsspannungen im Sinne der strukturimmanenten Machtdefizite zu linker Strukturpolitik (Nationalismustyp IV).
- Soziostrukturelle Hypothese 5 : In Systemen mit Rangspannungen zwischen ethnischen Gruppen nehmen wir korporativen Verteidigungsnationalismus (Nationalismustyp I) von Seiten jener Individuen an, die sich durch diejenigen Gruppen bedroht fühlen, die ein Machtdefizit aufweisen. Sie sind deshalb an einer korporativen Einigung und damit einer ideologischen Aufhebung der intern vorhandenen Interessengegensätze interessiert⁶. Es ist anzunehmen, dass sie diese Strategie mit kulturpolitischen Argumentationen untermauern (Nationalismustyp II).

Neben der Betrachtung der strukturellen Gegebenheiten und der Ableitung der angesichts dieser Situation "objektiven" Interessen der Betroffenen ist die Frage

⁶ Diese ideologische Aufhebung der internen Klassengegensätze ist ein wesentliches Anliegen der Korporatisten. Die einzelnen sogenannten funktionalen Gruppen, insbesondere auch die Vertreter von Kapital und Arbeit, sollen durch ein System gleicher Rechte und Pflichten vereint werden, um so die Harmonie im System herzustellen und zu erhalten.

zu stellen, ob diese objektive Situation auch wahrgenommen wird und von den Betroffenen selbst strukturiert wird oder ob vielmehr von Fremdstrukturierungen, Usurpationen gesprochen werden muss. In diesem Sinn diskutieren wir im folgenden einige *soziokulturelle Hypothesen*.

Eine grundlegende Determinante für die Kenntnisnahme einer gesellschaftlichen Realität ist die Integration des Individuums in seinen Kontext. Je weniger stark verpflichtend die Integration, je unvollständiger beispielsweise die Statuskonfiguration resp. je schwächer die Partizipation an der Struktur, umso weniger klar erfährt die Einheit die Vorgänge und den Zustand seines Kontextes. Man muss dabei allerdings auch daran denken, dass ein Rückzug aus der gesellschaftlichen Realität und damit ein tiefer Grad an Integration bereits eine Reaktion darstellen kann auf eine spannungsvolle Erfahrung im Zusammenhang mit der gesellschaftlichen Realität, eine ohnmächtige Reaktion auf die Probleme, denen man sich gegenüber sieht. Die Prozesse der Wahrnehmung der gesellschaftlichen Realität können andererseits auch dadurch gefördert werden, dass die betroffene Gruppe über eine eigene Elite verfügt, die mit genügend materiellen und immateriellen Ressourcen ausgestattet ist, die notwendig sind, um die theoretische Strukturierung zu leisten und sich für deren Verbreitung einzusetzen. Das heisst, dass jene Kollektive sich eher durch Eigenstrukturierung ihrer gesellschaftlichen Realität auszeichnen, die sich nicht zuunterst in der gesellschaftlichen Schichtung befinden und dass jene am bevorzugtesten sind, denen sich die "Händler mit immateriellen Gütern" anschliessen, z. B. Lehrer, Intellektuelle, Medienschaffende etc. Im weiteren ist natürlich auch wesentlich, dass die erfahrene strukturelle Problematik nicht völlig neu und unerwartet ist, sondern bereits eine gewisse Geschichte hat und die Betroffenen eine Erfahrungsgeschichte im Umgang mit diesen Problemen haben.

Neben diesen Hypothesen über die Eigenstrukturierung der erfahrenen gesellschaftlichen Problematik ist aber auch die Frage zu stellen, unter welchen Bedingungen es zu Fremdstrukturierungen oder Usurpationsprozessen kommt. Wir nehmen an, dass Symbiosen zwischen verschiedenen Fraktionen nationalistischer Bewegungen relativ häufig sind, d. h., die relativ ranghohen Fraktionen nationalistischer Ausrichtung machen (vordergründige) Zugeständnisse ideologischer Art an die tiefer rangigen Fraktionen, um sich diese als legitimierende Allianzpartner für den nationalistischen Kampf zu sichern. Wir vermuten also, dass sich in der nationalistischen Ideologie der ranghöchsten Nationalistengruppe ideologisch "fremde" Elemente finden, die aus taktischen Gründen eingebracht werden, um die Nationalisten aus rangtieferen Schichten anzusprechen und für die eigenen Zwecke zu mobilisieren.

Auch diese Hypothesen sollen zusammenfassend nochmals aufgeführt werden :

– Soziokulturelle Hypothese 1 : Die Eigenstrukturierung einer gesellschaftlichen Problematik ist vor allem von jenen Individuengruppen zu erwarten, die relativ stark in die gesellschaftliche Struktur integriert sind.

– Soziokulturelle Hypothese 2 : Ranghohe Nationalisten tendieren zu einer ideologischen "Aufweichung" ihrer Position, um Allianzpartner aus tieferen Schichten für ihre Zwecke zu mobilisieren.

3. EMPIRISCHE ÜBERPRÜFUNG

3. 1. Die Daten

Die nachstehend präsentierten Daten, die zur Überprüfung der theoretischen Überlegungen eingesetzt werden, stammen aus einer Befragung, die 1970 unter der Leitung von Maurice Pinard in Quebec durchgeführt wurde. Es handelt sich um ein Sample der über 18-jährigen Wohnbevölkerung Quebecs⁷.

Wir arbeiten im folgenden mit einer Auswahl von Ideologie- und Strukturvariablen, die aus einer Gesamtheit von über 300 Variablen ausgewählt wurden. Die benutzten Ideologievariablen dienen als Indikatoren für die vorher genannten Typen nationalistischer Ideologie.

Als Indikatoren für die Dimension "linke Politik/rechte Politik" benutzten wir folgende Variablen :

Item 1 : Nichtakzeptieren der Ungleichheit zwischen den Klassen⁸

Item 2 : Gewerkschaftsfreundlichkeit⁹

Item 3 : Notwendigkeit der Organisation der Leute gleicher Klasse¹⁰

Item 4 : Progressivität¹¹

Als Indikatoren für die Dimension "Kulturorientierte Strategie/politisch-ökonomisch orientierte Strategie" gingen folgende Variablen in die Analyse ein :

Item 5 : Ethnisch fokussierte (versus generalisierte) Gerechtigkeitsideale¹²

Item 6 : Relevanz von Kultur und Sprache (im Gegensatz zur Betonung des Lebensstandards)¹³

⁷ Die Stichprobe, die gezogen wurde, ist ein mehrfach geschichtetes Clustersample, wobei auf der Ebene der Cluster proportionale, innerhalb der Cluster disproportionale Stichproben gezogen wurden (die hohen Bildungsschichten sind überrepräsentiert). Die Zahl der vollständigen und gültigen Interviews, die in die Analyse eingingen, beträgt 1998. – Ich möchte an dieser Stelle Maurice Pinard von der McGill University, Montreal, für seine Grosszügigkeit danken, mir seine Rohdaten zur Verfügung zu stellen.

⁸ Die Frage, die als Indikator für dieses Item diente, lautete : "Etes-vous d'avis qu'en gros l'inégalité qui existe entre les riches et les pauvres est acceptable, ou qu'il faudrait la réduire?"

⁹ Die entsprechende Frage lautete : "En ce qui concerne les syndicats ouvriers, diriez-vous qu'en général vous y êtes favorable, défavorable ou indifférent?"

¹⁰ Die entsprechende Frage : "Jusqu'à quel point est-il important, selon vous, que les gens qui pensent appartenir à une même classe sociale s'unissent et forment des organisations pour défendre leurs intérêts?"

¹¹ Diese Variable ist ein Index, gebildet aus folgenden zwei Fragen : "Selon vous, devrait-on laisser les grandes entreprises entre les mains des compagnies privées, ou le gouvernement devrait-il devenir propriétaire de certaines compagnies en les nationalisant?" und "Est-ce que vous croyez qu'il est souvent sage d'encourager des changements rapides dans une société ou croyez-vous qu'en général il est plus sage d'y aller lentement?"

¹² "Des deux situations suivantes, laquelle trouvez-vous la moins acceptable : les différences de richesse entre les Canadiens anglais et les Canadiens français ou les différences de richesse entre les riches et les pauvres?"

¹³ "Qu'est-ce qui est le plus important pour un peuple d'après vous : le maintien de sa langue et de sa culture, ou le maintien de son niveau de vie?"

*Item 7 : Empfinden einer Kulturbedrohung*¹⁴.

Als Indikator für die nationalistische Ausrichtung diene die Variable, die die Einstellung zur Souveränität Quebecs misst¹⁵.

Die ideologischen Variablen verbinden sich wie aus Tabelle 2 folgt zu den in Tabelle 1 präsentierten Typen nationalistischer Orientierung.

Tabelle 2. Zuordnung der Indikatoren zur Typologie

Dynamik der Autonomie- maximierung	Akzent in der Strategie auf :	
	kulturellen Elementen	politisch- oekonomischen Elementen
	Items 5-7 hoch	Items 5-7 tief
Verteidigung Item 1-4 tief	Reaktionärer Kulturnatio- nismus	Korporativer Nationalismus
Erkämpfung Items 1-4 hoch	Kultureller Befreiungsna- tionalismus	Entwicklungs- nationalismus

3.2. Die Ergebnisse

In unseren theoretischen Erörterungen knüpften wir die Existenz nationalistischer Strömungen (zuerst einmal unabhängig ihres spezifischen ideologischen Gehaltes) an die Randbedingung der Existenz von Rangspannungen zwischen den nationalen Gruppen. Diese Hypothese soll als erstes mit empirischem Material konfrontiert werden, ehe wir anschliessend der Frage nachgehen, ob sich die postulierten Typen nationalistischer Orientierungen in Quebec nachweisen lassen.

Der Tatbestand grosser Rangspannungen zwischen den beiden grossen ethnischen Gruppen Quebecs, d. h. zwischen der anglokanadischen und der frankokanadischen Bevölkerung, ist heute relativ unbestritten und gut dokumentiert (Porter, 1965, Beattie und Spencer, 1972 u. v. a.). Auch anhand der hier benutzten Surveydaten lässt sich dieser Tatbestand illustrieren. Wir stellen in den folgenden Tabellen

¹⁴ "Croyez-vous qu'actuellement au Québec la culture et la façon de vivre des Canadiens français sont très menacées de disparaître, un peu menacées ou pas menacées de disparaître?"

¹⁵ Als Indikator für nationalistische Orientierung diene die folgende Frage : "Il a été proposé que le Québec devienne un pays indépendant au plan politique, mais maintienne des liens économiques avec le Canada. Personnellement, êtes-vous pour ou contre l'indépendance politique accompagnée d'une association économique avec le Canada?" Diese Formulierung entspricht weitgehend jener, wie sie heute von der Parti Québécois vertreten wird und kann als leicht abgeschwächte Form einer direkten und vollständigen Abtrennung verstanden werden.

die Bildungsniveaus, Berufsstatus und Einkommenslage der beiden ethnischen Gruppen gegenüber. Da ca. 80% der Anglokanadier in der Agglomeration von Montreal leben, beschränken wir uns in dieser Gegenüberstellung auf diesen geographischen Raum. Mittels einer solchen Einschränkung kann auch nachgewiesen werden, dass die ethnische Diskriminierung in Quebec nicht ein Phänomen der zurückgebliebenen ruralen frankokanadischen Kontexte ist (siehe Tabellen 3, 4 u. 5).

Tabelle 3. Bildung nach ethnischem Status, Agglomeration Montreal, 1970.

Bildung	Frankokanadier	Anglokanadier
tief (1-4 Jahre)	3,3 %	1,1 %
mittel (5-8 Jahre)	24,2 %	8,0 %
hoch (9-12 Jahre)	47,3 %	49,4 %
sehr hoch (13 + Jahre)	25,1 %	41,5 %
N	546	176

Tabelle 4. Berufsstatus nach ethnischem Status, Agglomeration Montreal, 1970.

Berufsstatus	Frankokanadier	Anglokanadier
Unternehmer, selbstständig erwerbende, freie Berufe, leitende Angestellte	33,6 %	57,2 %
technische und kaufmännische Angestellte	20,9 %	23,4 %
Vorarbeiter, gelernte Arbeiter	17,9 %	7,4 %
un- und angelernte Arbeiter	28,3 %	12,0 %
N	588	175

Die Existenz massiver Rangspannungen zwischen Frankokanadiern und Anglokanadiern in der Provinz von Quebec ist nicht zu verkennen. Diese Tatsache hat ein bereits ca. 200 jährige Geschichte und entsprechend lang ist die Geschichte der "question québécoise", die Geschichte der nationalen Frage Quebecs¹⁶. (Bei der

¹⁶ Genese und Erhaltung dieser Rangspannungen kann an dieser Stelle nicht diskutiert werden, dies wurde andrenorts ausführlich im Sinne einer "soziologischen Geschichtsschreibung" getan (Gurny, 1976). Im weiteren siehe dazu auch Bergeron, 1971 oder Bilodeau und Leger, 1974.

Tabelle 5. Einkommen nach ethnischen Status

Einkommen in \$	Frankokanadier	Anglokanadier
unter 4 000	14,9%	9,7%
4 001 – 6 000	29,8%	18,5%
6 001 – 9 000	40,2%	30,6%
9 001 – 12 000	5,9%	9,7%
über 12 000	10,2%	31,5%
N	443	124

Betrachtung der Tabellen 3-5 ist daran zu denken, dass es sich um Daten aus einem disproportional geschichteten Sample handelt, siehe Fussnote 7).

Wir wollen nun im folgenden untersuchen, in wie weit sich die theoretisch postulierten Typen nationalistischer Orientierung in Quebec empirisch auffinden lassen. Tabelle 6 zeigt die Korrelationen (Gamma-Werte) zwischen nationalistischer Orientierung und den genannten Ideologievariablen (Item 1-7).

Tabelle 6. Gamma-Werte für Korrelationen zwischen Ideologievariablen und nationalistischer Ausrichtung.

Ideologievariablen	Gamma-Werte für Korrelation mit nationalistischer Ausrichtung
Nichtakzeptieren der Ungleichheit zwischen den Klassen (Item 1)	.24*
Gewerkschaftsfreundlichkeit (Item 2)	.38*
Notwendigkeit der Organisation der Leute gleicher Klasse (Item 3)	.08*
Progressivität (Item 4)	.26*
ethnische Gerechtigkeitsideale (Item 5)	.18*
Relevanz von Kultur und Sprache (Item 6)	.38*
Empfinden einer Kulturbedrohung (Item 7)	.33*
N	1998

* $p < 0,001$

Gesamthaft können wir festhalten, dass der Nationalismus in Quebec eine starke Kulturorientierung aufweist (die Relevanz von Kultur und Sprache sowie die Empfindung einer Kulturbedrohung gehen Hand in Hand mit der nationalistischen Ausrichtung). Man kann auch von einer tendenziellen Linksorientierung sprechen: die Gewerkschaftsfreundlichkeit und das Nichtakzeptieren der Ungleichheit zwischen den Klassen wie auch eine gewisse Progressivität gehören empirisch gesehen zur nationalistischen Ausrichtung.

Aufgrund unserer soziostrukturellen und soziokulturellen Hypothesen ist jedoch anzunehmen, dass je nach Position im System verschiedene "Projekte" mit dieser nationalistischen Ausrichtung verknüpft sind. Bei einer Kontrolle der sozioökonomischen Schichtlage der Individuen¹⁷ ergibt ein sich deutlich verändertes Bild (siehe Tabelle 7).

Tabelle 7. Der ideologische Gehalt der nationalistischen Orientierung nach sozioökonomischer Lage (Gamma-Werte).

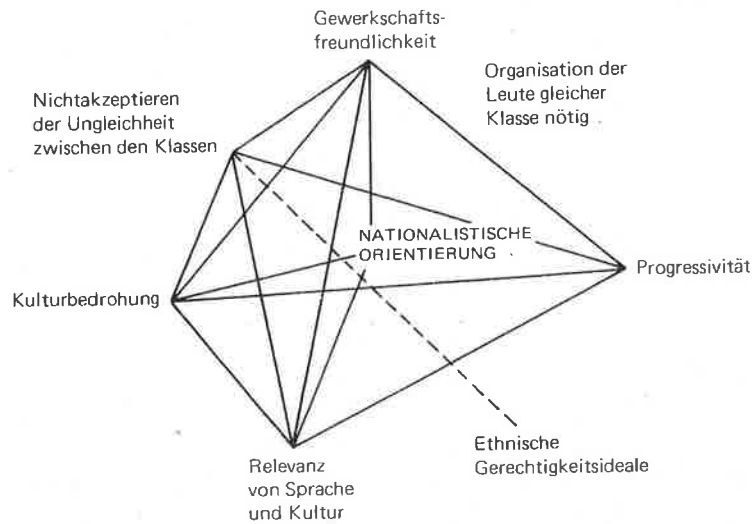
	Gamma-Werte für Korrelation mit nationalistischer Ausrichtung und Ideologieitems :						
	Item 1	Item 2	Item 3	Item 4	Item 5	Item 6	Item 7
Gesamtsample	.24*	.38*	.08*	.26*	.18*	.38*	.33*
Obere Mittelschicht (N = 728)	.29*	.48*	.04***	.29*	.24*	.49*	.43*
Untere Mittelschicht (N = 336)	-.02***	.22*	.06***	.19*	.39*	.33*	.30*
Obere Unterschicht (N = 321)	.23*	.30*	.26*	.40*	-.17**	.26*	.18*
Untere Unterschicht (N = 423)	.45*	.39*	.02***	.17*	.21*	.41*	.28*

*p < 0.001; **p < 0.005; ***nicht signifikant

Wir diskutieren im folgenden die Verknüpfungen nationalistischer Ausrichtung mit den genannten ideologischen Elementen für die vier unterschiedenen sozioökonomischen Schichten. Wir benutzen dabei als Darstellungsmittel Grafiken, in denen die Beziehungen zwischen den Variablen als Linien erscheinen. Durchgezogene Linien repräsentieren positive Korrelationen, unterbrochene Linien negative Korrelationen. Wir beschränken uns in der Darstellung und Diskussion auf Gamma-Werte von $> \pm 30$ ¹⁸.

¹⁷ Die sozioökonomische Schichtlage wurde vereinfachend mit dem Berufsstatus operationalisiert. Als zugehörig zur oberen Mittelschicht zählen die freien Berufe, Unternehmer und selbständig erwerbende sowie leitende Angestellte. Als zugehörig zur unteren Mittelschicht erscheinen die technischen und kaufmännischen Angestellten sowie das Verkaufspersonal, zur oberen Unterschicht rechnen wir die qualifizierten Arbeiter und zur unteren Unterschicht die un- und angelernten Arbeiter. Die Gruppe der Hausangestellten, Landarbeiter und Bauern wurde aus der Analyse ausgeschlossen, da ihre Schichtzuteilung problematisch ist.

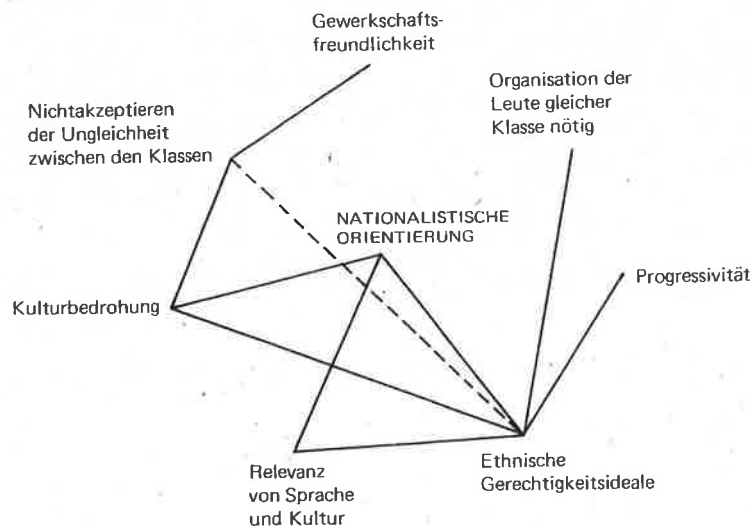
¹⁸ Für die vollständige Korrelationsmatrix verweisen wir auf Gurny, 1976.



Darstellung 1. Nationalistische Orientierung in der oberen Mittelschicht.

Interpretation

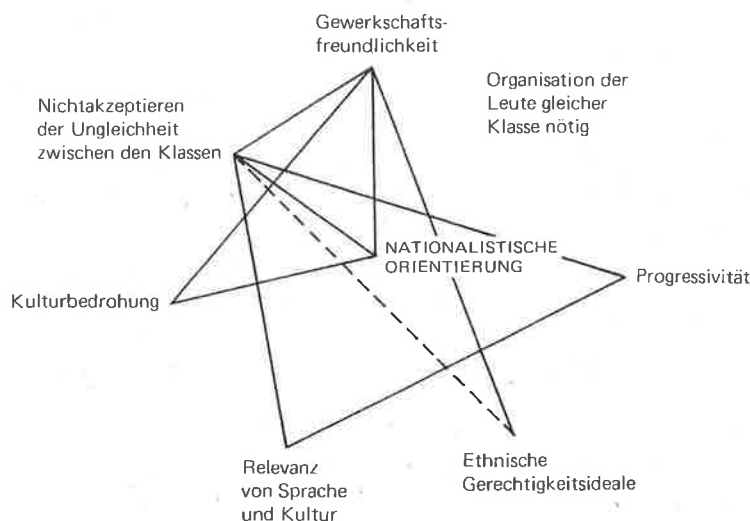
Die nationalistische Orientierung, die in der oberen Mittelschicht dominiert, ist vorwiegend kulturpolitischer Art, wobei allerdings auch eine gewisse Linksorientierung präsent ist (sämtliche Elemente, die mit Nationalismus verbunden sind, sind ebenfalls mit Progressivität verknüpft). Auffallend ist aber, dass sämtliche Statements, die sich auf die Struktur der bestehenden Gesellschaft beziehen, in diese Linksorientierung nicht miteingebaut werden. Man könnte vorsichtig formulieren, dass hier die Linksorientierung der Nationalisten der Ausfluss einer gewissen reformerischen Attitüde ist, die aber nicht einen radikalen strukturellen Umschwung anvisiert. Die hier vorwiegende nationalistische Orientierung entspricht damit annäherungsweise dem Typus III, den wir als kulturellen Befreiungsnationalismus bezeichnet haben.



Darstellung 2. Nationalistische Orientierung in der unteren Mittelschicht.

Interpretation

In der unteren Mittelschicht ändert sich nun das Bild stark. Die einzigen Elemente, die mit der nationalistischen Ausrichtung verknüpft sind, gehören der kulturellen Dimension an, erst über diese kulturpolitischen Items dann ergibt sich eine Verknüpfung mit linken strukturorientierten Forderungen. Die nationalistische Ausrichtung dieser sozioökonomischen Schicht repräsentiert also im wesentlichen die kulturpolitische Tendenz, die man – in Bezug auf die “links/rechts” Dimension – gewissermassen als apolitisch bezeichnen könnte und Jahrhunderte lang dominierendes Erscheinungsbild des Quebec-Nationalismus war¹⁹.



Darstellung 3. Nationalistische Orientierung in der oberen Unterschicht

Interpretation

In der oberen Unterschicht, der Schicht der qualifizierten Arbeiterschaft, finden wir die nationalistische Ausrichtung nur noch mit linksorientierten Statements verbunden, sämtliche kulturpolitischen Aussagen fallen weg. Diese nationalistische Orientierung repräsentiert sozusagen idealtypisch den linken Strukturalismus, unseren Typus IV.

Interpretation (Darstellung 4)

In der unteren Unterschicht finden wir die nationalistische Ausrichtung einerseits verbunden mit gewissen traditionellen linken Aussagen, daneben sind aber auch noch gewisse Ansätze zur ethnisch orientierten Kulturpolitik vorhanden. Man

¹⁹ Seit der Eroberung Quebecs durch die Engländer Ende des 18. Jahrhunderts bis zum Tode Duplessis um 1960 dominierte weitgehend die klerikale Elite. Deren Politik bestand im wesentlichen darin, die Grandeur der französischen Kultur zu propagieren und den Katholizismus als Kraft der nationalen Einheit im Kampf gegen die “marée anglaise” einzusetzen. Siehe dazu etwa Dion, 1975, oder Gaboury, 1970.



Darstellung 4. Nationalistische Orientierung in der unteren Unterschicht

könnte diese Orientierung als ambivalenten Nationalismus bezeichnen, der zwischen Typus III und IV oszilliert.

Inwieweit haben diese Unterschiede im ideologischen Gehalt der nationalistischen Orientierungen der einzelnen sozioökonomischen Schichten mit jenen strukturellen Spannungen zu tun, wie wir sie in den soziostrukturellen Hypothesen 2-4 postulierten? Die Tabellen 8 und 9 weisen auf, in wie fern sich die Nationalisten von den Nicht-Nationalisten in Bezug auf ihre Statuskonfigurationen unterscheiden und ermöglichen eine ansatzweise Ueberprüfung der vorgelegten Hypothesen.

Tabelle 8. Nationalistische Orientierung nach Bildungsstatus und sozioökonomischer Schichtlage

Schicht	Nationalistische Orientierung	Bildungsstatus		
		tief (0-8 J.)	mittel (9-12 J.)	hoch (über 12 J.)
Obere Mittelschicht	ja	26 %	33 %	37 %
	nein	74 %	67 %	63 %
	N	89	202	296
Untere Mittelschicht	ja	29 %	31 %	39 %
	nein	71 %	69 %	61 %
	N	77	122	84
Obere Unterschicht	ja	21 %	38 %	25 %
	nein	79 %	62 %	75 %
	N	24	191	57
Untere Unterschicht	ja	34 %	42 %	68 %
	nein	66 %	58 %	32 %
	N	129	134	25

Tabelle 9. Nationalistische Orientierung nach Einkommen und sozioökonomischer Schicht.

Schicht	Nationalistische Orientierung	Einkommen \$ pro Jahr		
		tief (< 6 000)	mittel (6-13 000)	hoch (> 13 000)
Obere Mittelschicht	ja	45%	40%	27%
	nein	55%	60%	73%
	N	110	160	143
Untere Mittelschicht	ja	42%	40%	27%
	nein	58%	60%	73%
	N	66	53	62
Obere Unterschicht	ja	41%	37%	22%
	nein	59%	63%	78%
	N	144	73	18
Untere Unterschicht	ja	53%	40%	40%
	nein	47%	60%	60%
	N	147	88	5

Wir stellen als erstes fest, dass generell ein hoher Bildungsstatus und ein tiefer Einkommensstatus die nationalistische Orientierung begünstigt. Wie wir allerdings bereits in unseren theoretischen Ausführungen nachgewiesen haben, bedeutet dies nun nicht in allen Schichten dasselbe: in der oberen und unteren Mittelschicht entspricht diese Situation einer "strukturungewöhnlichen" Diskrimination. In der Unterschicht dagegen entspricht die Situation einer Ueberinvestition einem strukturimmanenten Prinzip, wobei allerdings festzuhalten ist, dass die Statusungleichgewichte die aus der unteren Unterschicht ins Lager der Nationalisten rekrutiert werden, ausserordentlich ausgeprägt sind.

Wenn wir diese Befunde in Beziehung setzen zu den ideologischen Mustern, die wir schichtspezifisch aufgefunden haben, stellen wir folgendes fest: Die Betonung kultureller Elemente in der nationalistischen Strategie der oberen und unteren Mittelschicht ist ein Ausfluss der Tatsache, dass sie strukturungewöhnlich diskriminiert sind und deshalb für eine Aufwertung der frankophonen Ethnizität plädieren (soziostrukturelle Hypothese 3). Diese beiden Gruppen halten sich fern von jeglicher Strukturpolitik, denn sie zählen darauf, dass sie bei veränderter Kultur, d.h. bei Abschaffung der ethnischen Diskriminierung, zu den Profiteuren der gegebenen strukturellen Gegebenheiten zählen. Man kann annehmen, dass diese Gruppen von einem unabhängigen Quebec eine Aufhebung der ethnischen Blockierung ihrer strukturellen Chancen erhoffen, sie sind für eine generelle Liberalisierung und Reformierung des Systems und insbesondere für ein Abschaffen der Privilegien der anglokanadischen Gruppe. Zur Ideologie dieser Gruppen gehört aber nicht ein grundsätzliches Infragestellen des sozialen Systems und seiner Struktureigenschaften, da sonst die antizipierten Elitevorteile gefährdet wären. Die Andeutungen linker Politik in der oberen Mittelschicht kann man im Zusammenhang mit der in der soziokulturellen Hypothe-

se² diskutierten Taktik dieser Gruppe verstehen : einige ideologische Elemente, die in den unteren Schichten zentral sind, werden ins eigene Programm aufgenommen, um als Allianzpartner glaubwürdiger zu erscheinen.

Die Nationalisten der unteren Schichten dagegen unterstützen mit ihrem Nationalismus eine Ideologie der generellen Strukturreform und insbesondere eine Politik des Abbaus strukturimmanenter Ungerechtigkeiten (soziostrukturelle Hypothese 4). Insbesondere in der oberen Unterschicht finden wir ein eindeutiges Bild der linken Strukturorientierung, die kulturellen Belange gehen nicht in die ideologische Ausgestaltung der nationalistischen Orientierung mit ein. Die Angehörigen dieser Schicht haben sich offenbar losgesagt von der traditionellen Adaptation der frankokanadischen Unterschicht, die jahrhundertlang darin bestand, auf der grundsätzlichen Ueberlegenheit der französischen Kultur zu beharren und sich mit diesem Ueberlegenheitsgefühl von der ökonomischen Diskriminierung ablenken zu lassen. Bei dieser hoch qualifizierten und gut entlöhnten Arbeiterschaft richtet sich der Protest und die nationalistische Politik gegen das bestehende System als Ganzes. Als Randbedingung für die als notwendig perzipierte Umstrukturierung der gesellschaftlichen Verhältnisse postulieren sie die Notwendigkeit nationaler Unabhängigkeit.

Die ambivalente Orientierung in der unteren Unterschicht lässt sich mit Hinweis auf die soziokulturelle Hypothese 1 erklären : in dieser Gruppe fehlt es offenbar an Ressourcen und Leuten, die eine kohärente Schichtideologie herausbilden könnten. Diese Tatsache reflektiert auch die Tabelle 10, die nachweist, dass sich der grösste prozentuale Anteil "Unentschiedener" aus der unteren Unterschicht rekrutiert :

Tabelle 10. Nationalistische Orientierung nach sozioökonomischer Schichtlage

Nationalistische Orientierung	Obere Mittelschicht	Untere Mittelschicht	Obere Unterschicht	Untere Unterschicht
Ja	29%	28%	29%	31%
unentschieden	16%	14%	15%	23%
nein	55%	58%	56%	46%
N	698	330	319	373

SCHLUSSBEMERKUNG

Wir haben aufgrund der vorliegenden empirischen Befunde festgehalten, dass der Nationalismus in Quebec eine ideologisch recht vielfacettige, eine schillernde Angelegenheit ist : je nach Schichtlage füllen die Nationalisten ihr nationalistisches Projekt mit recht unterschiedlichen ideologischen Vorstellungen. Diese Tatsache spiegelt sich denn auch recht klar im Verhalten des institutionellen Vertreters der nationalistischen Strömung Quebecs, dem Parti Québécois.

Wir haben in Tabelle 10 festgehalten, dass sich aus allen Schichten annäherungs-

weise gleich starke Prozentsätze der Bevölkerung vom "projet indépendantiste" angezogen fühlen und alle diese Sympathisanten möchte sich die Parti Québécois als Wähler sichern. Dies führt zum unmöglichen Versuch, die linksgerichteten Strukturpolitiker (d.h. die Gewerkschaften, zu deren wesentlicher Rolle auf der politischen Bühne siehe Tremblay, 1972, Black Rose Editorial Collective, 1972, Dupont und Trambly, 1976) und die Kulturpolitiker in einem einheitlichen Regierungsprojekt zu vereinen. Je länger je mehr mündet dieses Bestreben in eine korporatistische Politik, die versucht, objektiv bestehende Interessengegensätze unter dem Stichwort des "nouveau corporatisme québécois à saveur social-démocrate" (Archibald, 1977) zu vereinen. Angesichts der starken Vertretung des Mittelstandes im Kader der Partei (Murray, 1976) erstaunt es nicht, dass die Kulturpolitiker den politischen Kompromis zu dominieren beginnen²⁰. Es ist jedenfalls bezeichnend, dass ausgerechnet jene Punkte aus dem Parteiprogramm gestrichen werden, die während der Mobilisierungsphase und während der Wahlkampagne vom Herbst 75 als Konzession an die linken Strukturpolitiker aufgenommen wurden²¹. Ob nun mit der starken Betonung der Kulturpolitik die grundlegenden Probleme Quebecs, die nicht zuletzt stark wirtschaftlicher Natur sind (Levitt, 1972; Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, 1969; Parti Québécois, 1970), gelöst werden, ist natürlich mehr als fraglich. Immerhin wird dieser politische Kurs die Angst all jener zu dämpfen vermögen, die sich vor einem zweiten Kuba auf dem amerikanischen Kontinent fürchteten.

Abschliessend ist zu bemerken, dass – die vorliegende empirische Analyse aufzeigt – das Konzept der "nationalistischen Orientierung" sehr kritisch gehandhabt werden sollte. Eine Einführung von vier Idealtypen hat sich als brauchbar erwiesen, obwohl in unseren Daten nicht alle Typen in reiner Form auftauchten. Die vorgelegten soziokulturellen Hypothesen fanden eine ansatzweise Bestätigung, ebenso die soziostrukturellen Hypothesen 1, 3 und 4. Diejenigen Nationalismustypen und Hypothesen, die sich auf Formen *rechten* Nationalismus beziehen, konnten am Objektbereich des Quebec – Nationalismus nicht nachgewiesen werden. Dies müsste vielleicht am neueren Phänomen des anglokanadischen Nationalismus, der sich heute noch eher im Westen des Landes lokalisiert, versucht werden.

LITERATUR

Zeitschriften

Archibald, C. (1977), Vers un nouveau corporatisme québécois à saveur social-démocrate? *Le Devoir* (Montreal, 10 mars 1977).

²⁰ Es handelt sich dabei insbesondere um das Streikrecht und die Ungesetzlicherklärung der sog. "Scab-Labor", d.h. der Einstellung von Streikbrechern. Im weiteren wurde auch die Verstaatlichung der für Quebec sehr wesentlichen Asbest-Minen und der Autoversicherung aus dem Programm gestrichen.

²¹ Diese Dominanz kommt etwa darin zum Ausdruck, dass der erste wesentliche Akt der Regierung Levesque darin bestand, die französische Sprache zur einzigen offiziellen Amtssprache der Provinz zu erklären (und damit Englisch als Amtssprache abzuschaffen). Nach grossen Diskussionen und trotz grosser Widerstände von Seiten der Anglokanadier als auch der Immigranten, der sog. Neo-Kanadier, verabschiedete das Provinzparlament am 26.8.1977 eine entsprechende Gesetzesvorlage.

- Beattie, C., Spencer, B.G. (1972), Career Attainment in Canadian Bureaucracies : Unscrambling the Effects of Age, Seniority, Education and Ethnolinguistic Factors on Salary. *Am. J. Sociol.*, 77 (1972) 472-490.
- Bornschier, V., Heintz, P. (1977), Statusinkonsistenz und Schichtung – Eine Erweiterung der Statusinkonsistenztheorie, *Z. Soziol.*, 6 (1977) 29-48.
- Bourque, G., Laurin-Frenette, N. (1972), Classes sociales et idéologie nationaliste au Québec 1760-1970, *L'homme et la société*, VII (1972) 221-247.
- Guindon, H. (1964), Social Unrest, Social Class and Quebec's Bureaucratic Revolution, *Queen's Quarterly*, 71 (1964) 150-162.
- Hamilton, R., Pinard, M. (1976), The Bases of PQ Support in Recent Quebec Elections, *Can J. Pol. Sci.*, IX (1976) 3-25.
- Lupri, E. (1972), Statuskonsistenz und Rechtsradikalismus in der Bundesrepublik Deutschland, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.*, 24 (1972) 265-281.
- Pinard, M., Hamilton, R. (in Vorb.), The Party Quebecois Comes to Power, An Analysis of the 1976 Election.
- Rioux, M. (1968), Sur l'évolution des idéologies au Québec. *Rev. Inst. Sociol.*, 42 (1968) 95-124.
- Schmitter, P.C. (1974), Still the Century of Corporatism? *Rev. of Polit.*, 36 (1974) 85-131.
- Stehr, N. (1971), Statuskonsistenz, *Kölner Z. Soziol. und Sozialpsychol.*, 23 (1971) 34-54.
- Zimmermann, E. (1973), Fragen zur Theorie der Statusinkonsistenz : auf dem Weg zu einer Neuorientierung?, *Z. Soziol.*, 2 (1973) 83-100.

Bücher, Einzelwerke

- Bergeron, G., (1971), "Du Duplessisme à Trudeau et Bourassa" (Editions Parti Pris, Ottawa).
- Bernard, A. (1976), "Québec : Election 1976" (HMH, Montreal).
- Bilodeau, R., Leger, R. (1971), "Classes sociales et pouvoir politique au Québec, perspective historique" (Editions Léméac, Ottawa).
- Black Rose Book Editorial Collective (1972), "Québec Labor" (Black Rose Books, Montreal).
- Coleman, J.S. (1963), "Nigeria – Background to Nationalism" (University of California Press, Berkeley).
- Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (1969), *Rapports*, vol. IV (Queen's Printer for Canada, Ottawa).
- Dion, L. (1975), "Nationalisme et politique" (HMH, Montreal).
- Dupont, P., Tremblay, G. (1976), "Les syndicats en crise" (Editions Quinze, Montreal).
- Dupont, P. (1976), "Novembre 1976..." (Editions Quinze, Montreal).
- Gaboury, J.-P. (1970), "Le Nationalisme de Lionel Groulx, Aspects idéologiques", *Dissertation* (Ottawa).
- Gurny, R. (1976), "Nationalismus heute. Drei Versuche einer soziologischen Klärung", *Dissertation* (Zürich).
- Gutscher, H. (1975), "Statusinkonsistenztheorie", *Dissertation* (Zürich).
- Heintz, P. (1968), "Einführung in die soziologische Theorie" (Enke, Stuttgart).
- Heintz, P. (1972), "A Macrosociological Theory of Societal Systems" (Enke, Bern, Stuttgart und Wien).
- Levitt, K. (1972), "La capitulation tranquille" (Editions l'Étincelle, Ottawa).
- Murray, V. (1977), "Le Parti Québécois" (HMH, Montreal).
- Parti Québécois, Comité de documentation (1970), "La souveraineté et l'économie" (Les éditions du parti québécois, Montreal).
- Porter, J. (1965), "The Vertical Mosaic" (University of Toronto Press, Toronto).
- Smith, A. (1971), "Theories of Nationalism" (Harper and Row, New York).
- Symmons-Simonolewicz, K. (1968), "Modern Nationalism : Towards a Consensus in Theory" (Polish Institute of Arts and Sciences in America, New York).
- Tremblay, L.-M. (1972), "Le syndicalisme québécois" (Les presses de l'Université de Montréal).
- Trent, J.E. (in Vorbereitung), "The Politics of Nationalist Movements", *Dissertation* (Kingston).

DE LA DETERMINATION DE L'INFLUENCE DE LA MOBILITE SOCIALE SUR LES ATTITUDES POLITIQUES

Pierre Weiss

Département de sociologie, Université de Genève

RESUME

Si la question de l'influence de la mobilité sociale sur les attitudes – singulièrement politiques – remonte à loin dans la tradition sociologique, notre ambition s'est limitée à apporter – en nous basant sur une revue de la littérature à prétention d'exhaustivité sinon des auteurs, du moins des modèles explicatifs (pour lesquels nous proposons une formalisation à fonction essentiellement descriptive avant d'en soumettre certains à l'épreuve des faits) – des éléments de réponse inégalement élaborés aux domaines d'interrogation suivants :

- La mobilité ne génère pas de comportements particuliers, d'interaction, pour autant que l'analyse de ses effets sur des opinions politiques recueillies par sondage puisse être considérée comme un miroir non-déformant.
- Considérant les difficultés inhérentes à l'analyse par cohortes ou visant à isoler l'effet de l'âge, mais aussi les résultats équivoques obtenus par les chercheurs, il semble hasardeux d'inverser les termes de la relation causale (la mobilité influence-t-elle les attitudes ou se trouve-t-on face à un recrutement sélectif des mobiles qui, dès le départ, se posent en "renégats"?) dont la logique est autre.
- Les difficultés sont encore plus grandes pour procéder à une analyse empirique visant à tester les effets du changement macro-social.
- La méthode employée actuellement en la matière par la plupart des chercheurs (analyse de variance, analyse de régression avec variables "dummy" avec ou sans effet d'interaction) gagnerait à être complétée par des techniques d'entretien en profondeur, d'analyse des biographies, etc...
- L'introduction d'une perspective comparative et historique rendrait possible l'évaluation du rôle de certains paramètres – tels le type de société, de structure sociale, de mobilité.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Frage nach dem Einfluss der sozialen Mobilität auf die Verhaltensweisen – insbesondere die politischen – besitzt eine lange soziologische Tradition. Unsere Zielsetzung beschränkt sich darauf, aufgrund eines möglichst umfassenden Überblicks über die Autoren oder wenigstens die Erklärungsmodelle (wir schlagen eine Formalisierung vor, die vor allem beschreibende Funktion hat, bevor wir einige von ihnen auf ihre Brauchbarkeit überprüfen) ungleich ausgearbeitete Antwortelemente für die folgenden Fragebereiche zu bieten :

- Die Mobilität erzeugt keine besonderen Verhaltensweisen, auch nicht der "Interaktion", sofern die Analyse ihrer Auswirkungen auf politische, von Umfragen erfasste Meinungen als nicht deformierendes Spiegelbild betrachtet werden kann.
- Zieht man die Schwierigkeiten der Analyse nach Kohorten oder der Isolierung des Alterseffektes, aber auch die mehrdeutigen Ergebnisse der Forscher in Betracht, so scheint es gewagt zu sein, die Kausalbeziehung umzukehren (Beeinflusst die Mobilität die Verhaltensweisen oder rekrutieren sich die Mobilen von Anfang an unter den "Verrätern"?), deren Logik anders ist.
- Die Schwierigkeiten sind noch viel grösser, um eine empirische Analyse vorzunehmen, welche die Auswirkungen des makrosozialen Wandels testen soll.
- Die heute von den meisten Forschern verwendete Methodologie (Varianzanalyse, Regressionsanalyse mit "dummy"-Variablen, mit oder ohne Interaktionseffekt) würde gewinnen, wenn sie mit den Techniken der intensiven Befragung oder biographischen Analysen, usw... vervollständigt würde.
- Die Einführung einer vergleichenden und historischen Perspektive würde es erlauben, die Rolle gewisser Parameter – wie Typ der Gesellschaft, soziale Struktur oder Mobilität – einzuschätzen.

"Moi, j'ai connu des bons copains, il a fallu ... ils étaient bons copains, ils passent chefs, bof ça y est, c'est fini hein ? Le gars qui est à son compte c'est pareil, il y a des petits gars qui sont comme ça, le jour où ils sont à leur compte, c'est fini ... Moi j'crois que j'serais patron un jour, si j'arrive — je le souhaite — mais si j'arrive ... j'ferais pareil ... j'crois que j'ferai pareil. J'ai beau dire ... je regarderai le gars qui fait son boulot, je le paierai plus que les autres, mais j'crois ... j'crois j'sais même pas si on peut le faire parce que, en fin de compte, une fois qu'on est patron, on est patron, hein ..."

Un ouvrier du bâtiment, 40 ans
Saint-Etienne

(in F. Bon et al,
"L'ouvrier conservateur")

* * *

1. MODÈLES THÉORIQUES

La question de l'influence de la mobilité sociale sur les attitudes — singulièrement politiques — remonte à loin dans la tradition sociologique.

En toute généralité, l'on peut avec Tocqueville retrouvé soutenir la thèse que "bien des soulèvements politiques qui bouleversèrent l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord dès la fin du siècle sont liés à des modèles en évolution de la mobilité sociale" (Davies, 1970, p. 6).

Car, de même que la stratification entretient un rapport avec nombre d'attitudes, opinions, valeurs et comportements, ainsi en va-t-il également pour cette stratification dynamisée qu'est la mobilité, si l'on admet d'entendre par mobilité des mouvements le long des dimensions d'un concept, concordants souvent, incohérents parfois, et ce même si les "conséquences" de la mobilité et les "causes" du comportement ne sont pas en relation d'interface complète, ou bien trop complexes pour se laisser réduire à un espace unidimensionnel.

Tous les grands faiseurs de systèmes ont en effet manifesté un intérêt pour les termes de la relation entretenue par les structures des sociétés et les formes de pouvoir, en cherchant en définitive à décrypter les modes de glissement dans la distribution du pouvoir en fonction du système de classes. Il est par ailleurs apparu que les "valeurs" n'étaient pas sans jouer de rôle. Abrams et Rose ont pu ainsi affirmer dans un ouvrage célèbre "Must Labour Lose?" que le manque d'attrait du "Labour Party" pour ses électeurs traditionnels au lendemain de la deuxième guerre mondiale était dû à l'identification que ces derniers, pas encore retraités mais déjà nouveaux vacanciers de la société d'affluence, développaient entre lui et un parti de pauvres, de "deprived people".

Ayant rappelé à la rescousse ce cadre général, nous formulerons ainsi notre question :

"dans quelle mesure un changement dans la position de classe, en termes d'acquisition ou de perte par certains individus ou groupes sociaux de commodités — au sens d'utilité socialement reconnue à certains critères — objectives — c'est-à-dire perceptibles extérieurement à la conscience qu'en a l'individu, tels les classiques

indices de status qui ont pour nom revenu, niveau d'instruction, profession, fortune, race, religion, pouvoir — ou subjectives, *induit-il un changement des orientations politiques* des individus ou de la strate concernée?"

Mais encore faut-il, pour prendre les mesures de ces changements, avoir quelque idée, sur les processus de transmission d'impulsion, i.e. *présenter des modèles* tenant compte et des paramètres du système social analysé et des formes fonctionnelles¹ prises par la mobilité sociale face aux différentes valeurs (statistiques) d'attitudes ou de comportement politiques retenues.

Diverses *hypothèses* peuvent être faites sur les modèles de transmission nous intéressant. Deux *cadres* fondamentaux d'explication sont à retenir : l'un, classique, met l'accent sur la perspective macrosociale; l'autre, d'orientation microsociologique, a trouvé des opérationnalisations plus nombreuses, parfois plus heureuses, toujours plus directes.

Il s'agit donc, après avoir adopté une *définition* dimensionnelle de la mobilité — ou des mobilités, puisque selon ses modalités, sa signification ne sera pas dans une relation d'implication directe de sa mesure — à propos de laquelle il est admis qu'elle est causée à la fois par des mouvements de structure de la société, par le degré d'ouverture de cette dernière, ainsi que par le jeu des individus, de scruter les variations de son *influence* sur les attitudes.

Inutile par ailleurs de rappeler la polysémie du concept due à sa multidimensionnalité et qu'évaluer des taux de mobilité constitue une opération inséparable de l'appréciation de sa signification, en d'autres termes du type de contexte économique et culturel considéré.

1.1. Un point de départ

Portion encore souvent trop congrue des études de mobilité — car peu systématique, au sens de non exhaustive — et surtout dépourvue d'"ultima ratio" explicative, l'étude des effets de cette dernière remonte à loin dans l'histoire de la recherche sociale. Il nous suffira de citer ici le démographe français A. Dumont (1890), qui évoque une hypothèse générale de mobilité sous l'appellation parabolique de "capillarité sociale"² :

"de même qu'une colonne de mercure doit être mince pour monter, grâce au phénomène de la capillarité, de même une famille doit être de petite taille pour monter dans l'échelle sociale".

Rappelons aussi cursivement les conceptions développées par Lipset et Zetterberg d'une part, Tumin de l'autre.

Les premiers remarquent à juste titre que (1967, p. 571) :

"les conséquences politiques de la "class deprivation" seront différentes selon la dimension de classe qui sera concernée".

¹ Nous nous référons ici aux concepts systémiques introduits par G. Hernes : *Structural Change in Social Processes*, *Am. J. Sociol.*, 82-3, 513-547.

² Relevons toutefois qu'en ce siècle, les contributions de la littérature sociologique francophone se comptent sur les doigts d'une main fermée si ce n'est l'exception notable de C. Levy-Leboyer (1971), à côté de la tentative de Boy (1978).

Et quelques lignes plus bas :

“les tensions dues à des aspirations de mobilité prédisposent les individus à adopter des opinions politiques extrémistes”.

A l'appui de ces affirmations peuvent être mises certaines analyses de Lipset (1964, p. 307-373) où celui-ci montre que la “nouvelle droite américaine” est en partie une réponse à l'insécurité de la position de classe. Lorsque, en raison des circonstances, le statut de la profession joue un plus grand rôle que la classe sociale, il remarque que les minorités ethniques sont plus représentées parmi les dirigeants du parti socialiste du Saskatchewan que dans les partis de centre-droite (Lipset, 1950), qu'il en va de même pour les Juifs dans le mouvement socialiste d'Europe centrale et d'Allemagne (Michels, 1914); que les nouveaux riches américains se montrent plus conservateurs que les “vieux de la vieille” de la richesse (Riesman et Glazer, 1964). En résumé, Lipset et Zetterberg, quand bien même ils n'utilisent pas ce langage, penchent pour l'existence d'effets de la mobilité “per se”.

Pour sa part, Tumin, dans un article qui traite de la mobilité aux U.S.A. en relation avec l'amélioration du niveau de vie, phénomène caractéristiques des cinquante dernières années qui résume un aspect important de ce qu'il est convenu d'appeler “la société de masse” (Bell, 1956) — note, comme première conséquence de la mobilité, la fragmentation de l'ordre social causée par le refus des classes supérieures d'accepter et d'intégrer les mobiles ascendants, ce qui poussera à la fermentation de penchants anti-démocratiques face au non-respect des normes d'égalité. Concrètement, les frustrations se traduiront en comportement de retrait, de destruction de la société, en perte d'estime pour son groupe d'origine — l'anomie n'est pas loin —, en troubles du psychisme. Une diminution de sens critique au profit d'un culte de gratitude tendra par ailleurs à provoquer l'oubli par les individus de ce qui a fait ce qu'ils sont. Cette situation peut correspondre à un très grand conformisme des mobiles. Une certaine insécurité existera, diffuse, tendant vers l'anomie dans l'hypothèse d'une mobilité personnelle rapide et de comportement orientés vers le maintien des apparences, et non vers ce qui fonde, pour Tumin, le bien-être, vers ce qui enracine les individus dans des groupes primaires telles la famille, les associations volontaires, la profession. En effet, une situation de mobilité personnelle *rapide* engendre une emphase sur le capital, sur l'argent-sauveur, sur la consommation en tant que bases-étalons; ces dernières étant par ailleurs trop mobiles, insuffisamment revêtues d'oripeaux affectifs, il en résultera un sentiment d'insécurité. Et Tumin d'ajouter, moraliste (1957, p. 37) :

“les mobiles, avec leurs yeux fixés sur les échelons supérieurs de l'échelle sociale, sont trahis par leur hyper-dévotion au “comment” et au lieu de leur prochain mouvement”.

1.2. Modèles théoriques d'effets de la mobilité

Désirant dépasser le relatif impressionnisme des auteurs précités, il nous importe désormais de systématiser quelque peu les apports des recherches faites dans cette direction.

Les paradoxes n'ayant rien pour nous déplaire, il n'y a là rien que de très banal à poser que le père fondateur de la théorie des effets de la mobilité est celui-là même (Blau) qui soutient qu'elle n'en exerce aucun "per se", au sens statistique d'interaction.

Mais, quel que soit le modèle auquel Blau (et, nous le verrons, il en ira de même pour la majorité de ses successeurs) se réfère, le fantôme du groupe de référence n'a pas cessé de faire entendre ses chaînes. Aussi ne nous semble-t-il pas inopportun de rappeler d'abord les idées-forces développées à ce sujet par Merton et Kitt Rossi (1953), même si, plus que de préciser des hypothèses, elles se bornent à fixer un cadre général.

Certes, ces auteurs ne répondent pas à la question, pour nous centrale, des modalités de l'adaptation, de l'accommodation, des effets sur le comportement du "renégat" de sa "trahison". Néanmoins, en identifiant les mobiles potentiels, qui leur paraissent être les plus conformistes aux normes non du groupe d'appartenance, mais de référence, ils contribuent de façon non négligeable à l'élaboration des hypothèses présentées par la suite. La logique du raisonnement de Blau, par exemple, s'en inspire qui évoque les mobiles en termes de marginaux, en hérauts de la socialisation anticipatrice. Il dépendra en fait des situations concrètes qu'ils adoptent des attitudes intermédiaires à leurs groupes d'origine (= d'appartenance) et de destination (= de référence), ou bien plutôt s'hyperconforment aux normes de ce dernier, même si la lecture de Kitt Rossi et Merton semble sous-entendre le premier modèle de préférence au second.

1.2.1. Le modèle d'acculturation

Abordant cette question sous un angle psychosociologique, Blau (1956) constate que la mobilité professionnelle, ascendante aussi bien que descendante, pose des problèmes pour l'établissement des nouvelles relations interpersonnelles, le maintien des anciennes, l'intégration de l'individu mobile dans la communauté. En d'autres termes, les mobiles sont des marginaux aussi bien dans leur "classe" d'origine que dans celle de destination. Notons à ce stade qu'il ne considère que le point de vue du mobile, sans se préoccuper des ajustements obligés de la communauté.

Se référant à J. Berent (1952), il rappelle que les recherches empiriques montrent apparemment des modèles de comportement différents, dans le domaine de la fertilité en particulier. Relisant "Voting" (Berelson *et al.*, 1954, pp. 90-91), il y trouve que les mobiles ascendants manifestent une plus grande propension à voter républicain que les électeurs qui ne sortent pas de la condition ouvrière, sans pour autant adhérer à ce parti avec la ferveur — toute relative — des classes moyennes, ainsi que le montre P. West (1953, p. 478). Se tournant ensuite du côté des mobiles descendants, il relève que, selon Lipset et Gordon (1953, p. 492), ces derniers rejoignent moins souvent les syndicats que les travailleurs d'origine ouvrière.

Ayant de la sorte envisagé les deux types fondamentaux de mobilité même s'il ne distingue pas, par exemple, l'amplitude de la mobilité, sa rapidité, etc..., Blau propose d'appeler *modèle d'acculturation* les relations précitées explicitées

fondamentalement en raison de la moins bonne intégration sociale des mobiles (Blau, 1956, p. 291) :

“Sans contact social extensif et intime, ils (les mobiles) n’ont ni l’occasion suffisante d’une acculturation complète aux valeurs et au style de vie d’un groupe (qui leur est étranger), ni ne continuent à vivre intégralement les contraintes de l’autre. Mais les deux groupes exercent quelque influence sur les individus mobiles puisque ces derniers ont ou ont eu des contacts sociaux avec des membres des deux, étant placés en raison des circonstances économiques dans l’un tout en ayant été socialisés dans l’autre. *Par conséquent, on attendra de leur comportement qu’il soit intermédiaire par rapport aux deux groupes non-mobiles.*”

Ce premier modèle d’explication des effets de la mobilité sur les attitudes politiques peut donc être résumé de la façon suivante :

Modèle 1 (avec un exemple imaginaire de pourcentages de votes pour le parti socialiste des citoyens de chaque catégorie).

<i>Position de l’individu dans sa :</i>			
	<i>Classe d’origine</i>	<i>Classe de destination *</i>	<i>% vote PS</i>
<i>Hierarchisation supposée des fréquences des comportements analysés</i>	1) +	+	40
	2) —	+	45
	3) +	—	50
	4) —	—	65

* + = “classe supérieure”, — = classe “inférieure”

Le modèle peut être généralisé pour n classes. Nous nous proposons de le reprendre pour chacun des auteurs que nous rencontrerons. (Cf. ann. I).

1.2.2. Le modèle d’insécurité sociale

Blau suggère encore deux autres schémas explicatifs, dont le premier a jusqu’ici peu retenu l’attention des chercheurs.

En cas de faible distance socio-économique séparant le groupe des mobiles de celui des stables, l’on observera que les individus les composant se différencieront bien plus en raison de la mobilité que du statut. C’est ainsi que les mobiles sont plus susceptibles que les non-mobiles d’avoir l’impression que des minorités variées détiennent trop de pouvoir, que les Juifs sont malhonnêtes et les Noirs paresseux et ignorants (Greenblum et Pearlin, 1953), plus préoccupés de leur santé (Litwak, 1956), plus nerveux, plus malades mentalement (Hollingshead, 1954) que les stables.

Pour autant, ce modèle peut se combiner avec le premier, car rien ne dit que les mobiles ne seront pas également gens peu intégrés, communiquant peu entre eux et avec les stables, assimilant mal le style de vie des membres de leur nouvelle classe sociale, d’où le comportement, les pratiques, les valeurs intermédiaires décrites plus haut. Mais cela n’empêchera pas que l’absence de support social qu’ils constateront

engendrera des sentiments d'insécurité, lesquels tendront à faire assumer aux individus mobiles des positions extrêmes, donc non intermédiaires, par rapport aux sources de l'insécurité. Accessoirement, l'on remarquera que, parmi les non-mobiles, les personnes ayant le moins de relations interpersonnelles connaîtront une plus grande insécurité. (Cf. ann. I, modèle 2).

1.2.3. Le modèle d'hyperconformité

Le troisième modèle forme une *synthèse des deux précédents*. Un exemple suffira pour l'instant à le décrire. A supposer que la classe supérieure ait plus de préjugés et soit plus préoccupée par les symboles de statut que la classe inférieure, l'hypothèse d'acculturation, seule, placerait les individus mobiles dans des positions intermédiaires; mais, à supposer encore que ces items permettent à des sentiments d'insécurité d'apparaître, dans les conditions prévues par la deuxième hypothèse, l'on se trouverait dans le cas de figure suivant :

- pour les mobiles descendants, le sentiment d'insécurité neutraliserait l'effet d'acculturation, les laissant semblables dans leurs attitudes aux membres de leur classe d'origine;
- pour les mobiles ascendants, par contre, les deux effets vont dans la même direction, au point de les rendre hyper-conformes à leur classe de destination. (Cf. ann. I, modèle 3).

A ce stade, relevons que Blau ne se préoccupe guère de l'*hypoconformité* (radicalisation) qui, selon nous, pourrait très bien compléter le modèle ci-dessus dans une situation où la condition énoncée en 1.2.2. ne serait pas remplie et où acculturation et anxiété s'entrechoqueraient librement. (Cf. ann. I, modèle 4).

1.3. Développements récents

L'étude des effets de la mobilité n'est, on l'a vu, nullement limitée au champ du politique, et c'est en particulier de la démographie que sont venues de nombreuses suggestions méthodologiques quant à son traitement.

1.3.1. L'apport des recherches démographiques

Exception au sein de leur ouvrage, qui traite la mobilité sociale en variable dépendante, Blau et Dungan (1967) s'essayent au long d'un seul chapitre à en démontrer certaines conséquences, avec la seule variable qui le permette parmi toutes leurs données : les taux de fertilité.

Testant l'hypothèse de capillarité sociale pour tous les groupes sociaux de leur échantillon, ils concluent, non seulement au rejet de l'hypothèse forte — la fécondité différentielle est due à la seule mobilité — mais encore à la non-acceptation de l'hypothèse faible, étant entendu qu'en leur langage, effet d'acculturation et effet d'interaction ne reviennent pas à bonnet blanc — blanc bonnet, seul le second constituant un effet (qui pourrait prendre la forme de l'hyperconformisme) au sens statistique du terme. Pour autant, ils n'en rejettent pas l'existence, mais sur d'autres populations, avec d'autres mesures.

Lors même que leur conception de l'effet est des plus restrictives, la méthodologie employée (1967) marquera jusqu'à aujourd'hui nombre des recherches sur ce sujet. Elle revient à confronter les données réelles aux résultats prédits par une analyse de variance basée sur l'addition de l'effet spécifique à la classe d'origine et de l'effet spécifique à celle de destination. Si prédiction et réalité concordent, alors l'hypothèse faible (la mobilité en soi exerce une influence, à côté d'autres facteurs) peut être rejetée; dans ce cas, il n'aura été démontré que l'existence du phénomène d'acculturation ou, en d'autres termes, l'absence d'effets d'interaction.

Les résultats pris "in globo" montrent une fertilité "acculturée" pour les mobiles; cependant, en employant une catégorisation plus fine, Blau et Duncan sont parvenus à découvrir des (semblants d') *effets pour les cas extrêmes de mobilité ascendante et descendante*, ce qui n'avait pas été prévu par la littérature. Et de prévenir quant aux problèmes d'interprétation qui en découlent :

"En vérité, toute explication de cette découverte devra être quelque peu spécialisée, puisque, à l'évidence, les *conséquences majeures* de la mobilité se résument dans le fait que les couples mobiles ont une taille de leur famille intermédiaire" (Blau et Duncan, 1967, p. 388).

1.3.2. L'apport des études sur la satisfaction au travail, l'appartenance à des organisations, les préjugés raciaux

B. Laselett (1971), relevant que la distinction (dans la littérature) est rare entre effet du processus de mobilité et effets séparés des deux variables³, propose d'utiliser des *modèles de régression*, sans et avec effets d'interaction entre variables "dummy" (Suits, 1957). Sa stricte équivalence avec l'analyse de variance en a d'ailleurs été démontrée (Cohen, 1968). Dans le cas où deux variables indépendantes exercent un effet additif sur une variable dépendante, il se présentera sous la forme suivante :

$$Y_i = a + bx_i + cz_i + e_i \quad (\text{Eq. 1})$$

où

Y_i représente la variable dépendante

X_i représente la profession du répondant

Z_i représente la profession du père du répondant

e_i représente le terme d'erreur

a représente la valeur prise par la catégorie non spécifiée en vue de rendre l'équation soluble.

Si nous introduisons un effet d'interaction, l'équation pourra s'écrire :

$$Y_i = a' + b'X_i + c'Z_i + d'X_iZ_i + e'_i \quad (\text{Eq. 2})$$

où $d'X_iZ_i$ est un produit des variables "dummy" X et Z , égal à 1 si l'individu est mobile, 0 sinon. (Cf. ann. I, modèles 3, 5, 6 selon les valeurs prises par d').

Le modèle (Eq. 1) sera préféré au modèle (Eq. 2) si ce dernier n'augmente

³ Elle semble apparemment due à Hodge et Treiman (1966).

pas significativement la compréhension des faits observés en fonction des résultats d'un test de F^4 .

De l'analyse de Lasslett (pp. 24 ss), il ressort que⁵ :

— *le modèle interactif donne des résultats certes meilleurs* — au sens de plus proches des données réelles — mais de très peu;

— *le modèle additif, pour des raisons de parcimonie, peut donc lui être préféré*; l'hypothèse d'acculturation n'est donc pas démentie. D'ailleurs, des recherches accomplies sur le terrain de la participation à des organisations (Vorwaller, 1970) ou des préjugés (Hodge et Treimann, 1966) au moyen de l'analyse de classification multiplie, confirment la thèse de Lasslett et, avant elle, de Blau⁶.

1.3.3. Mobilité sociale et attitudes politiques : cinq nouveaux modèles

a) l'approche de la dissonance cognitive.

Une première "théorie", présentée par M. Jackman (1972a), bien qu'elle ne soit pas formellement dérivée de Festinger, peut être décrite comme l'approche de la "*dissonance cognitive*", en ce qu'elle est basée sur l'intuition que les mobiles ascendants auront par gratitude des attitudes positives envers le système et inversement pour les mobiles descendants, ce qui les mènera à se trouver dans une situation dite de dissonance cognitive par rapport à leur classe d'origine. Cette approche repose donc sur deux affirmations :

- l'individu mobile évite la dissonance et développe pour ce faire un système de croyance non contradictoire à son expérience de la hiérarchie des statuts;
- selon sa direction, la mobilité sera agréable ou déplaisante.

Un postulat s'y ajoute :

— le succès personnel professionnel permet de prédire les attitudes de l'individu vers le système politique; cela implique que les mobiles descendants se sentiront, de par leurs moindres "efficacité" et réussite plus aliénés par rapport à ces deux objets; il en ira inversement pour les mobiles ascendants alors que les stables se situeront entre deux.

$$^4 \text{ Par la formule suivante : } F = \frac{R^2_b - R^2_a}{1 - R^2_b} \times \frac{N - b - 1}{b - a}$$

où R^2_b = le montant de variance expliquée par un modèle autre que le modèle de base; R^2_a = le montant de variance expliquée par le modèle de base; N = le nombre d'observations, a = le nombre de variables "dummy" dans le modèle de base; b = le nombre de variables dans l'autre modèle (Cohen, 1968).

⁵ Contrairement aux résultats obtenus par Form et Geschwender (1962, p. 228), selon lesquels les mobiles ascendants éprouvent une satisfaction au travail significativement plus élevée que les mobiles descendants, les stables prenant une position intermédiaire. La configuration s'ordonne de la façon suggérée par le modèle 4, ce qui correspond donc très nettement aux situations extrêmes mises en évidence par Blau et Duncan d'*effets d'interaction de direction opposée* et que nous avons suggérés lors de la discussion des thèses de Blau.

⁶ Contredisant ainsi Bettelheim et Janowitz (1950) qui avaient montré que la mobilité descendante traduisait des frustrations en comportements d'hostilité face à certains groupes-boucs émissaires (Juifs, Noirs).

Ce cas de figure peut donc être identifié au modèle 4 quant à ses conséquences comportementales. J. Lopreato (1967, p. 592) l'utilise pour en tirer que les mobiles ascendants seront plus conservateurs que les membres de leur classe d'origine ou de destination par reconnaissance envers le système — ce qui pour Wilenski, (1966, p. 124, 125) sera singulièrement le cas dans les pays pauvres sans idéologie de succès — et les mobiles descendants plus "radicaux" — alors que dans les pays riches, implicitement les U.S.A., les "skidders" ne s'en prendront qu'à eux-mêmes⁷.

Concrètement et par rapport à la théorie de l'acculturation, les tenants de l'hypothèse de la dissonance cognitive estiment que la première surestime, dans le cas d'orientations politiques mesurées sur une échelle gauche-droite, le nombre de mobiles ascendants favorables à la gauche et sous-estime celui des "afficionados" de la droite; en ce qui concerne les mobiles descendants, ils soutiennent la thèse inverse.

Nous conviendrons de l'écrire :

$$\text{où } Y = a'' + b_i'' X_i + c_j'' Z_j + d'' U + f'' V \quad (\text{Eq. 3})$$

$U = 1$ si l'individu est mobile ascendant, 0 sinon;

$V = 1$ si l'individu est mobile descendant, 0 sinon;

en excluant donc les stables des termes d'interaction. Sa significativité statistique peut être testée de façon analogue.

b) l'approche de la tension.

Sur les traces de Durkheim et de Sorokin, certains, en particulier Ellis et Lane (1967) émettent l'idée que la mobilité constitue une expérience frustrante, déroutante, dont la raison fondamentale consiste en ce que les valeurs de classe ne sont plus adaptées. Il en découle une impossibilité pour le mobile de s'identifier non seulement à ses nouvelles, mais encore à ses anciennes relations.

Cette approche de la "tension" suppose donc que les mobiles ascendants verront leur frustration augmentée par le snobisme des membres des classes supérieures qui les rejettent et qu'en ce qui concerne les mobiles descendants, elle se nourrira de leur refus de se regarder comme égaux à leurs nouvelles relations.

En conséquent naîtront l'intolérance — analysée par Janowitz (1956) —, un comportement politique ultra-conservateur — pour Janowitz toujours ainsi que pour Lipset (1959, p. 255-257) —, quand il ne s'agira pas d'abstentionnisme dû à des pressions croisées (cross-pressures) ou contradictoires (Lipset, 1959, pp. 208-209 et Stacey, 1966, pp. 133-136), l'insécurité, en un mot : l'anomie.

Ce modèle n'est pas simple à résumer, dans la mesure où il est alternatif (un comportement hyper-conservateur aussi bien que l'abstentionnisme, c'est-à-dire un "non-comportement", sont évoqués pour les mêmes individus — Cf. ann. I modèle 5) ce qui concrètement se traduit par un effet identique pour tous les mobiles (équation 2). Mais, dans la mesure où les analyses des auteurs cités se caractérisent également par leur imprécision, l'on pourrait identifier dans son fonctionnement les résultats analysés par Wilenski et Edwards (Cf. ann. I modèle 6) au modèle d'hypercon-

⁷ Sur ce dernier point cependant, l'unanimité n'est pas faite; Merton en particulier (1957, pp. 147-149) souligne l'importance de l'estime de soi que chacun tient à préserver.

formité suggéré par Blau quand bien même il ne repose pas sur la même base théorique, du moins expressément (Cf. modèle 3), alors que, à suivre Lipset, nous entrons dans une autre conceptualisation qui nous semble plus adaptée à l'idée de base du modèle proposé en ce qu'elle sépare radicalement les individus éprouvés par la tension due à la mobilité de ceux qui ne l'ont pas connue, quelle que soit cette mobilité (il est alors normal que les conséquences soient les mêmes pour les mobiles ascendants et descendants).

c) ... pour quels résultats ...

De la recherche de Jackman (1972 a) retenons que :

- *L'utilisation du modèle additif se révèle la plus pertinente.*
- *Les résidus* – différences entre les valeurs réelles et les valeurs prédites – *ne présentent aucun modèle de déviation cohérent, systématique.*
- *D'ailleurs, une réanalyse introduisant des termes d'interaction dans l'optique de la théorie de la dissonance et dans la perspective de la théorie de la tension, n'augmente que de très peu le total de variance expliquée, de façon d'ailleurs non significative statistiquement.*

Aussi, face à toutes ces recherches et à toutes ces contradictions, d'aucuns en sont-ils arrivés à la conclusion de la nécessité d'une étude quasi-exhaustive des formes de mobilité et d'incohérence de statuts dont elle ne forme au demeurant qu'un chapitre⁸ ainsi que des variables dépendantes rencontrables ! Jackson et Curtis (1972) étudient ainsi les effets de deux formes de mobilité et de six formes d'incohérence de statuts sur quarante-trois variables dépendantes en partant de très nombreuses recherches portant sur le libéralisme, les préjugés, la participation politique. Ils leur appliqueront tour à tour les remèdes des modèles additif et interactif. *Pour autant les effets d'interaction souhaités n'apparaissent pas systématiquement.*

d) ... et à quels risques ... ?

Les orientations politiques prises par les mobiles en Italie ont également fourni l'occasion d'une *controverse méthodologique intéressante*. En effet, alors qu'en

⁸ Pour différentes raisons, il est possible de mener de front l'étude de la mobilité et celle de l'incohérence de statuts :

- a) toutes deux sont supposées avoir une influence sur l'individu dans ses attitudes, son comportement ou ses opinions (par exemple, toutes deux rencontrent le problème de la perte des liens affectifs interpersonnels, des attentes ambiguës quant au "bon" comportement à adopter);
- b) les mêmes hypothèses ont été élaborées quant à leur influence sur le type de réponse qu'elles fourniraient dans le cas des préjugés et de la participation à des associations (Blau 1956, Lenski 1956);
- c) une même définition les caractérise, à savoir la possession de deux – ou plus de deux – positions de rang ou de statuts, séquentiellement dans un cas, simultanément dans l'autre. Il en résulte cependant des problèmes théoriques et analytiques : sur le plan théorique d'abord, il y a création d'une redondance dès que la même idée porte deux noms : en aucun cas le pouvoir explicatif de la théorie sociale n'en sera augmenté ! Analytiquement, si les mêmes données sont susceptibles d'être analysés par des théories se référant aux deux concepts, elles ne pourront alors servir à départager les modèles explicatifs (Blalock 1966, Duncan 1966), même si Blalock propose pour résoudre ce problème d'ajouter des variables exogènes. Mais comment les choisir ?

1967, Lopreato penchait encore pour l'hypothèse d'acculturation, en 1970, avec Chafetz, il affirme que les mobiles descendants sont plus "radicaux", que ce soit par rapport à leur classe d'origine ou à celle de destination, en prônant les vertus éclairantes du modèle de la dissonance cognitive. Or, Jackman (1971 b) critique l'absence de base théorique et méthodologique des deux articles précités et en tire un certain nombre d'enseignements : le danger à dichotomiser des variables, qui équivaut à une réification d'une réalité dont on ne sait jamais la localisation du point de coupure — alors que la technique des équations avec variables "dummy" évite ce problème — la non-exclusion des personnes sans opinion ou sans affiliation partisane qui ne peut aboutir qu'à la confusion (problème de la délimitation des populations), le traitement séparé des différents types de mobiles chez Lopreato, mais aussi chez Tumin, Wilenski et Edwards. Cette démarche est en effet regrettable en ce qu'elle ne prouve rien,

1. quant à la théorie de la tension, puisqu'on n'y voit pas si les groupes mobiles sont plus "aliénés" que les groupes d'origine *et* de destination;

2. quant à la théorie de la dissonance, si les mobiles ascendants et descendants sont plus "aliénés" et ce de façon identique.

De plus, à ne considérer les attitudes qu'envers un seul parti, généralement de droite, on ne peut tirer de conclusions sur l'échelle gauche-droite, i.e. sur les préférences relatives pour l'ensemble des partis. Et comme il y a plus d'une échelle ... (Voir Sidjanski et al., ch. III).

D'autre part, l'absence de clarté définitoire sur les variables dépendantes employées, telles les idéologies politiques, l'identification partisane, l'efficacité politique, se paie fort cher par les sables mouvants où se place le chercheur. Que gagne-t-on à traiter le conservatisme politique aussi bien comme un indice de satisfaction pour les mobiles ascendants — pour les tenants de la dissonance — que comme un indice d'anomie traduisant l'état de tension dans lequel se trouvent tous les mobiles⁹ ?

Néanmoins, il convient de montrer une grande prudence quant à "la théorie" qui rendrait compte des effets de la mobilité, non seulement en raison de conclu-

⁹ De plus, pour ces deux approches, l'idéologie politique des individus interviewés, mesurée en l'occurrence par l'identification partisane, est considérée comme reflétant leurs orientations fondamentales envers le système. Cela est expressément le cas pour Lopreato (1967, p. 592), Tumin (1957, p. 35), Wilenski (1966, pp. 124-125) et nous en trouverons la trace implicite chez Janowitz (1956, pp. 194 sq), Lipset (1959, pp. 209-257), Wilenski et Edwards (1959, p. 216). Les hypothèses soustendant ce raisonnement se résument à dire que :

— la satisfaction d'une personne envers le système politique s'exprime idéologiquement sur le continuum gauche-droite;

Or, pour bien des auteurs, en particuliers Converse (1964), Di Palma (1962), McClosky et al. (1960), l'affiliation partisane constitue un mauvais indicateur de l'opinion politique des citoyens sur les problèmes relevant de l'idéologie.

De plus, l'idéologie politique évaluée au travers de l'expression des attitudes politiques ne permet pas de résumer les attitudes envers le système politique. Aussi Jackman propose de distinguer les opinions politiques et idéologiques des opinions "affectives" se rapportant à l'efficacité politique. En effet, alors que les premières se réfèrent à des problèmes circonscrits au système politique existant, les secondes peuvent regrouper dans le refus des personnes en désaccord fondamental avec le système.

sions non absolument univoques, mais aussi parce que certains chercheurs, avec des méthodes "correctes" affirment l'existence d'effets (Jackson et Burke, pour l'apparition de symptômes psychosomatiques, Segal et Knoke, pour la tendance à voter démocrate).

On peut aussi suggérer d'admettre l'existence d'effets uniquement sous certaines conditions ou pour certains groupes sociaux. Par exemple, on peut les rencontrer dans une société politiquement et socialement rigide (Broom et Jones, 1970) ou dans le cas d'individus ayant parcouru d'immenses itinéraires de mobilité, ainsi que l'avaient du reste suggéré Blau et Duncan. De même la possibilité évoquée par Hodge et Treiman (1966) d'effets seulement temporaires reste à tester.

e) ... d'où un renversement de la causalité! ...

Knoke (1973) dans une étude portant sur les préférences partisans, après avoir rappelé la perspective explicitement ou implicitement négativiste des théories des effets de la mobilité qui considèrent les mobiles comme des êtres "à part", déracinés (de Durkheim à Tumin, en passant par Sorokin, Bettelheim, Janowitz), et l'incertitude due aux recherches les plus récentes, met d'abord l'accent sur l'importance du degré d'ouverture de la structure sociale déjà signalée par Lipset et utilisée par Blau (Cf. infra 1.3.2). Dans la mesure où il est plus facile de se recréer des liens si les contacts antérieurs ont été brisés aux USA qu'en Europe, l'hypothèse peut effectivement être développée que les mobiles ascendants par exemple y développent un culte de gratitude alors qu'ici (Lopreato, 1967), rejetés, ils gardent par force un comportement intermédiaire¹⁰.

Puis, ayant considéré les résultats obtenus à l'aide des méthodes les plus récentes qui concluent à l'absence d'effets "per se", il se propose de démêler les *processus causaux* des effets de la mobilité.

Quels qu'ils soient, les différents modèles reposent prioritairement sur un modèle de (re)socialisation, qui se traduit par des pressions à l'entrée de la nouvelle classe, des tensions entre les milieux d'origine et de destination, des noeuds indémêlables avec les relations d'origine.

Or, il lui semble pouvoir avancer l'importance prioritaire du *recrutement sélectif des mobiles*. Serait donc mobile, selon ses hypothèses, celui qui aurait un comportement, des attitudes (politiques) différentes et dans le cas présent intermédiaires *avant* la phase de mobilité (voir aussi Thompson, 1971 b, p. 234).

La vérification de cette théorie ne peut s'opérer avec les modèles "classiques" qui ne distinguent pas la cause de l'effet (Knoke, 1973, p. 1463), mais au contraire exige soit une *étude longitudinale*¹¹ des populations sous enquête afin de voir les

¹⁰ Sans trop s'appesantir encore sur les résultats ultérieurs contradictoires auxquels Lopreato et ses compères sont arrivés, notons simplement que l'hypothétique différence dans le degré d'ouverture réel de la structure sociale aux USA et en Europe est plus que sujette à caution (Treiman, 1976) même si les esprits n'en sont pas toujours conscients.

¹¹ Toutefois, outre leur coût élevé, le principal obstacle des enquêtes par cohortes consiste en l'impossibilité mathématique de démêler trois effets (d'âge, de période, de génération) lorsque deux paramètres (âge et génération par exemple) déterminent en même temps le troisième (voir Blalock, 1966 et surtout Riley, Johnson et Foner, 1972, vol. III, ch. 2).

modifications et des variables dépendantes et des variables indépendantes dans le temps, soit un *contrôle de l'effet de l'âge*.

Retenant cette dernière solution, Knoke divise grossièrement la population concernée en un point donné (quarante ans). Alors que le modèle de socialisation prédit que les mobiles de moins, mettons, de quarante ans seront encore proches dans leurs attitudes de leur classe d'origine, pour le modèle de recrutement sélectif, ils auront un comportement plus semblable à leur classe de destination. (Cf. ann. I, modèle 7).

Malheureusement, il se trouve, d'après ses résultats, que les attitudes des mobiles ascendants sont cohérentes avec les présupposés du modèle de socialisation ou d'acculturation, alors que seules celles des mobiles descendants se conforment au modèle de recrutement sélectif (fig. 2, p. 1465).

Certes, Knoke recourt ici à la simplification de la dichotomisation, dénoncée par ailleurs; plus grave encore, sa théorie ne rend compte que de la "moitié du monde" même s'il répond à cette objection en proposant d'étudier les changements d'affiliation partisane dans le temps (voir aussi Butler et Stokes, 1969), l'hypothèse étant que le choix du parti initial aura plus tendance à être influencée par la classe d'origine. Son choix méthodologique est par ailleurs celui du pauvre. Enfin et surtout, il n'est plus possible de parler ici d'effets de la mobilité dans la mesure où c'est au contraire la mobilité elle-même qui constitue un "effet".

f) ... et un retour à la macro-sociologie

Il convient encore d'indiquer une perspective radicalement différente, en ce qu'elle ne s'intéresse plus aux effets individuels "per se" de la mobilité, mais introduit ou réintroduit la théorie des classes et de la stratification pour considérer ce problème sous l'*angle macrosocial*, bien délaissé depuis Sorokin.

Il y a en effet, entre autres pour Broom et Jones (1970), *deux perspectives fondamentales*. L'une, prépondérante dans les travaux présentés ici, est celle de l'individu avec comme questions typiques : les mobiles sont-ils anomiques? ont-ils moins d'enfants? votent-ils plus souvent à droite? etc... L'autre, au contraire, n'est représentée ni ici, ni dans la recherche en général. Elle considère la mobilité comme une variable indépendante qui exerce une influence sur des états de la société, sur des groupes sociaux agrégés, et pose des questions comme : quel effet telle mobilité exerce-t-elle sur le système de classe? Quel type de mobilité diminue l'inégalité sociale? Quelle influence peut-on attribuer à la mobilité dans la genèse de l'intégration sociale, ou de l'anomie?

Ces deux perspectives ne sont pas sans liens. Il suffit par exemple de considérer les problèmes suivants : si les attitudes politiques des mobiles dépendent du procès de mobilité qu'ils ont connu, il n'en demeure pas moins que, globalement, la mobilité peut augmenter ou diminuer l'intensité de la conscience des intérêts de la classe de destination — ou d'origine — des individus mobiles (Janowitz, 1958, p. 33-34); or, Herz (1976) estime indispensable d'introduire cette perspective pour élucider les raisons de la non-découverte d'effets de la mobilité au niveau individuel. Par une analyse factorielle (p. 34) entre les attitudes politiques et les "Selbstrekrutierungs-

quote" indiquant par la mesure de la perméabilité d'une couche sociale les capacités de changement d'"atmosphère sociale", après avoir retenu comme hypothèse que :

- moins l'autorecrutement est important, plus l'hétérogénéité des attitudes sera forte (au cas où mobiles et stables gardent leurs attitudes de départ),
- l'hétérogénéité a d'autres causes que la mobilité (si mobiles et stables interagissent),

Herz obtient une confirmation de la première par rapport aux attitudes politiques en général, de la seconde en ce qui concerne l'affiliation politique. Il semble donc bel et bien y avoir des effets dans la mesure où le procès de mobilité fait coexister une pluralité d'attitudes et de valeurs en même temps qu'il mène les groupes sociaux à une certaine conformité des identifications partisans. Toutefois, est-il besoin de le souligner, derrière cette méthode ultra-détournée, Herz ne fait que rejoindre ceux qui, par l'utilisation de modèles additifs et interactifs, voyaient les uns ou les autres confirmés selon les cas (les uns plus que les autres, il est vrai!). Par ailleurs, il fait coïncider deux modèles explicatifs, non pour une population, mais pour le même individu, ce qui présente tout de même certaines difficultés du point de vue d'une théorie *générale* des effets de la mobilité.

1.4. Une appréciation

A ce stade, retenons :

- la relativisation de la contribution de la mobilité dans l'explication des phénomènes sociaux (Cf. les pourcentages de variance expliquée!);
- l'intérêt subséquent à distinguer effets de processus et effets séparés de la mobilité par une saine application du principe de parcimonie au travers de modèles linéaires de régression avec ou sans effet d'interaction (identiques dans leur signification statistique à l'analyse de classification multiple), confrontant leurs prédictions à l'empirie avant d'être testés quant à leur significativité statistique;
- l'insistance sur le fait que pour prétendre parler d'effets de la mobilité, encore faut-il qu'il y ait des groupes de référence différentiellement comparés par les individus mobiles, en fonction du système de valeurs où ils se meuvent;
- les nuances apportées par la prise en considération de divers paramètres, dont la rapidité de la mobilité, son coût, le rôle des ressources individuelles et du contexte;
- les conceptions fort nombreuses se proposant de rendre compte des attitudes politiques : si pour certains, l'existence d'effets de la mobilité est affirmée soit sous la forme de la dissonance (qui prendra l'aspect de la gratitude en cas de mobilité ascendante, de la haine envers le système dans le cas contraire), soit sous les contours de la tension, de la frustration résultant de l'anomie, ou de l'impossible identification et se traduisant alternativement en comportements politiques conservateur ou abstentionniste — c'est là le drame — en séparant à l'occasion mobiles et stables, il semble néanmoins à d'autres qu'il est possible de retranscrire la réalité par un modèle d'acculturation qui considérera toutes les directions de la mobilité, tous les groupes sociaux (mobiles aussi bien que stables), tous les partis (de "gauche" comme de "droite") en prenant soin de n'utiliser que des concepts dont la polysémie aura été

préalablement épurée (le conservatisme ne doit pas simultanément signifier satisfaction et anomie), et des variables soigneusement définies et non sauvagement dichotomisées;

— le rejet aussi bien de la forme forte (les attitudes ne diffèrent que par la mobilité) que de la forme faible — même si dans certains cas de trajets forts longs, elle peut être envisagée — de l'influence de la mobilité sur les attitudes.

D'ailleurs, une étude à prétentions quasiment prométhéennes ne décèle aucun modèle systématique de déviations des résidus, ni un pourcentage de variance expliquée supplémentaire significatif à ne pas préférer une explication par l'additivité, pas plus qu'un renversement de perspective faisant de la mobilité l'effet des attitudes ne convainc le lecteur de la pertinence de l'hypothèse du recrutement sélectif (qui vaut uniquement pour les mobiles descendants — "quid" de l'autre moitié du monde?) ni même le dérapage vers un niveau supérieur, macrosocial, où, après un essai de reformulation des notions et mesure d'effets et de la théorie de la stratification — qui exige des barrières (Goblot) — des analyses fort sophistiquées nous ramènent, une fois le retour fait vers des sociétés sans effets "per se" ni classes homogènes à des conceptions des plus terre-à-terre (i.e. montrant à l'évidence la prépondérance du modèle d'acculturation), car le stade d'une métathéorie des effets de la mobilité suffisamment élaboré pour prendre en considération les innombrables explications partielles recensées jusqu'ici en les conciliant, quels que soient les variables retenues, les populations disséquées, les contextes analysés, ne menace pas encore de brider l'imagination sociologique des chercheurs.

2. ATTITUDES POLITIQUES ET MOBILITE SOCIALE EN SUISSE¹²

2.1. *Modèles d'analyse*

En ce qui nous concerne, nous sommes partis de la mise en relation intergénérationnelle de quatre dimensions de mobilité (éducative, professionnelle, de revenu, subjective) avec des réponses portant sur des attitudes et des comportements politiques particuliers aux citoyens de la société helvétique de la fin du "boom" économique de l'après-guerre (1972)¹³.

L'analyse employant la méthode de régression linéaire avec variables "dummy" est conduite sous le triple regard du modèle additif correspondant à l'hypothèse d'acculturation; du modèle interactif postulant un effet identique pour tous les mobiles qu'expriment les hypothèses de la tension et de l'hyperconformité; du modèle interactif postulant des effets différenciés sur les mobiles ascendants et descendants en accord avec les hypothèses d'hyper-hypoconformité et de dissonance cognitive.

¹² Un certain nombre d'études ont traité de la mobilité sociale en Suisse. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur, ne pouvant nous-mêmes pour des raisons d'espace lui consacrer "hic et nunc" les développements que ce thème mérite. (Voir en particulier Lipset et Bendix, 1967; Kleining, 1975; Girod et Fricker, 1976; Weiss, 1978, pp. 64-80).

¹³ Nous tenons à remercier ici le Département de Science Politique de l'Université de Genève pour nous avoir laissé accéder aux données d'un sondage effectué en 1972 sur un échantillon représentatif de la population suisse.

La signification du pourcentage additionnel de variance expliquée par les modèles interactifs est testée pour justifier le choix d'une explication dont l'"ultima ratio" est la parcimonie.

Notons encore que la configuration prédite par l'hypothèse d'insécurité ne s'étant jamais incarnée dans une analyse préliminaire, nous en avons écarté la vérification. En ce qui concerne enfin l'hypothèse de compensation, contentons-nous de rappeler qu'elle relève d'une autre logique.

2.2. Construction des tableaux et lecture des résultats (voir tableau 1)

Dans le cadre de cet article, nous nous bornerons à insister sur un seul exemple d'analyse d'effets de la mobilité¹⁴ dans le but de fournir en quelque sorte un *mode d'emploi* au lecteur.

En l'espèce, nous considérerons l'influence de la mobilité professionnelle intergénérationnelle sur l'intérêt pour la politique¹⁵. En premier lieu, il importe d'examiner les distributions marginales et la diagonale principale; le cas échéant, de signaler les cellules dépeuplées; d'analyser les modèles de réponse interne du tableau provenant du croisement des variables "fils" et "père" que nous comparons à un idéal d'additivité par rapport auquel des déviations, des divergences, sont constatées; de préciser enfin l'avantage qu'il y a à préférer tel type d'explication à tel autre en se basant sur un test de la significativité de la complexification de l'explication. Un premier tableau "fréquences absolues" (1.1) rappelle l'importance numérique de chaque croisement. Un deuxième tableau (1.2) signale les valeurs prises par chaque cellule sur la variable dépendante. Une ligne et une colonne extérieure au tableau indiquent l'intérêt moyen pour chacune des cinq catégories socio-professionnelles se rapportant au père et au fils. Ce tableau est suivi (1.3) de l'indication des cas non compris dans l'intervalle défini par la catégorie C_{ii} d'origine et C_{i+n} , C_{i+n} de destination (le premier chiffre se réfère à la colonne, le second à la ligne), n'ayant donc pas un comportement intermédiaire, acculturé.

A ce tableau de base, appelé "matrices données", succèdent les valeurs (1.4) (appelées valeurs de a , b_i , c_i pour la matrice additive) de la solution de l'équation de régression avec variables "dummy"¹⁶.

¹⁴ Pour une présentation complète, voir Weiss, 1978, pp. 81-104.

¹⁵ Les regroupements du statut professionnel ont été effectués comme suit en fonction des types dégagés plus haut :

1. les indépendants (agriculteurs, artisans, petits commerçants);
2. les ouvriers (de l'O.S. à l'ouvrier qualifié);
3. les employés;
4. les cadres (*ouvriers* : contremaîtres et *employés* : cadres moyens);
5. les cadres supérieurs (cadres supérieurs, professions libérales, industriels, gros commerçants).

¹⁶ Les "dummy" variables ont été définies de la façon suivante :

- b_2, c_2 : ouvriers, prend la valeur 1 si tel est le cas, 0 sinon,
 b_3, c_3 : employés, prend la valeur 1 si tel est le cas, 0 sinon,
 b_4, c_4 : cadres, prend la valeur 1 si tel est le cas, 0 sinon,
 b_5, c_5 : supérieurs, prend la valeur 1 si tel est le cas, 0 sinon,
 d'où il découle que "a" représentera les indépendants fils d'indépendants (ils prennent la valeur 0 sur toutes les autres variables).

Tableau 1. Intérêt pour la politique (de 1 = intérêt élevé à 4 : absence d'intérêt).

1. Fréquences absolues et moyennes en marginales Père = ligne, fils = colonne *						2. Matrice donnée					
	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	2.575	2.747	2.500	2.411	2.250	2.580
(1)	113	95	64	34	6	2.458	2.764	2.659	2.073	2.062	2.570
(2)	24	140	44	41	16	2.285	2.538	2.424	2.052	1.866	2.290
(3)	14	26	33	19	15	2.250	2.166	2.520	2.117	2.111	2.260
(4)	6	6	25	34	9	2.000	2.333	2.750	2.200	2.034	2.150
(5)	3	3	4	15	29	2.150	2.720	2.540	2.170	2.060	2.480
3. Cas non compris dans l'intervalle						4. Valeurs de A, B, C _i pour matrice additive					
1,2	5,3	3,4				2.545					
4,2	1,3	3,5				.236	.097	-.243	-.312		
4,3	1,5	4,5				-.051	-.250	-.194	-.220		
5. Matrice additive						6. Matrice différences					
2.546	2.782	2.643	2.303	2.234		.029	-.035	-.143	.108	.016	
2.495	2.731	2.592	2.252	2.183		-.037	.033	.067	-.179	-.121	
2.296	2.532	2.393	2.053	1.984		-.011	.006	.031	-.001	-.118	
2.352	2.588	2.449	2.109	2.040		-.102	-.422	.071	.008	.071	
2.326	2.562	2.423	2.083	2.014		-.326	-.229	.327	.117	.020	
7. Valeurs de A, Bi, Ci, M pour la matrice tension						8. Matrice tension					
2.578						2.575	2.740	2.625	2.286	2.208	
.248	.133	-.206	-.284			2.432	2.766	2.565	2.226	2.148	
-.060	-.246	-.207	-.236			2.246	2.494	2.465	2.040	1.962	
-.086						2.285	2.533	2.418	2.165	2.001	
						2.256	2.504	2.389	2.050	2.058	
9. Matrice différences tension						10. Valeurs de A, Bi, Ci, U, D pour la matrice dissonance					
-.003	.007	-.125	.125	.042		2.572					
.026	-.002	.094	-.153	-.086		.309	.208	-.093	-.168		
.039	.044	-.041	.012	-.096		-.092	-.313	-.255	-.251		
-.035	-.367	.102	-.048	.110		-.137	-.027				
-.256	-.171	.361	.150	-.024							
11. Matrice dissonance						12. Matrice différences dissonance					
2.572	2.744	2.643	2.342	2.267		.003	.003	-.143	.069	-.017	
2.453	2.789	2.551	2.250	2.175		.005	-.025	.108	-.177	-.113	
2.232	2.541	2.467	2.029	1.954		.053	-.003	-.043	.023	-.085	
2.293	2.599	2.498	2.224	2.012		-.043	-.433	.022	-.107	.099	
2.274	2.603	2.502	2.201	2.153		-.294	-.270	.248	-.001	-.119	

* Pour la définition des catégories, cf. note 15

La matrice additive (1.5) est construite par l'addition desdites valeurs " b_i " et " c_i " par rapport à " a ".

La matrice des différences (1.6) s'obtient en soustrayant de la matrice des données de base les valeurs de la matrice additive.

Les données peuvent être confrontées de façon identique aux valeurs offertes par les autres modèles à l'exception des termes d'interaction s'ajoutant alors aux valeurs de l'équation (1.7, 1.8, 1.9 pour l'hypothèse de tension, 1.10, 1.11, 1.12 pour l'hypothèse de dissonance).

2.3. *Interprétation des tableaux*

L'examen des marginales (niveau d'intérêt moyen) montre une relation positive, à l'exception des pères employés et des fils ouvriers. La diagonale principale de la matrice de données se conforme à ce dernier résultat. En ce qui concerne les vingt-cinq cellules internes, seize d'entre elles prennent des valeurs intermédiaires par rapport aux catégories d'origine (c_i) et de destination (b_i). Quant aux neuf cas restants, il n'est pas aisé d'y découvrir une structure de déviation. Relevons qu'il s'agit de fils de cadres supérieurs qui s'hyperconforment aux cols blancs, de fils d'ouvriers et d'employés qui agissent de même devenus cadres moyens et supérieurs, d'indépendants originaires d'autres catégories qui font preuve d'un intérêt plus élevé à la fois par rapport à leur classe d'origine et à celle de destination. Concluons à première vue pour six des neuf cas déviants à un comportement hyperconforme.

Si nous essayons maintenant de confronter cette "réalité" aux prédictions fournies par le modèle linéaire additif basé sur l'hypothèse d'acculturation (pour cela nous nous pencherons sur la matrice des différences de ce modèle par rapport aux données de base), il nous paraît qu'effectivement l'hypothèse d'acculturation semble peu convenir aux cellules a42, a52, a53 d'une part, a14, a15, a24, a25 d'autre part. Des deux côtés, il y a sous-évaluation de l'effet "per se" de mobilité lorsque le modèle additif est à l'oeuvre. Or, si des mobiles ascendants et descendants font preuve de plus d'intérêt qu'attendu, cela signifie qu'il y a une certaine probabilité de nous trouver dans le cadre défini par l'hypothèse de tension. Mais à cela s'ajoute la surévaluation que prédit le modèle additif pour a34, a35, a45 (signalée plus haut à propos du comportement en retrait des fils de cadres devenus petits cols blancs).

Aussi, à considérer ces résidus où se trouvent à la fois sous-évaluation pour mobiles ascendants et descendants à longue distance, surévaluation pour mobiles descendants à courte distance, nous semble-t-il difficile de conclure à la présence d'une tendance spécifique. Pour lever d'ailleurs tout doute à ce sujet, nous procéderons au calcul d'un test de F.

Certes, la mise en équation d'effets propres (d'interaction) dans la perspective de la théorie de la tension — qui vient au second rang dans l'ordre de parcimonie puisqu'elle ajoute une variante rendant compte d'un comportement spécifique à tous les mobiles — a augmenté quelque peu la corrélation entre les variables du système. Néanmoins, le calcul du test de F montre à l'évidence que ce modèle n'est guère satisfaisant comme explication *d'ensemble* du comportement des mobiles (le faible

nombre de cellules concernées fait déjà suspecter son côté *non systématique*). “A fortiori”, l’augmentation de la variance expliquée offerte par l’hypothèse de dissonance sera davantage encore le fait du hasard, puisque son modèle statistique implique deux variables supplémentaires. Par conséquent, plutôt que d’adopter des théories “ad hoc” concernant mieux une minorité de cas, proposons-nous de considérer la validité plus *générale* du modèle d’additivité.

Néanmoins, il convient de ne pas confondre significativité statistique et signification sociologique. Nous savons fort bien que sur de larges échantillons, à la limite sur une population, toute différence est statistiquement significative. Aussi concluons-nous prudemment en retenant qu’en première approximation, l’hypothèse d’acculturation semble plus adaptée qu’un modèle plus complexe qui risque fort de ne devoir son meilleur “fit” qu’au hasard.

2.4. *Evaluation globale* (voir également tableau II)

Pour l’ensemble des variables considérées, il nous est à première vue apparu que la mobilité professionnelle et de revenu conduirait plus que les deux autres formes retenues vers un comportement explicable par la théorie de la dissonance cognitive alors que les mobilités éducationnelle et subjective relèveraient plutôt de la théorie de la tension (avant les tests de significativité).

Néanmoins, si nous considérons maintenant les quatre dimensions de la mobilité il nous semble hasardeux d’avancer qu’à chacune d’elles correspond un modèle d’explication. Quels en seraient alors les fondements théoriques, alors qu’elles appartiennent toutes quatre à la problématique de l’incohérence de statuts? Aussi, en dernière analyse concluons-nous provisoirement à la pertinence de l’hypothèse d’acculturation, plus grossière, mais aussi plus générale. Certes, le monde n’est pas linéaire; mais en le supposant, on se trompe moins.

Et à la limite, une fois faite l’analyse des données réelles, ne pourrait-on s’en tenir pour ce qui a trait à la validité des modèles autres qu’additifs à l’examen de leur significativité statistique?

3. CONCLUSION

Il semble fondé d’avancer que *la mobilité* — à tout le moins dans les quatre dimensions retenues : professionnelle, éducationnelle, économique, subjective — *ne génère pas de comportement particuliers* au sens très restrictif adopté ici et qui consiste, après avoir exclu l’hypothèse forte d’une variation des comportements politiques, uniquement sous le poids de ce phénomène, à démontrer qu’une forme faible postulant des effets “per se”, d’interaction — ainsi que les appellent les statisticiens — ne rend, sauf de rares exceptions, guère mieux compte de la réalité des attitudes politiques des Suisses interrogés que des Américains ou des Italiens dont fait état la littérature.

Le modèle d’acculturation prévoyant des comportements intermédiaires sera par conséquent retenu de préférence au modèle de tension (le modèle de dissonance cognitive n’étant pour sa part jamais statistiquement vérifié).

Tableau II. Coefficients de détermination (R^2) en fonction de trois modèles d'effets de la mobilité.

Variable dépendante	Modèle additif (A)	Modèle de ten- sion (B)	Modèle de disso- nance (C)	Significativité de F à .05 AB AC	N
<i>A. Mobilité professionnelle</i>					
I Intérêt pour la politique	.064	.066	.066		901
II Discussions politiques	.066	.067	.067		900
III Lectures politiques	.057	.057	.060		903
IV Abstentionnisme fédéral	.040	.042	.040		817
V Echelle gauche-droite	.047	.048	.048		610
VI Construction indésirable	.023	.024	.028		839
VII Traitement minorité	.026	.028	.028		815
<i>B. Mobilité éducationnelle</i>					
VIII Intérêt pour la politique	.101	.101	.101		901
IX Discussions politiques	.099	.102	.102		900
X Lectures politiques	.089	.090	.091		903
XI Abstentionnisme fédéral	.045	.046	.048		817
XII Echelle gauche-droite	.013	.020	.021	Oui	610
XIII Construction indésirable	.031	.031	.032		839
XIV Traitement minorité	.037	.038	.038		815
<i>C. Mobilité de revenu</i>					
XV Intérêt pour la politique	.126	.127	.127		903
XVI Discussions politiques	.134	.155	.155		902
XVII Lectures politiques	.115	.117	.119		905
XVIII Abstentionnisme fédéral	.058	.058	.060		819
XIX Echelle gauche-droite	.034	.035	.037		612
XX Construction indésirable	.041	.042	.042		841
XXI Traitement minorité	.035	.039	.040		817
<i>D. Mobilité sociale subjective</i>					
XXII Intérêt pour la politique	.057	.062	.065	Oui	901
XXIII Discussions politiques	.073	.077	.079	Oui	900
XXIV Lectures politiques	.094	.097	.098		904
XXV Abstentionnisme fédéral	.031	.031	.032		817
XXVI Echelle gauche-droite	.027	.035	.031	Oui	610
XXVII Construction indésirable	.025	.025	.025		839
XXVIII Traitement minorité	.039	.039	.039		815

L'option que nous avons privilégiée définissait une *direction sans équivoque de l'approche causale*. Alors que certains ont mis en avant l'influence des attitudes sur la mobilité, la plupart ont adopté le point de vue inverse. Plus que par conformisme, c'est plutôt en raison de l'impossibilité de la première approche que nous y avons renoncé. En effet, il faudrait disposer de cohortes pour en vérifier les postulats, et les divisions d'une population en groupes d'âge non seulement ne dépassent pas le stade du regroupement "ad hoc", mais encore, en plus de tous les aléas statisti-

ques qu'elles impliquent, n'ont jamais donné de résultat irréfutable car univoquement probant. Néanmoins, nous n'excluons pas ultérieurement la possibilité d'esquisser quelques pas dans cette direction, avec un matériel adéquat. "Mutatis mutandis", cette remarque s'applique également à l'étude de l'effet de génération, compte tenu des réserves faites plus haut.

Quand bien même il paraît préférable de ne pas s'en tenir au seul *cadre micro-sociologique*, il faut reconnaître que les tentatives opérées hors de ce domaine présentent le triple désavantage d'être plus que rares, récentes et ambiguës. Par conséquent, nous avons jugé quelque peu présomptueux d'investir en ce sens, l'ambition de ce travail étant plutôt de constituer pour nous une base de départ, des fondements de réflexion. Et si nous affirmons que l'étude des effets de la mobilité à l'échelon microsociologique garde son sens comme premier pas, elle le garde également en soi, car seules les données individuelles reflètent la réalité des individus. Par cette tautologie, nous entendons simplement rappeler que les analyses d'agréats posent plus qu'à leur tour de sérieux problèmes.

L'évolution des *méthodes d'approche* de notre objet a été fort importante. A ce jour, seules gardent leur pertinence l'analyse de variance et l'analyse de régression avec des variables "dummy". Le choix de l'une ou de l'autre n'entraîne aucune conséquence, dans la mesure où elles sont strictement identiques. Cependant, cette dernière, plus souple, permet d'introduire de façon fort aisée des termes d'interaction. Pour cette raison, nous l'avons préférée. Par ailleurs, pour avoir tenté de nous écarter des sentiers battus en utilisant des méthodes d'analyse de données multivariées, nous regrettons de n'avoir pas obtenu de résultats convaincants (pour cette raison nous n'en avons d'ailleurs pas fait état ici) avec l'utilisation de l'analyse discriminante. Nous supposons en particulier que la très faible variance expliquée soit pour une bonne part responsable des mouvements erratiques enregistrés par les fonctions de classification. Il s'agirait donc, pour en faire un usage plus profitable, de l'aborder avec des données offrant un degré de complexité moins élevé (i.e. moins de "bruit").

Il va sans dire qu'une *perspective comparative* est de la première utilité en ce domaine. Que ce soit "intra muros" ou "extra muros", elle nous paraît en effet indispensable. Même si la mobilité n'offre pas de différence entre Suisse allemande et Suisse romande, rien ne nous dit qu'il en aille de même pour ses effets. Surtout, l'opposition ville-campagne sera exploitée dans une prochaine étape qui vise à comparer toujours par rapport à cette problématique plusieurs pays européens par des analyses secondaires.

L'*examen de la littérature* existante nous a pour sa part semblé particulièrement stimulant. Ce "voyage au pays des idées" a en effet permis le recensement d'un nombre impressionnant de "théories" s'attachant à l'explication de l'influence de la mobilité sur les attitudes. Nous essayant à en présenter une modélisation élémentaire, nous avons été frappés par le fait que les théories en question ne sont souvent que des copies conformes les une des autres. Il n'est pas sans piquant de moquer l'imagination de chercheurs qui, observant les mêmes phénomènes, fondent leurs analyses sur des hypothèses radicalement différentes, pour arriver à des conclusions identiques. Une compréhension plus fine des comportements sociaux

serait donc appréciable, même si nous mesurons l'importance de la contribution de Merton qui, par la notion de groupe de référence, a jeté maintes lueurs sur notre problématique¹⁷.

Par ailleurs, et ce ne sera pas là notre dernière satisfaction, il a été pour nous fort agréable de constater qu'en cette matière, *le comportement des Suisses, pas plus que leur taux de mobilité, ne représente un phénomène atypique...*, mais en première approximation seulement.

Il n'empêche qu'un certain nombre de problèmes subsiste, au premier rang desquels l'on retrouve l'éternelle querelle de l'*hétérogénéité* des "classes", i.e. de leurs fondements, de leur réalité, dans la perspective de leurs comportements. A la supposer résolue, encore faudrait-il que les individus en mouvements ascendants ou descendants forment une "*catégorie éveillée*". L'on pourrait en effet supposer que l'absence d'effets constatée par nous aussi bien avec des méthodes statistiques traditionnelles que plus modernes ne résulte que des "bruits" excessifs à l'origine desquels il nous semble retrouver à côté d'une *incohérence de status*, sans égards particuliers pour les mobiles, la prégnance de la *mobilité structurelle* qui a obligé plus d'un à abandonner qui la terre, qui le comptoir, pour l'usine ou le bureau. Une compréhension plus fine des flux de mobilité de même qu'une prise en considération, aussi bien pour les mobiles que pour les stables, des conséquences de l'incohérence de statuts sont donc indispensables, même si nous courons le risque d'amaigrir à l'excès nos effectifs. Par ailleurs, l'intervention de variables intermédiaires que nous fournirait une étude de la mobilité intragénérationnelle, y compris sous l'angle de l'ambition professionnelle, mais aussi des informations sur les relations au politique (activisme, "leaders" d'opinion) complétées par des apports davantage psychosociologiques, voire psychologiques, permettrait peut-être — enfin — de sortir de la linéarité ou même de la causalité dans le sens univoque qui était le sien ici.

Dans cette direction, il serait vraisemblablement profitable, pour dépasser le "langage desséchant des variables", d'opérer un détour vers une perspective méthodologique où notre première préoccupation consisterait en un essai de compréhension — par exemple par des techniques d'entretien en profondeur, ou biographiques (en nous inspirant ici de la tradition polonaise) — du sens donné par l'individu à son histoire et à sa trajectoire sociale et professionnelle "in se" et compte tenu des changements ayant affecté son environnement, en relation avec la formation, la stabilisation et la modification de ses attitudes.

¹⁷ Voir également W.G. Runciman, "*Relative Deprivation and Social Justice*, a Study of Attitudes to Social Inequality in Twentieth Century England" (Londres, 1972).

ANNEXE I (Cf. modèle I) : Modélisation des théories.

Position de l'individu Classe d'origine/de destination			Position de l'individu Classe d'origine/de destination		
Modèle d'insécurité (2). (5 bis)			Modèle d'hyperconformité (3) (6)		
1.	+	+	1.	—	+
2.	—	—	2.	+	+
3.	+	—		+	—
	—	+	3.	—	—

(continue au verso)

Annexe I (suite)

Modèle d'hyper-hypoconformité (4)*			Modèle de tension (5)		
1.	—	+	1.	—	+
2.	+	+	2.	+	—
3.	—	—	3.	+	+
4.	+	—	4.	—	—

Modèle avec causalité inversée ou de compensation (7)					
même si moins de x ans			si plus de x ans		
1.	+	+	1.	+	+
2.	—	+	2.	—	+
3.	+	—	3.	+	—
4.	—	—	4.	—	—

* ainsi que de dissonance cognitive (!)

BIBLIOGRAPHIE

- Abrams M. et al. (1960), "Must Labour Lose?" (Londres).
 Bell D. (1956), The Theory of a Mass Society, *Commentary* 22 (1956) 75-83.
 Berelson B. et al. (1954), "Voting" (Chicago).
 Berent J. (1952), Fertility and Social Mobility, *Popul. Stud.* 5 (1952) 244-260.
 Bertillon J. (1899), Mobilité et degré d'aisance, *Bull. Inst. nat. stat.* 11 (1899).
 Bettelheim B. et Janowitz (1964), "Social Change and Prejudice" (New-York).
 Blalock H. (1966) The Identification Problem and Theory Building : The Case of Status Inconsistency, *Am. Sociol. Rev.* 31 (1966) 52-61.
 Blalock H. (1967a) Status Inconsistency and Interaction : Some Alternative Models, *Am. J. Sociol.* 73 (1967) 305-315.
 Blalock H. (1967b), Tests of Status Inconsistency Theory : A Note of Caution, *Pac. Sociol. Rev.* 10 (1967) 69-74.
 Blau P. (1956), Social Mobility and Interpersonal Relations, *Am. Sociol. Rev.* 21 (1956) 290-295.
 Blau P. et Duncan O.P. (1967), "The American Occupational Structure" (New York).
 Boy D., Origine sociale et comportement politique, *Rev. Fr. Sociol.* 19-1, 73-103.
 Broom L. et Jones F. (1970), Status Consistency and Political Preference : The Australian Case, *Am. Sociol. Rev.* 35 (1970) 989-1001.
 Butler D. et Stokes D. (1969), "Political Change in Britain" (Londres).
 Cohen J. (1968), Multiple Regression as a General Data Analytic System, *Psychol. Bull.* 70 (1968) 426-443.
 Converse P. (1964), The Nature of Belief System in Mass Publics, *Ideology and Discontent D. Apter, Ed.* (New-York, 1964).
 Davies I. (1970), "Social Mobility and Political Change" (Londres, Macmillan).
 Dumont A. (1890), "Dépopulation et civilisation" (Paris, 1890).
 Duncan O.D. (1966), Methodological Issues in the Analysis of Social Mobility *Social Structure and Mobility in Economic Development (N.J. Smelser et S.M. Lipset, Ed.)*, (New York, 1966) 51-97.
 Ellis R. et Lane W. (1967), Social Mobility and Social Isolation : A Test of Sorokin's Hypothesis, *Am. Sociol. Rev.* 32 (1967) 237-253.
 Form W. et Geschwender J. (1962), Social Reference Basis of Job Satisfaction : The Case of Manual Workers, *Am. Sociol. Rev.* 27 (1962) 228-237.
 Girod R., Fricker Y. (1974), La mobilité sociale en Suisse. *Notes de travail présentées au Comité de Recherche sur la Stratification sociale de l'Association Internationale de Sociologie* (Jérusalem, avril 1974).
 Goblot E. (1967), "La barrière et le niveau" (Paris, 1967)

- Greenblum J. et Pearlin L. (1953), Vertical Mobility and Prejudice, *Class, Status and Power* (R. Bendix and S.M. Lipset, Eds.) (New York, 1953) 480-488.
- Herz T. (1976), Effekte Beruflicher Mobilität, *Z. Soziol.* 5 (1976) 17-37.
- Hodge R. et Treiman D. (1966), Occupational Mobility and Attitudes towards Negroes, *Am. Sociol. Rev.* 31 (1966) 93-102.
- Hollingshead A.B. et al. (1954), Social Mobility and Mental Illness, *Am. Sociol. Rev.* 19 (1954) 577-584.
- Hope K. (1971), Social Mobility and Fertility, *Am. Sociol. Rev.* 36 (1971) 1019-1032.
- Hope K. (1975), Models of Status Inconsistency and Social Mobility Effects, *Am. Sociol. Rev.* 40 (1975) 322-343.
- Jackman M. (1972a), Social Mobility and Attitudes toward the Political System, *Soc. Forces* 50 (1972) 462-472.
- Jackman M. (1972b), The Political Orientation of the Socially Mobile in Italy : A Re-examination, *Am. Sociol. Rev.* 37 (1972) 213-222.
- Jackson E. (1962), Status Consistency and Symptoms of Stress, *Am. Sociol. Rev.* 27 (1962) 469-480.
- Jackson E. et Burke P. (1965), Status and Symptoms of Stress : Additive and Interaction Effects, *Am. Sociol. Rev.* 30 (1965) 556-564.
- Jackson E. et Curtis R. (1972), Effects of Vertical Mobility and Status Inconsistency : A Body of Negative Evidence, *Am. Sociol. Rev.* 37 (1972) 701-713.
- Janowitz M. (1956), Some Consequences of Social Mobility in the United States, *Trans. Third World Congr. Sociol.* (Londres, 1956).
- Janowitz M. (1958) Soziale Schichtung und Mobilität in West-Deutschland, *Kölner Z. Soziol. Sozialpsych.* 10 (1958) 1-38.
- Knoke D. (1973), Intergenerational Occupational Mobility and the Political Preferences of American Men, *Am. J. Sociol.* 76 (1973) 1448-1468.
- Kleining G. (1975), Social Mobility in Switzerland, Class and Prestige Mobility among Swiss Citizens : *Rapport présenté au Comité de Recherche sur la stratification sociale de l'Association Internationale de sociologie* (Genève, décembre 1975).
- Laslet B. (1971), Mobility and Work Satisfaction : a Discussion of the Use and Interpretation of Mobility Models, *Am. J. Sociol.* 78 19-35.
- Lenski G. (1956), Social Participation and Status Crystallization, *Am. Sociol. Rev.* 21 (1956) 458-464.
- Lenski G. (1964), Comment, *Public Opin. Q.* 28 (1964) 326-330.
- Levy-Leboyer C. (1971), "L'ambition professionnelle et la mobilité sociale (Paris).
- Lipset S.M. (1950), "Agrarian Socialism" (Berkeley).
- Lipset S.M. (1967), "Political Man" (New-York) *Traduit en français sous le titre "L'homme et la Politique"* (Paris, 1967).
- Lipset S.M. (1964), The Sources of the Radical Right, *The Radical Right*, D. Bell, Ed. (New York, 1964) 307-373.
- Lipset S.M. et Bendix R. (1967), "Social Mobility in Industrial Society" (Berkeley et Los Angeles).
- Lipset S.M. et Gordon J. (1953), Mobility and Trade-Union Membership, *Class, Status and Power* (R. Bendix and S.M. Lipset, Eds) (New-York, 1953) 492.
- Lipset S.M. et Zetterberg H.L. (1967), A Theory of Social Mobility, *Class, Status and Power* (R. Bendix et S.M. Lipset, Eds) (New-York, 1967) 561-574.
- Litwak E. (1956), "Conflicting Values and Decision Making" (New-York).
- Lopreato J. (1967), Upward Social Mobility and Political Orientation, *Am. Sociol. Rev.* 32 (1967) 586-592.
- Lopreato J. et Chafetz J.S. (1970), The Political Orientation of Skidder : a Middle Range Theory, *Am. Sociol. Rev.* 35 (1970).
- Lopreato J. et Hazelrigg L. (1975), The Attitudinal Consequences of Status Change, *Social Mobility* (A.P.M. Conxon and C.L. Jones, Eds) (Londres, 1975).
- McClosky et al. (1960), Issue Conflict and Consensus among Party Leaders and Followers, *Am. Polit. Sci. Rev.* 54 (1960) 406-427.
- Merton R.K. (1957), "Social Theory and Social Structure" (New-York) 147-149. *Partiellement repris en français sous le titre "Elements de théorie et de Méthode sociologiques"* (Paris, 1965).

- Merton R.K. et Kitt Rossi A. (1967), Reference Group Theory and Social Mobility, *Class, Status and Power* (R. Bendix and S.M. Lipset, Eds.) (New-York 1967) 510-515.
- Michel R. (1914), "Les Partis Politiques" (Paris) *Existe aussi en édition de poche*.
- Di Palma G. (1969), Disaffection and Participation in Western Democracies : The Role of Political Oppositions, *J. of Polit.* 31 (1969) 984-1010.
- Riesman D. et Glazer N. (1964), The Intellectuals and the Discontented Class, *The Radical Right* (D. Bell, Ed.) (New-York, 1964) 66-67.
- Riley, Johnson et Foner (1972), "Aging and Society".
- Segal D. et Knoke D. (1971), Class Inconsistency, Status Inconsistency and Political Partisanship in America *J. of Polit.* 34 (1971) 939-954.
- Sidjanski D. et al. (1975), "Les Suisses et la Politique : Enquête sur les attitudes d'électeurs suisses (1972)" (Berne et Francfort).
- Siegel P. (1971), "Prestige in the American Occupational Structure" (Chicago).
- Stacey B. (1966), Intergenerational Mobility and Voting, *Public Opin. Q.* 30 (1966) 133-139.
- Suits D. (1957), The Use of Dummy Variables in Regression Equations, *J. Am. Stat. Assoc.* 52 (1957) 548-551.
- Thompson K. (1971), Upward Social Mobility and Political Orientation : A Re-Evaluation of the Evidence, *Am. Sociol. Rev.* 36 (1971) 223-235.
- Treiman D. et Kermit T. (1976), The Process of Status Attainment in the United States and Great Britain, *Am. J. Sociol.* 81 (1976) 563-583.
- Tumin M. (1957), Some Unapplauded Consequences of Social Mobility in a Mass Society, *Soc. Forces* 36 (1957) 32-37.
- Tumin M. (1967), "Social Stratification. The Forms and Fonctions of Inequality" (Englewood Cliffs). *Traduit en français sous le titre "La stratification sociale. Les formes et les fonctions de l'inégalité"* (Gembloux, 1971).
- Vorwaller D.J. (1970), Social Mobility and Membership in Voluntary Associations, *Am. J. Sociol.* 75 (1970) 481-495.
- Weiss P. (1978), "Mobilité sociale et attitudes politiques : le cas de la Suisse. Considérations théoriques et épreuve de l'empirie pour des rapports ambigus" (Département de Sociologie, Genève).
- West P. (1953), Social Mobility among College Graduates (R. Bendix and S.M. Lipset, Eds.) *Class, Status and Power*, (New-York, 1953).
- Wilenski H. (1966), Measures and Effects of Mobility, *Social Structure and Mobility in Economic Development* (N.J. Smelser and S.M. Lipset, Eds.) (Chicago, 1966) 399.
- Wilenski H. et Edwards H. (1959), The Skidder : Ideological Adjustments of Downard Mobile Workers, *Am. Sociol. Rev.* 24 (1959) 215-231.

TECHNOLOGIEABHÄNGIGKEIT UND WIRTSCHAFTSWACHSTUM*

Peter Meyer-Fehr

Sozialpsychiatrischer Dienst der psychiatrischen Universitätsklinik Zürich

ZUSAMMENFASSUNG

In diesem Artikel werden mit der Methode der statistischen Länderquerschnittsanalyse die Auswirkungen der Technologieabhängigkeit auf das Wirtschaftswachstum unter Berücksichtigung verschiedener intervenierender Variablen untersucht. Die verwendete Stichprobe enthält 72 Länder, davon 57 Entwicklungsländer und 15 hochentwickelte Länder, Indikator für Technologieabhängigkeit ist die ausländische Dominanz im Patentsystem eines Landes, "Patentpenetration" genannt. Das Wirtschaftswachstum ist die Zunahme des nationalen Prokopfeinkommens von 1965 bis 1975. Die empirische Analysen zeigen, dass sich die Patentpenetration stark negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer auswirkt, stärker noch als die Kapitalpenetration durch multinationale Konzerne. Die wachstumshemmende Wirkung der Patentpenetration kann teilweise dadurch erklärt werden, dass diejenigen Entwicklungsländer besonders stark penetriert werden, die bereits von Stagnationseffekten der traditionellen Aussenhandelsabhängigkeit überdurchschnittlich stark betroffen sind. Die Patentpenetration wirkt sich dadurch negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer aus, dass sie die Investitionstätigkeit behindert und die Zunahme des Exportvolumens stark hemmt.

RÉSUMÉ

Cet article traite des effets de la dépendance technologique sur la croissance économique en tenant compte de plusieurs variables intervenantes. L'étude se base sur l'analyse statistique d'une multitude de pays (crossnational analysis). L'échantillon choisi contient 72 pays, dont 57 en cours de développement et 15 pleinement développés. L'indicateur mesurant la dépendance technologique est la prédominance étrangère en matière de brevets dans un pays. La croissance économique est mesurée par l'augmentation du revenu national par tête entre 1965 et 1975. Les analyses empiriques montrent que la pénétration par brevets se répercute négativement sur la croissance économique. Son influence est plus négative encore que celle de la pénétration des capitaux par les entreprises multinationales. Ces effets freinants peuvent être expliqués en partie par le fait que les pays fortement marqués par la pénétration de brevets sont aussi les pays frappés non-proportionnellement par les effets de stagnation provoqués par la dépendance traditionnelle dans le domaine du commerce extérieur. La pénétration des brevets étrangers agit négativement dans le sens qu'elle gêne les investissements autochtones et ralentit l'augmentation du volume des exportations.

1. EINLEITUNG

In diesem Artikel werden die Auswirkungen der Technologieabhängigkeit auf das Wirtschaftswachstum untersucht (Kapitel 2). Unter Technologieabhängigkeit wird die ausländische Dominanz im Patentsystem eines Landes (die "Patentpenetration") verstanden. Das Wirtschaftswachstum wird als Zunahme des nationalen Prokopfeinkommens von 1965 bis 1975 operationalisiert. Die Beziehung

*Dieser Bericht entstand im Rahmen des Forschungsprojektes "Multinationale Konzerne und die Wirtschaftspolitiken der Gastländer im Prozess der nationalen Entwicklung" (Projektleitung: V. Bornschiefer und P. Heintz) am Soziologischen Institut der Universität Zürich. Auf die finanzielle Unterstützung des Forschungsprojektes durch die Deutsche Gesellschaft für Friedens- und Konfliktforschung (DGFK) sei dankbar hingewiesen.

zwischen Technologieabhängigkeit (Patentpenetration) und Wirtschaftswachstum wird ausserdem erklärt im Zusammenhang mit der Multikapitalpenetration (Kapitel 3) und mit anderen zentralen Bestimmungsfaktoren des Wirtschaftswachstums (Kapitel 4).

Die Arbeit entstand im Rahmen eines grösseren Projektes über Auswirkungen der Tätigkeit multinationaler Konzerne auf die Entwicklung der Gastländer. (Vergleiche dazu unter anderen die Studien Bornschier/Ballmer 1978 und Berweger/Hoby 1978). Die negativen Auswirkungen der Patentpenetration auf das Wirtschaftswachstum konnten bereits in einer früheren Arbeit nachgewiesen werden (Meyer-Fehr 1978, p. 43ff.). Im vorliegenden Artikel werden gegenüber jener Arbeit andere Zeitspezifikationen vorgenommen, grössere Stichproben verwendet und neue, bzw. modifizierte Indikatoren benutzt. Die Arbeit ist also einerseits eine *Überprüfung* jener Ergebnisse, die, um es vorwegzunehmen, vollumfänglich positiv ausgefallen ist. Andererseits wird die Beziehung zwischen Patentpenetration und Wirtschaftswachstum viel differenzierter analysiert: Die Berücksichtigung mehrerer intervenierender Variablen ermöglichte eine *Erklärung* der wachstumshemmenden Wirkung der Patentpenetration.

Die Methode der Arbeit ist die statistische Länderquerschnittsanalyse, die "cross-national analysis". Die meist multivariaten Analysen werden in drei Stichproben durchgeführt: im umfassenden Weltsample mit 72 Ländern, gelegentlich auch im Entwicklungsländersample ($N = 57$) und im Sample der hochentwickelten Länder ($N = 15$). Einzelne Variablenwerte wurden geschätzt, damit die Angaben für sämtliche verwendete Variablen vollständig sind. Dies ermöglicht beliebige multivariate Analysen.

2. TECHNOLOGIEABHÄNGIGKEIT DURCH AUSLÄNDISCHE PATENT-MONOPOLE

Eines der wichtigsten Instrumente für Wachstum, Konzentration und Multinationalisierung von Industrieunternehmen in hochentwickelten Ländern ist die Produkt- oder Prozessinnovation, die den Firmen ein technologisches Monopol gibt und sie in die Lage versetzt, eine Marktkontrolle aufzubauen (Bornschier 1976). Die Marktkontrolle kann durch eine oligopolistische Vermachtung des Marktes auch in einer späteren Phase des Produktzyklus, d.h. auch nach Verlust des technologischen Monopols, aufrechterhalten werden (Meyer 1976, 9 ff.). Entwicklung und Produktion von Innovationen werden von den Multis weiterhin auf die höchstentwickelten Länder konzentriert, während Filialen in weniger entwickelten Ländern vorwiegend im Produktzyklus "ältere" Produkte herstellen, deren Markt in den höchstentwickelten Ländern nicht mehr durch ein technologisches Monopol völlig geschützt wird. In diesen weniger entwickelten Gastländern haben die Multiprodukte den nationalen Unternehmen gegenüber weiterhin einen beträchtlichen technologischen Vorsprung, d.h. ihr Markt ist durch ein technologisches Monopol geschützt. Eine potentielle Konkurrenz stellen zu Beginn der Penetration vorwiegend die Töchter anderer Multis dar. Nach zunehmender Ver-

alterung der Produkte und nach weltweitem Verlust des technologischen Monopols muss hingegen der Markt mehr gegen nationale Konkurrenten geschützt werden als gegen andere Multis, mit denen meistens kartellartige Absprachen getroffen werden. Solche Absprachen ermöglichen unter anderem die Aufrechterhaltung von überhöhten Monopolpreisen und die monopolistische Ausschaltung ("unlauterer Wettbewerb") kleinerer Konkurrenten (Bornschiefer 1976, Merhav 1969, Mirow 1978).

Patente werden hier als zentrale Instrumente zur Kommerzialisierung und zur zeitlichen Verlängerung eines technologischen Monopols verstanden. Die Verwendung von Patentzahlen als Indikatoren für die Instrumentalisierung technologischer Vorsprünge zur Marktkontrolle wird durch die Datenlage begünstigt. Die World Intellectual Property Organization (WIPO) publiziert seit den 60er Jahren relativ umfangreiche "Industrial Property Statistics" (Patente, Handelsmarken, Designs etc.), die zahlreiche nach "residents" (Einheimische) und "non-residents" (Ausländer) aufgeschlüsselte Daten enthält. Patente verbinden einen technologischen Vorsprung mit der kommerziellen Absicht, einen Markt möglichst lang, möglichst weltweit und möglichst profitabel zu kontrollieren. Patente von Ausländern (meist Multis) sind in diesem Sinne ein Instrument ausländischer Unternehmen, die nationalen Unternehmen zu überschichten.

Diese Vorstellung über die Funktion von Patenten ist nicht unbestritten. Ausländische Patente sind noch anfangs der 60er Jahre von den meisten Nationalstaaten in Beantwortung einer Umfrage der UNO als Instrument des Technologietransfers und als wertvolle Entwicklungshilfe bezeichnet worden (Penrose 1973, 771 ff.). Seit anfangs der 70er Jahre weist allerdings die kritische Sozialwissenschaft die vorwiegend negativen Effekte ausländisch kontrollierter Patente auf die Volkswirtschaften der Entwicklungsländer nach (Vaitsos 1973, Penrose 1973, Grundmann 1976, Gerster 1978). Unterdessen werden auch in UNO-Publikationen solche Effekte unter dem Etikett "abusive practices" ausführlich dargestellt (UNCTAD 1975).

Es wird argumentiert (und bei Grundmann auch empirisch nachgewiesen), dass ausländische Patente keineswegs die nationale Industrialisierung fördern oder der lokalen Industrie zugute kommen. Vielmehr werden die Patente vom ausländischen Patentinhaber in erster Linie eingesetzt, um erstens seine *Monopolposition* auf den lokalen Märkten zu sichern, zweitens als Mittel zum *Profittransfer* und drittens um *restriktive Praktiken* (Produktionsverbot, Exportverbot etc.) zu erleichtern. Patente sollen in diesem Sinne hier als Monopolinstrument verstanden werden; ausländische Patente werden dementsprechend als Ausdruck der Monopolstellung ausländischer Unternehmen begriffen, d.h. als wichtige Form der Abhängigkeit.

Die Diskussion über die Effekte ausländischer Patente ist eine Konkretisierung der Auseinandersetzung zwischen Modernisierungstheorie und *Dependenztheorie*. Im Rahmen des hier vertretenen Dependenzansatzes formulieren wir die Hypothese, dass sich die ausländisch dominierte Patentmonopolisierung negativ auf das Prokopfeinkommenswachstum auswirkt.

Ausländische Patentmonopolisierung wird gemessen als Anteil der Ausländer-

patente an sämtlichen registrierten Patenten eines Landes, im Durchschnitt der Jahre 1965 und 1970. Dieser Indikator wird *Patentpenetration* (PPEN) genannt. (Einzelne Werte mussten geschätzt werden¹).

Das *Wirtschaftswachstum* (DYN) wird gemessen als Veränderung des Pro-Kopf-Einkommens zwischen 1965 und 1975².

Als Kontrollvariable wird in allen multivariaten Analysen dieses Artikels der *Entwicklungsstand* im Jahre 1965 (YN65), gemessen mit dem logarithmierten Pro-Kopf-Einkommen, verwendet³.

Die Korrelationsanalyse ergibt einen hochsignifikanten, stark negativen Zusammenhang zwischen Patentpenetration und Wirtschaftswachstum. Der einfache Korrelationskoeffizient beträgt im Weltsample (N = 72) $R = -.36$ und im Entwicklungsländersample (N = 57) $R = -.46$; die Beziehung bleibt auch unter Kontrolle des Entwicklungsstandes stark negativ: $R_p = -.34$ bei N = 72, im Entwicklungsländersample $R_p = -.41$ (vergleiche auch Tabelle 1).

Die Ergebnisse bestätigen, dass sich die ausländische Patentmonopolisierung stark negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer auswirkt.

3. TECHNOLOGIEABHÄNGIGKEIT UND MULTIKAPITALPENETRATION

Wohl über 90%, jedenfalls die überwiegende Mehrheit der "Patente von Ausländern" werden von multinationalen Konzernen kontrolliert (Bornschier 1976, Vaitsos 1972, Gerster 1978). Die Patentpenetration ist *eine* Möglichkeit, ausländische Märkte zu kontrollieren. Multis zeichnen sich dadurch aus, dass sie mehrere

¹ *Patentpenetration* (PPEN) : es wurden die WIPO-Patentstatistiken für die Jahre 1965, 1970 und 1975 verwendet (WIPO, verschiedene Jahre). Die PPEN-Werte dieser 3 Jahre korrelieren sehr hoch. Fehlende Angaben für 1965 oder 1970 wurden mit Regressionsgleichungen unter Verwendung eines anderen Zeitpunktes als Prediktor geschätzt. Für die folgenden 6 der 72 Länder gab es in keinem Zeitpunkt Angaben : SUD, ELS, PAN, PAR, BUR, THA (Verzeichnis der 72 Länder plus Rhodesien vgl. Berweger/Hoby 1978, p. 89). Bei diesen Ländern wurden Patentpenetrationswerte von Ländern eingesetzt, die ihnen in bezug auf Entwicklungsstand, Wirtschaftswachstum, Grösse und geographisch/politischer Lage am ähnlichsten sind.

Theoretisch ist die Patentpenetration als ein Zustand des Patentsystems eines Landes konzipiert. Die verwendeten WIPO-Daten ("grants of patents to . . . during year") sind eigentlich Zuflussgrößen. Die theoretisch adäquatere Statistik "Patents in force at the end of 1965 bzw. 1970" konnte jedoch nicht verwendet werden, da die WIPO die "Patents in force" nicht nach nationalen und ausländischen Patentinhabern aufschlüsselt. Während wohl die *Menge* der neu registrierten Patente eine schlechte Schätzung wäre für die Anzahl Patente, die in Kraft sind, ist der *Anteil* der Ausländerpatente an allen neuen Patenten eine recht gute Schätzung für den entsprechenden Anteil an allen Patenten, die in Kraft sind. Die sehr hohe Korrelation der PPEN verschiedener Jahre bestätigt die Validität dieses Indikators.

² *Wirtschaftswachstum* (DYN) : das Wirtschaftswachstum wird berechnet als der Quotient aus dem Bruttosozialprodukt pro Kopf 1975 dividiert durch das Bruttosozialprodukt pro Kopf 1965, zu konstanten Preisen in US-Dollars 1974. Quelle : World Bank Atlas 1976.

³ *Entwicklungsstand* (YN65) : wird berechnet als Zehnerlogarithmus des Bruttosozialproduktes pro Kopf 1965 in US-Dollars zu Preisen 1974. Quelle : World Bank Atlas 1976.

Auslandsmärkte auch durch *Kapitalpenetration* erschliessen, indem sie mittels Direktinvestitionen im Ausland Tochterunternehmen gründen. Die Kapitalpenetration unterscheidet sich von der Patentpenetration darin, dass die Multis im Gastland produktiv tätig sind und Wert schaffen, während sie im Falle der Patentpenetration zur Sicherung der Absatzmärkte Patente registrieren lassen können, ohne dort die geringste produktive Tätigkeit aufzunehmen.

Die Auswirkungen von Multikapitalpenetration auf die Entwicklung der Gastländer ist in vielen empirischen Studien untersucht worden. (Eine Übersicht findet sich in Bornschier/Chase-Dunn/Rubinson 1978). Die Kapitalpenetration, gemessen als Anteil des von ausländischen Multis kontrollierten Kapitalstocks am gesamten Kapitalstock eines Landes, wirkt sich langfristig negativ auf das Wirtschaftswachstum aus (*Hypothese 1*).

Neuinvestitionen von Multis fördern hingegen kurzfristig das Wirtschaftswachstum der Gastländer (*Hypothese 2*). Die strukturellen Bedingungen und die Mechanismen, die die negativen Wachstumseffekte der Multikapitalpenetration erklären, sind an anderer Stelle ausführlich untersucht worden (Bornschier/Ballmer 1978, Meyer-Fehr 1978, Berweger/Hoby 1978). Hier interessieren uns lediglich die Zusammenhänge zwischen Patentpenetration, Kapitalpenetration und Multi-Neuinvestitionen in bezug auf das Wirtschaftswachstum.

Es ist anzunehmen, dass sich die Patentpenetration negativer auf die Entwicklung der Gastländer auswirkt als die Kapitalpenetration (*Hypothese 3*), da, wie bereits erwähnt, die Multis in den kapitalpenetrierten Gastländer immerhin produzieren und Wert schaffen.

Da Kapitalpenetration und Patentpenetration als alternative Strategien der gleichen Akteure (der Multis) zur weltweiten Erschliessung und Kontrolle von Märkten verstanden werden, ist anzunehmen, dass die beiden Variablen einerseits positiv korrelieren, denn die Multis werden die wichtigeren Auslandsmärkte mit allen Mitteln zu erobern versuchen, und die Länder, in denen sich nationale Kräfte gegen die Auslandsabhängigkeit wehren, werden sowohl die Patentpenetration als auch die Kapitalpenetration zu verhindern suchen. Andererseits ist eine nicht allzu hohe positive Korrelation zu vermuten (*Hypothese 4*), da es sich um alternative Strategien handelt: in vielen Ländern rentiert sich für manche Multis die Errichtung von produzierenden Tochterunternehmen nicht, hingegen wird der Absatzmarkt für Multiprodukte durch Patente gesichert. Der alternative Charakter von Patenten und Auslandsdirektinvestitionen drückt sich in folgender Hypothese aus: die Patentpenetration korreliert negativ mit der Zunahme des Auslandskapitalstocks (d.h. mit der ausländischen Kapitalbildung; *Hypothese 5*). Eine überdurchschnittliche Patentpenetration ersetzt gewissermassen funktionell die Auslandsdirektinvestitionen der Multis.

Hingegen ist anzunehmen, dass die Kapitalpenetration durch Multis positiv mit der ausländischen Kapitalbildung zusammenhängt, denn in einem Land, in dem das Multikapital ökonomisch relevant ist, haben auch die Investitionen der Multis ein überdurchschnittliches Gewicht (*Hypothese 6*). Nach unseren Hypothesen wirken sich die Multis also durch die Kapitalpenetration und die Patentpenetration

negativ auf das Wirtschaftswachstum aus, während die Kapitalbildung der Multis das Wirtschaftswachstum der Gastländer günstig beeinflusst.

Wenn wir annehmen, dass das Auslandskapital und die Auslandspatente von den gleichen multinationalen Konzernen kontrolliert werden, muss die Bedeutung eines Landes als Ursprungskontext von Auslandskapital mit der Stellung als Ursprungskontext von Auslandspatenten hoch korrelieren (*Hypothese 7*). Die Leitungssitze der multinationalen Konzerne konzentrieren sich nämlich auf wenige hochentwickelte Länder der Erde (Bornschiefer 1976, UNO 1973).

Die oben formulierten Hypothesen werden mit den folgenden Indikatoren empirisch überprüft :

Die *Multikapitalpenetration* (MP) wird operationalisiert als Anteil des Kapitalstocks der grössten Industriemultis am gesamten Kapitalstock eines Landes im Jahre 1967. Zur Berechnung des Multikapitalstocks wurde die Anzahl der Tochtergesellschaften 1967 gewichtet mit dem Durchschnittsvolumen des investierten Kapitals⁴. Dabei wurden Daten der 400 grössten Industriemultis der Welt verwendet, die im Rahmen des Projektes über multinationale Unternehmen an der Harvard Business School gesammelt wurden.

Der gesamte Kapitalstock eines Landes wurde gemäss dem "Perpetual Inventory Model" (vgl. Ward 1976) berechnet als die gewichtete Summe der Investitionen der vergangenen 18 Jahre⁵.

Die Multikapitalpenetration wurde berechnet als der Quotient von Multikapitalstock dividiert durch den gesamten Kapitalstock. Um die Schiefe der Verteilung dieser Variable zu reduzieren, wurden einige Extremwerte rekodiert⁶.

Die *ausländische Kapitalbildung* (FCAPF) wurde gemessen als Veränderung des Bestandes des ausländisch kontrollierten Kapitalstocks zwischen 1967 und 1973. Die Differenz des ausländisch kontrollierten Kapitalstocks (1973 minus 1967) wird bezogen auf das durchschnittliche Bruttoinlandprodukt des Gastlandes.

⁴ *Multikapitalstock* (KMNC67) : der Algorithmus zur Berechnung des durchschnittlich investierten Kapitals pro Tochterfirma wurde von Volker Bornschiefer entwickelt; er stützt sich auf die Verteilung der Tochterfirmen auf vier Grössenklassen (vgl. Bornschiefer 1978, Ballmer-Cao/Scheidegger 1979). Zur Beschreibung der Harvard-Daten vgl. Vaupel/Curhan 1973.

⁵ *Kapitalstock* (KA67D64) : Kapitalstock 1967 in US-Dollars-Preisen und Wechselkursen von 1964. Die Gewichtung folgt einer linear abnehmenden Ueberlebenskurve : die Investitionen des ersten Jahres der Kumulationsperiode von 18 Jahren werden mit 19/36 multipliziert, ibid. des zweiten Jahres mit 20/36 etc., bis 36/36 für das letzte Jahr (1967) der Periode. Vgl. Meyer-Fehr 1978, Ballmer-Cao/Scheidegger 1979.
Quellen : World Bank 1976, World Bank 1971, World Bank Atlas, verschiedene Jahre.

⁶ *Multikapitalpenetration* (MP) $MP = KMNC67$ dividiert durch $KA67D64$, das ganze mit 1000 multipliziert. Die 10 höchsten MP-Werte wurden vom Range 90 bis 250 auf den reduzierten Range 88.19 bis 106.4 mit 15 Grössenklassen rekodiert. Neben Kanada, Panama und Brasilien wurden auf diese Weise die MP-Werte von 7 afrikanischen Ländern rekodiert. Die extrem hohen ursprünglichen MP-Werte der afrikanischen Länder sind Folge des verschwindend kleinen modernisierten Segmentes dieser Länder, das sich in einem sehr kleinen Kapitalstock ausdrückt (wenig "moderne" Investitionen). Extrembeispiel : Sierra Leone. Die nicht-rekodierten Werte der restlichen Länder verteilen sich relativ gleichmässig auf den Range 0.35 (Yugoslawien) bis 85.25 (Pakistan).

Dieser Indikator kann deshalb als Kapitalbildungsrate des Auslandskapitals im entsprechenden Gastland bezeichnet werden⁷.

Der *Kapitalleitungssitzstatus* (LSSI) drückt die Bedeutung eines Landes als Ursprungskontext von Auslandsdirektinvestitionen multinationaler Konzerne im Jahre 1966 aus. Der Kapitalleitungssitzstatus wird gemessen als Bestand an Direktinvestitionen in US-Dollars, der von Firmen, deren Hauptsitz im betreffenden Lande liegt, kontrolliert wird, dividiert durch die Bevölkerung des Ursprungslandes. Einfacher ausgedrückt : dieser Indikator misst das von eigenen Multis kontrollierte Kapital im Ausland, pro Kopf der (eigenen) Bevölkerung⁸. Von den 72 Ländern unserer Stichprobe haben nur 17 Länder einen Wert ungleich Null; auch die Verteilung unter den 17 Ländern ist ziemlich schief. Die folgenden fünf Länder haben einen Kapitalleitungssitzstatus von über 200 US-Dollars (in absteigender Reihenfolge) : Schweiz, Niederlande, Grossbritannien, USA, Schweden.

Der *Patentleitungssitzstatus* (PEXN) drückt die Bedeutung eines Landes als Ursprungskontext von Ausländerpatenten im Durchschnitt der Jahre 1965 und 1970 aus. Der Patentleitungssitzstatus wird gemessen mit der Anzahl der Patente, die von (meist juristischen) Personen dieses Landes im Ausland registriert wurden, dividiert durch die Bevölkerung des Ursprungslandes. Einfacher ausgedrückt : der Indikator misst die Zahl der eigenen Patente im Ausland pro Kopf der Bevölkerung⁹. 26 Länder haben einen Wert ungleich Null. Die folgenden 6 Länder haben einen Patentleitungssitzstatus über 30 (in absteigender Reihenfolge) : Schweiz, BRD, Niederlande, Schweden, USA, Grossbritannien. Die obersten 6 Einheiten des Patentleitungssitzes entsprechen auffallend den obersten 5 des Kapitalleitungssitzes. Als Abweichung fällt besonders auf, dass die Bundesrepublik Deutschland bei den Patenten an zweiter Stelle ist, während sie beim Auslandskapital 1966 lediglich an 9. Stelle steht. Die Auslandsdirektinvestitionen aus der BRD hatten allerdings von 1966 bis 1971 mit 168% nach Japan die zweitgrösste Steigerungsrate (Bornschiefer 1976 : 342), woraus geschlossen werden kann, dass die Bundesrepublik in der Kapitalleitungssitz-Rangfolge aufsteigt.

Empirische Ergebnisse

In Tabelle 1 werden die Hypothesen 1 bis 6 mit Korrelationsanalysen getestet. Die Korrelationskoeffizienten rechts von der Diagonale der $R = 1$ -Koeffi-

⁷ *Ausländische Kapitalbildung* (FACPF) : die höchsten Werte von FACPF wurden rekodiert, um die Schiefe der Verteilung zu reduzieren. Quelle für den ausländisch kontrollierten Kapitalstock : OECD-DAC 1972 und 1975. Quelle für das Bruttoinlandprodukt : World Bank Atlas. Für detailliertere Angaben zu diesem Indikatoren vgl. Meyer-Fehr 1978.

⁸ *Kapitalleitungssitzstatus* (LSSI) : der extrem hohe LSSI-Wert der Schweiz wurde von 506.75 auf 400.00 rekodiert, um die Schiefe der Verteilung zu reduzieren.

Quellen : Bornschiefer/Ballmer 1978 : 158, Bornschiefer 1976 : 342.

⁹ *Patentleitungssitzstatus* (PEXN) : PEX (Patentexporte) = total patents granted in foreign countries (listed as value of country of origin). Quelle : berechnet aus WIPO, "Industrial Property", Dec. 1966, Dec. 1971, June 1972.

PEXN = PEX dividiert durch Bevölkerung, Quelle für Bevölkerung : ILO 1977.

Tabelle 1. Korrelationen mit Multivariablen und Wirtschaftswachstum in 2 Stichproben : Welt-sample (N = 72) und Entwicklungsländersample (N = 57).

Einfache Pearson-Korrelationen (R) und partielle Korrelationen (Rp), Kontrollvariable : YN65 (Entwicklungsstand).

Variablen : PPEN (Patentpenetration), DYN (Wirtschaftswachstum), MP (Multikapitalpenetration), FCAPF (Ausländische Kapitalbildung), Entwicklungsstand (YN65).

		N = 72					
N = 57		PPEN	DYN	MP	FCAPF	YN65	
PPEN	R	1	-.36**	.34	-.07	-.39**	
	Rp	1	-.34**	.28**	-.05	—	
DYN	R	-.46**	1	-.28**	.20*	.11	
	Rp	-.41**	1	-.27*	.19	—	
MP	R	.27*	-.33**	1	.27**	-.22*	
	Rp	.26*	-.32**	1	.29**	—	
FCAPF	R	-.11	.21	.26*	1	.05	
	Rp	-.13	.22	.26*	1	—	
YN65	R	-.39**	.24*	-.09	-.01	1	

* signifikant auf 5%, **signifikant auf 1%

zienten beziehen sich auf die 72 Länder des Weltsamples, die Koeffizienten links von der Diagonale beziehen sich auf die 57 Entwicklungsländer. Die bivariaten Korrelationskoeffizienten (R) werden ergänzt durch die partiellen Korrelationskoeffizienten (Rp) mit dem Entwicklungsstand als Kontrollvariable.

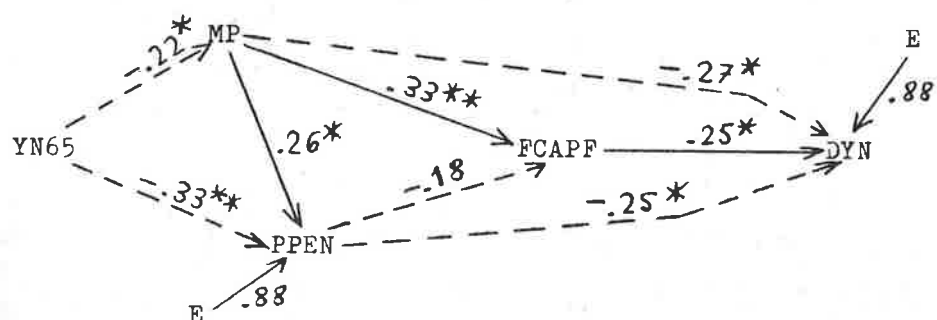
Die Multikapitalpenetration korreliert wie erwartet signifikant negativ mit dem *Wirtschaftswachstum*; die Beziehung ist im Entwicklungsländersample etwas stärker. Die ausländische Kapitalbildung korreliert leicht signifikant positiv mit dem Wirtschaftswachstum. Diese Korrelationen bestätigen die Hypothesen 1 und 2, nach denen sich das Multikapital langfristig negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer auswirkt, Multiinvestitionen das Wirtschaftswachstum hingegen kurzfristig fördern.

Die bereits im ersten Kapitel diskutierten negativen Beziehungen zwischen der *Patentpenetration* und dem Wirtschaftswachstum ist deutlich stärker als die entsprechenden Beziehungen zwischen der Multikapitalpenetration und dem Wirtschaftswachstum. Die Korrelation des Wirtschaftswachstums beträgt mit der Patentpenetration im Weltsample $R = -.36$ gegenüber $R = -.26$ mit der Multikapitalpenetration (unter Kontrolle des Entwicklungsstandes : $R_p = -.34$ gegenüber $R_p = -.27$); im Entwicklungsländersample mit Patentpenetration $-.46$ gegenüber $-.33$ mit der Multikapitalpenetration ($R_p = -.41$ gegenüber $-.32$). Diese Resultate sind konsistent mit Hypothese 3, nach der die Patentpenetration eine stärker nachteilige Form der Auslandsabhängigkeit darstellt als die Multikapitalpenetration. Die Patentpenetration korreliert im Unterschied zur Multikapitalpenetration auch im Entwicklungsländersample signifikant negativ mit dem *Entwicklungsstand* (R in beiden Sample = $-.39$). Je weniger entwickelt ein Land ist, desto stärker wird es also von Auslandspatenten penetriert.

Der positive Zusammenhang zwischen Entwicklungsstand und Wirtschaftswachstum eines Entwicklungslandes kann dadurch erklärt werden, dass ein höher entwickeltes Entwicklungsland weniger von Patenten penetriert wird; mit der Multikapitalpenetration hängt diese Beziehung hingegen nicht zusammen, denn im Entwicklungsländersample besteht keine signifikante Beziehung zwischen Kapitalpenetration und Entwicklungsstand ($R = -.09$).

Die Patentpenetration und die Multikapitalpenetration korrelieren in beiden Stichproben signifikant positiv. Die Beziehung ist allerdings im Entwicklungsländersample etwas kleiner ($R = .27$) als im Weltsample ($R = .34$). Wie weiter unten gezeigt wird, korrelieren Kapitaleitungssitzstatus und Patentleitungssitzstatus in den 15 massgebenden hochentwickelten Ländern sehr stark positiv ($R = .65$, auch unter Kontrolle des Entwicklungsstandes noch $R_p = .54$). Aus diesen Korrelationen kann geschlossen werden, dass gemäss Hypothese 4 Patentpenetration und Kapitalpenetration besonders in Entwicklungsländern als zwei alternative Strategien der gleichen Akteure (der Multis) verstanden werden müssen.

Die aufgrund von Hypothese 5 erwartete negative Beziehung zwischen Patentpenetration und ausländischer Kapitalbildung (FCAPF) wurde zwar dem Vorzeichen nach gefunden, ist aber nicht signifikant. In Übereinstimmung mit Hypothese 6 bestehen in beiden Stichproben, auch unter Kontrolle des Entwicklungsstandes, positive Beziehungen zwischen der Multikapitalpenetration und der ausländischen Kapitalbildung.



Pfaddiagramm 1. $N = 72$. Variablen: YN65 (Entwicklungsstand), MP (Multikapitalpenetration), PPEN (Patentpenetration), FCAPF (ausländische Kapitalbildung), DYN (Wirtschaftswachstum). Pfadkoeffizienten von unter $\pm .10$ werden nicht berücksichtigt.

*signifikant auf 5%, **signifikant auf 1%

Mit Hilfe des Pfaddiagramms 1 soll nun gezeigt werden, wie die verschiedenen bereits diskutierten Bestimmungsfaktoren des Wirtschaftswachstums zusammenhängen. Die Stärke der Pfade werden mit den standardisierten Pfadkoeffizienten angegeben. Der Pfadkoeffizient E misst den Effekt der Gesamtheit aller unabhängigen Variablen, die ausserhalb des Modells liegen.

Ein beträchtlicher Teil der *Stagnationseffekte der Patentpenetration* kann durch Beziehungen mit den beiden anderen Variablen (Kapitalpenetration und ausländische Kapitalbildung) erklärt werden. Der direkte negative Effekt beträgt nur noch $-.25$ gegenüber der einfachen Korrelation von $-.36$. Ein Teil der ein-

fachen negativen Korrelation kann dadurch erklärt werden, dass Länder stärker von Patenten penetriert werden, die auch überdurchschnittlich stark von der wachstumshinderlichen Kapitalpenetration betroffen sind. Eine indirekt negative Wirkung der Patentpenetration besteht darin, dass sich diese negativ auf die wachstumsförderliche ausländische Kapitalbildung auswirkt. Beide Determinanten der ausländischen Kapitalbildung sind im multiplen Modell stärker geworden als die bivariaten Korrelationen : unter Kontrolle der positiven Beziehungen zwischen Kapitalpenetration und Patentpenetration wird sowohl der positive Effekt der Kapitalpenetration auf die ausländische Kapitalbildung als auch der erwähnte negative Effekt der Patentpenetration stärker. Dadurch werden Hypothesen 5 und 6 weit deutlicher bestätigt als mit den Korrelationsanalysen.

Das Pfadmodell zeigt 3 *wachstumsrelevante* Wirkungsmechanismen der *Multikapitalpenetration*. Neben dem direkt und dem indirekt (über Patentpenetration) negativen Effekt besteht über den positiven Zusammenhang mit der ausländischen Kapitalbildung eine signifikante indirekt positive Auswirkung auf das Wirtschaftswachstum. Dadurch werden Ergebnisse bestätigt, die mit einer anderen Stichprobe und mit anderen Indikatoren über Auswirkungen der Multikapitalpenetration auf das Wirtschaftswachstum gefunden wurden (Meyer-Fehr 1978).

Die multiple Regressionsgleichung mit dem Wirtschaftswachstum (DYN) als abhängige Variable, die für das Pfaddiagramm 1 verwendet wurde, hat einen multiplen Korrelationskoeffizienten von $R = .46$, einen F-Wert von 6.2 und ist auf dem 1% -Niveau signifikant. Die Multivariablen sind zwar signifikante Prädiktoren, erklären aber gemeinsam doch nur 21% der Varianz des Wirtschaftswachstums.

Tabelle 2. Korrelationen mit Leitungssitzvariablen

N = 15 hochentwickelte Länder (Prokopfeinkommen 1965 über 2500 US-Dollars). Einfache Pearson-Korrelationen (R) und partielle Korrelationen (Rp), Kontrollvariable : YN65 (Entwicklungsstand).

Variablen : LSSI (Kapitalleitungssitzstatus), PEXN (Patentleitungssitzstatus), PENN (Patentpenetration), DYN (Wirtschaftswachstum).

		LSSI	PEXN	PPEN	DYN
PEXN	R	.65**	1		
	Rp	.54*	1		
PPEN	R	-.29	-.23	1	
	Rp	-.21	-.11	1	
DYN	R	-.45*	-.33	.33	1
	Rp	-.32	-.07	.26	1
YN65	R	.43	.62**	-.24	-.45*

* signifikant auf 5%, **signifikant auf 1%

Die Korrelationen der Tabelle 2 zeigen die Zusammenhänge zwischen den beiden Leistungssitzvariablen in den *hochentwickelten Ländern*. Der *Kapitalleitungssitzstatus* (LSSI) korreliert mit $R = .65$ stark positiv und signifikant mit dem *Patentleitungssitzstatus* (PEXN); die Beziehung bleibt auch unter Kontrolle des

Entwicklungsstandes signifikant positiv ($R = .54$). Diese Korrelationen sind konsistent mit dem bei der Indikatorenbeschreibung durchgeführten Vergleich zwischen den obersten Rängen auf den beiden Leitungssitzstatusdimensionen und bestätigen Hypothese 7. Der Patentleitungssitzstatus korreliert weit stärker mit dem Entwicklungsstand als der Kapitalleitungssitzstatus. Die Kapitalpenetration kann im Unterschied zur Patentpenetration teilweise auf traditionelle kolonialistische Abhängigkeitsverhältnisse zurückgeführt werden, die der modernen Entwicklungsschichtung des internationalen Systems nicht mehr entsprechen. Zum Beispiel nimmt die zerfallende Kolonialmacht Grossbritannien die dritte Rangposition auf der Kapitalleitungssitzdimension ein, aber nur den 6. Rang beim Patentleitungssitz und sogar nur den 14. Rang beim Prokopfeinkommen. Grossbritannien reduziert also die positive Korrelation zwischen Kapitalleitungssitz und Entwicklungsstand gewaltig. Auf der anderen Seite nimmt die mittels technologischer Vorränge aufsteigende Industriemacht Bundesrepublik Deutschland die zweite Rangposition auf der Patentleitungssitzdimension ein, beim Prokopfeinkommen hat sie den 4. Rang, auf der Kapitalleitungssitzdimension aber nur den 9. Rang.

Wegen der kleinen Zahl von Einheiten ($N = 15$) sind die meisten anderen, z.T. recht hohen Korrelationen nicht signifikant. Der signifikant negative Zusammenhang zwischen Wirtschaftswachstum und Entwicklungsstand ist eine Bestätigung für die These der Sättigung des Einkommensstatus in den höchstentwickelten Ländern (Heintz 1974).

Interessant ist die positive, wenn auch nicht signifikante Beziehung zwischen der *Patentpenetration* und dem Wirtschaftswachstum in diesem Sample der hochentwickelten Länder. Patentpenetration scheint nur in Entwicklungsländern zu vorwiegend restriktiven Praktiken und zu einer entwicklungshemmenden ausländischen Marktmonopolisierung zu führen. In hochentwickelten Ländern, die ein ähnliches technologisches Niveau erreicht haben und deren ökonomische Beziehungen eher mit Konkurrenz als mit einseitiger Abhängigkeit charakterisiert werden können, hat die gegenseitige Penetration mit Patenten keine nachteiligen Folgen. Dort kann sie kaum als Indikator für technologische Abhängigkeit verstanden werden. Patentpenetration steht mit beiden Leitungssitzvariablen in negativen, nicht signifikanten Beziehungen, auch unter Kontrolle des Entwicklungsstandes. Die Resultate deuten auf eine mit dem Prokopfeinkommen verknüpfte Schichtung innerhalb der hochentwickelten Länder hin. Die obere Schicht hat einen höheren Status auf den Leitungssitzdimensionen, die untere Schicht ist stärker penetriert. Diese Konstellation führt zu einem stärkeren Wirtschaftswachstum der unteren Schicht.

Der *Kapitalleitungssitzstatus* steht, auch unter Kontrolle des Entwicklungsstandes, in einer relativ hohen negativen, allerdings nur bivariat signifikanten Beziehung zum Wirtschaftswachstum ($R = -.45$, $R_p = -.32$). Man kann daraus schliessen, dass Multis Auslandsdirektinvestitionen auf Kosten von Investitionen im Ursprungsland tätigen. In den hochentwickelten Ländern äussert sich die Perception dieses Zusammenhanges in den aktuellen Protesten der Arbeiterbewegung gegen Produktionsverlagerungen.

Zwischen dem *Patentleitungssitzstatus* und dem Wirtschaftswachstum besteht

eine bivariate negative, nicht signifikante Korrelation ($R = -.33$), die unter Kontrolle des Entwicklungsstandes verschwindet ($R_p = -.07$). Die bivariat negative Beziehung ist also lediglich eine Folge der – mit der Sättigungsthese erklärten – negativen Beziehung zwischen Entwicklungsstand und Wirtschaftswachstum. Theoretisch wäre eher eine positive Beziehung zwischen Patentexporten (Patentleitungssitzstatus) und Wirtschaftswachstum zu erwarten: das Ursprungsland kann von der weltweiten Vermarktung seines technologischen Vorsprungs profitieren. Patentexporte stehen mit zwei wachstumshinderlichen Variablen, dem Kapitalleitungssitzstatus und dem Entwicklungsstand, in hohen positiven Beziehungen. Zur Ermittlung des von diesen beiden Variablen unabhängigen Wachstumseffektes der Patentexporte berechnen wir eine *partielle Korrelation zweiter Ordnung* (second-order partial correlation).

Partieller Korrelationskoeffizient von PEXN (Patentleitungssitzstatus) mit DYN (Wirtschaftswachstum): $R_p = +.13$ mit den 2 Kontrollvariablen YN65 (Entwicklungsstand), LSSI (Kapitalleitungssitzstatus).

Die positive partielle Korrelation zweiter Ordnung ist zwar nicht signifikant, die Richtung der Beziehung ist aber konsistent mit der entwicklungspolitisch relevanten Hypothese über die positiven Wachstumseffekte der Patentexporte für den Ursprungskontext. Die entwicklungspolitische Relevanz besteht darin, dass offensichtlich die Interessensgegensätze zwischen hochentwickelten Ländern und Entwicklungsländern im Falle der Patentbeziehungen viel grösser sind als im Falle des Auslandskapitals. Von Patentexporten scheinen nicht nur die Multis als Unternehmen, sondern auch der Ursprungskontext zu profitieren – die Nachteile der penetrierten Entwicklungsländer sind dafür umso ausgeprägter.

4. PATENTPENETRATION, KAPITALBILDUNG UND AUSSENHANDEL

Im letzten Kapitel konnte ein Teil der negativen Auswirkungen der Patentpenetration auf das Wirtschaftswachstum durch den Zusammenhang mit den Wachstumseffekten der Auslandsdirektinvestitionen von multinationalen Konzernen erklärt werden. In diesem Kapitel sollen weitere Erklärungen für die Stagnationseffekte der Patentpenetration empirisch untersucht werden. Zuerst werden Beziehungen der Patentpenetration mit zentralen Bestimmungsfaktoren des Wirtschaftswachstums untersucht. Darauf werden die Zusammenhänge zwischen Patentpenetration und anderen Formen der Auslandsabhängigkeit und der Integration in die Weltwirtschaft analysiert.

Die beiden wichtigsten positiven Wachstumsfaktoren einer Volkswirtschaft sind die *Investitionsrate* (wichtigster endogener Wachstumsimpuls) und die *Zunahme der Exporte* (wichtigster exogener Wachstumsimpuls; vergleiche Meyer-Fehr 1978). Es stellt sich also die Frage, welche Beziehungen zwischen der Patentpenetration und diesen beiden Wachstumsfaktoren bestehen. Die theoretische Diskussion über Nutzen und Schaden von Industrieländerpatenten in Entwicklungsländern ist auch bei dieser Frage sehr kontrovers.

Vertreter von *Modernisierungstheorien* sehen in Auslandspatenten Instru-

mente des Transfers von moderner Technologie aus hochentwickelten Ländern in Entwicklungsländer. Dieser Technologietransfer beschleunige den Aufbau moderner Industrien und fördere deshalb die Investitionen in den Entwicklungsländern. Durch Modernisierung der Industrie würden diese Länder auf dem Weltmarkt wettbewerbsfähiger und könnten neue Auslandsmärkte erschliessen. Auslandspatente würden sich folglich positiv auf Investitionen und auf das Exportwachstum der betreffenden Länder auswirken.

Vertreter von *Dependenztheorien* betonen demgegenüber, Auslandspatente in Entwicklungsländern seien Instrumente von multinationalen Konzernen, um ihr Marktmonopol durchzusetzen und aufrecht zu erhalten (Vaitsos 1972, Mirow 1978, Gerster 1978). Restriktive Geschäftspraktiken seien die primäre Funktion der Auslandspatente. Sie verhinderten also Investitionen im patentpenetrierten Land. Auch im Falle von gleichzeitigen Auslandsdirektinvestitionen gelten Patente im Kampf gegen Konkurrenten als Waffen, gegen die einheimische Unternehmen machtlos sind. Die ausländische Monopolisierung potentiell expansiver Wirtschaftssektoren der penetrierten Entwicklungsländer würden oft durch Patentkartelle der grössten Konzerne zusätzlich abgesichert. Im Falle der eher seltenen Ausübung von Patenten enthalte der Lizenzvertrag meistens restriktive Bedingungen, sehr oft gehöre ein Exportverbot dazu. Auslandspatente wirken sich also gemäss den Dependenztheorien negativ auf Investitionen und Exportwachstum der betroffenen Entwicklungsländer aus.

Da die Resultate unserer bisherigen Analysen mit dependenztheoretischen Thesen konsistent sind, die Modernisierungstheorien hingegen tendenziell falsifizieren, formulieren wir folgende Hypothesen: Ein grosser Teil der negativen Wachstumseffekte der Patentpenetration kann dadurch erklärt werden, dass die Patentpenetration die Investitionstätigkeit hemmt (*Hypothese 8*) und das Exportwachstum beeinträchtigt (*Hypothese 9*).

Es ist anzunehmen, dass die Patentpenetration nicht nur mit der Multikapitalpenetration, sondern auch mit anderen Formen der *abhängigen Integration in die Weltwirtschaft* zusammenhängt. Der Aussenhandel wird als Ausdruck für die traditionelle Form, die internationale Tätigkeit von Multis als moderne Form der Integration in die Weltwirtschaft verstanden. Wir nehmen an, dass die Multis sowohl mit Patenten als auch mit Auslandsdirektinvestitionen die schon traditionellerweise in die Weltwirtschaft integrierten Länder am stärksten penetrieren. Die *Exportquote* wird als Indikator für die traditionelle Integration, die *Aussenhandelspartnerkonzentration* als Indikator für die traditionelle Abhängigkeit eines Landes verwendet. Wir formulieren die Hypothese, dass die Patentpenetration positiv mit der Exportquote und der Partnerkonzentration korreliert (*Hypothese 10*). Aufgrund dependenztheoretischer Überlegungen nehmen wir an, dass sich die traditionelle abhängige Integration in die Weltwirtschaft negativ auf die Entwicklung eines Landes auswirkt, d.h. dass Exportquote und Partnerkonzentration besonders in Entwicklungsländern negativ mit dem Wirtschaftswachstum korrelieren (*Hypothese 11*). Die traditionell hohe, wachstumshinderliche Abhängigkeit der betroffenen Länder kann deshalb einen Teil der negativen Korrelation zwischen Patentpene-

tration und Wirtschaftswachstum erklären (*Hypothese 12*).

Die Hypothesen 8 bis 12 werden mit folgenden Indikatoren überprüft : Die *Investitionsrate* (GDIR) misst die Bruttoinlandsinvestitionsrate im Durchschnitt der 3 Jahre 1965, 1970 und 1973¹⁰.

Das *Exportwachstum* (EXGR) misst die jährliche Exportwachstumsrate des Trends im Zeitraum 1965 bis 1975¹¹.

Die *Exportquote* (EXPORT) misst den Export als Prozent des Bruttoinlandsproduktes im Durchschnitt der 3 Jahre 1965, 1970 und 1973¹².

Die *Partnerkonzentration* (PRTCON) misst die Konzentration der Exporte auf wenige Länder als Handelspartner im Jahre 1965^{13,14}.

Die einfachen Korrelationen sind konsistent mit unseren Hypothesen : die Patentpenetration korreliert im Weltsample mit $R = -.35$ (Entwicklungsländersample $R = -.41$) deutlich negativ mit der Investitionsrate und mit $R = -.34$ ($R = -.39$) ebenso deutlich negativ mit dem Exportwachstum. Entsprechend Hypothese 10 korreliert die Patentpenetration positiv mit der Exportquote, $R = .22$ ($R = .16$), und mit der Partnerkonzentration, $R = .34$ ($R = .28$). Unsere Indikatoren für die traditionelle abhängige Integration in die Weltwirtschaft korrelieren – konsistent mit Hypothese 11 – negativ mit dem Wirtschaftswachstum : die Partnerkonzentration mit $-.24$ ($-.27$ im Entwicklungsländersample), die Exportquote allerdings nur mit $-.10$ ($-.15$).

Uns interessiert nun die relative Bedeutung der verschiedenen intervenierenden Variablen zur Erklärung der negativen Beziehung zwischen Patentpenetration und Wirtschaftswachstum. Dazu werden fünf Regressionsgleichungen mit der abhängigen Variable Wirtschaftswachstum durch schrittweisen Einschluss zusätzlicher Prädiktoren berechnet.

In der ersten Regressionsgleichung von Tabelle 3 ist die Patentpenetration (PPEN) der einzige Prädiktor des Wirtschaftswachstums (DYN). In der zweiten Regressionsgleichung werden zusätzlich die Prädiktoren Investitionsrate (GDIR) und Entwicklungsstand (YN65) eingeführt, in der 3. Gleichung zusätzlich das Exportwachstum (EXGR) etc. In den Prädiktorenkolonnen stehen die standardisierten Regressionskoeffizienten (Beta). Die Reduktion des Betawertes der Patentpenetration von $-.36$ in der bivariaten Gleichung (1) auf $-.31$ in Gleichung (2)

¹⁰ *Investitionsrate* (GDIR) : Prozentanteil der Bruttoinlandsinvestitionen am Bruttoinlandsprodukt zu laufenden Marktpreisen. Quelle : World Bank 1976.

¹¹ *Exportwachstum* (EXGR) : Durchschnitt der drei Trendwachstumsraten der Fünfjahresperioden vor 1965, vor 1970 und vor 1975. Quelle : UNCTAD 1976.

¹² *Exportquote* (EXPORT) : Quelle : World Bank 1976.

¹³ *Partnerkonzentration* (PRTCON) $PRTCON = \sum p_i^2$
 p_i : Anteil der Exporte nach dem i-ten Partner am Gesamtexport.
 Quelle : Taylor/Hudson 1972.

¹⁴ *Exportgüterkonzentration* (EXPCON) misst die Konzentration der Exporte auf wenige Güter im Jahre 1965. EXPCON hat strukturell eine ähnliche Bedeutung wie PRTCON. Dieser Indikator wurde aber im Text nicht verwendet. Quelle : Taylor/Hudson 1972. Die meisten Rohdaten für diese Arbeit und für das ganze zu Beginn erwähnte Forschungsprojekt sind ausserdem in einem separaten Datenkompendium veröffentlicht worden (Ballmer-Cao/Scheidegger 1979).

Tabelle 3. Multiple Regression des Wirtschaftswachstums :

Reduktion der direkten Beziehung mit der Patentpenetration, N = 72, abhängige Variable : DYN (Wirtschaftswachstum).

Prädiktoren : PPEN (Patentpenetration), GDIR (Investitionsrate), YN65 (Entwicklungsstand), EXGR (Exportwachstum), EXPORT (Exportquote), PRTCON (Partnerkonzentration). In den Prädiktorenkolonnen stehen die standardisierten Regressionskoeffizienten Beta und in Klammern die F-Werte.

	PPEN	GDIR	YN65	EXGR	EXPORT	PRTCON	R	F
1.	-.36 ** (10.4)						.36	** 10.4
2.	-.31 ** (7.3)	.48 ** (13.2)	-.31 * (5.2)				.52	** 8.4
3.	-.15 (2.4)	.39 ** (12.6)	-.30 ** (7.5)	.55 ** (37.9)			.73	** 19.2
4.	-.06 (0.4)	.45 ** (17.4)	-.28 ** (7.2)	.58 ** (44.5)	-.22 * (6.1)		.76	** 17.8
5.	-.01 (0.0)	.44 ** (17.0)	-.31 * (8.7)	.60 ** (49.0)	-.20 * (5.5)	-.17 * (4.2)	.77	** 16.2
R	-.36	.40	.11	.65	-.10	-.24		

*signifikant auf 5%, **signifikant auf 1%

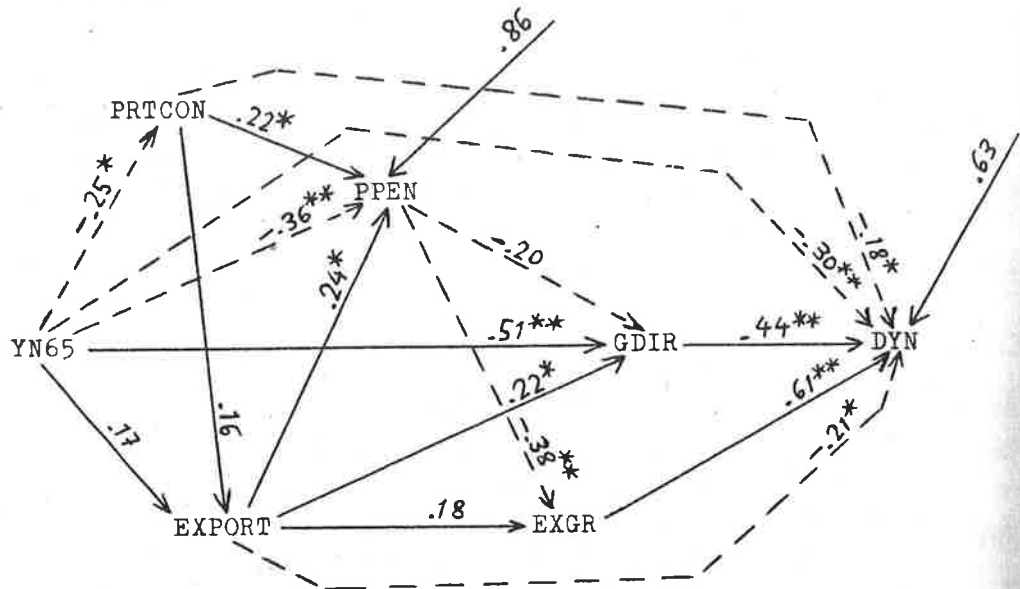
mit 3 Prädiktoren, auf $-.15$ nach dem Einschluss des Exportwachstums etc. bis auf $-.01$ in der Gleichung (5) mit 6 Prädiktoren zeigt den relativen Erklärungsbeitrag des jeweils neu eingeschlossenen Prädiktoren für die Beziehung zwischen der Patentpenetration und dem Wirtschaftswachstum. In Tabelle 3 sind die beiden Kolonnen rechts aussen der multiple Korrelationskoeffizient R und die F-Statistik der Gesamtgleichung. Das quadrierte multiple R ergibt den Anteil der erklärten Varianz der abhängigen Variable (Wirtschaftswachstum). Die Zunahme von $R = .36$ in Gleichung (1) bis $R = .77$ in Gleichung (5) zeigt die Verbesserung der Regressionsschätzung durch den Einschluss von zusätzlichen Prädiktoren. Auf der untersten Zeile stehen (zum Vergleich mit Beta) die bivariaten Korrelationskoeffizienten der entsprechenden Variablen mit dem Wirtschaftswachstum.

In Gleichung (2) wurde gleichzeitig mit der Investitionsrate der Entwicklungsstand eingeführt, da der Entwicklungsstand hoch positiv mit der Investitionsrate, $R = .62$ ($R = .51$ im Entwicklungsländersample), korreliert. Unter Kontrolle der Investitionsrate wird die leicht positive bivariate Beziehung zwischen Entwicklungsstand und Wirtschaftswachstum signifikant negativ. Wenn also die weniger entwickelten Länder nicht so wenig (prozentual) investieren würden, würden sie schneller wachsen als die hochentwickelten Länder (vergleiche dazu Meyer-Fehr 1978 und Berweger/Hoby 1978).

Die investitionshemmende Wirkung der Patentpenetration erklärt nur einen kleinen Teil ihrer Stagnationseffekte, denn das Beta reduziert sich lediglich um

0.5 von $-.36$ auf $-.31$. Der grösste Erklärungsbeitrag leistet die exporthemmende Wirkung der Patentpenetration: Beta wird um $.16$ auf den nicht mehr signifikanten Wert von $-.15$ reduziert. Durch den zusätzlichen Einschluss der Exportquote und der Partnerkonzentration verschwindet der (direkte) Effekt der Patentpenetration auf das Wirtschaftswachstum völlig. Gleichung (5) zeigt, dass die fünf diskutierten intervenierenden Variablen auch im multiplen Modell signifikante Prädiktoren des Wirtschaftswachstums bleiben.

Die Verknüpfung der verschiedenen unabhängigen Variablen und die Wirkungsmechanismen der Patentpenetration können mit einem Pfaddiagramm besser dargestellt werden.



Pfaddiagramm 2. $N = 72$. Variablen: YN65 (Entwicklungsstand), PRTCON (Partnerkonzentration), EXPORT (Exportquote), PPEN (Patentpenetration), GDIR (Investitionsrate), DYN (Wirtschaftswachstum), EXGR (Exportwachstum).

Pfadkoeffizienten von unter $\pm .10$ werden nicht berücksichtigt.

*signifikant auf 5%, **signifikant auf 1%

Im Pfaddiagramm 2 verläuft die postulierte Richtung der Kausalkette von links nach rechts. Entwicklungsstand (YN65) und traditionelle abhängige Integration in die Weltwirtschaft (Partnerkonzentration = PRTCON, Exportquote = EXPORT) sind relativ stark zugeschiebene und tradierte Merkmale von Ländern, die der Patentpenetration kausal vorgelagert sind. Die Patentpenetration kann hingegen die stärker fluktuierenden Variablen Exportwachstum (EXGR) und Investitionsquote (GDIR) beeinflussen. Die drei Variablen ganz links zeigen die strukturellen Bedingungen, die einen Teil der negativen Korrelation zwischen Patentpenetration und Wirtschaftswachstum erklären, bzw. einen Teil dieser Korrelation als Scheinkorrelation aufdecken. Sowohl die signifikant wachstumshemmende Partnerkonzentration als auch die signifikant wachstumsbehindernde Exportquote wirken sich deutlich positiv auf die Patentpenetration aus (was die Hypothese 12 bestätigt).

Das Pfaddiagramm zeigt weiter die beiden indirekten, negativen Wirkungsmechanismen der Patentpenetration auf das Wirtschaftswachstum. Die Patentpenetration hemmt die wachstumsförderlichen Investitionen und beeinträchtigt besonders stark das Exportwachstum, den stärksten, positiven Bestimmungsfaktor des Wirtschaftswachstums. Dadurch werden Hypothesen 8 und besonders 9 sehr eindrücklich bestätigt.

Unsere Ergebnisse liefern zusammenfassend folgende Erklärung der negativen Wachstumseffekte der Patentpenetration:

Die Penetration eines Landes durch Auslandspatente ist eine zu Auslandsdirektinvestitionen alternative Strategie der monopolistischen Marktkontrolle durch multinationale Konzerne, die in wenigen hochentwickelten Ländern domiziliert sind. Die Patentpenetration wirkt sich stärker negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer aus als die Multikapitalpenetration. Die wachstumshemmende Wirkung der Patentpenetration kann teilweise dadurch erklärt werden, dass diejenigen Entwicklungsländer besonders stark penetriert werden, die bereits von Stagnationseffekten der traditionellen Aussenhandelsabhängigkeit überdurchschnittlich stark betroffen sind. Die Patentpenetration wirkt sich dadurch negativ auf das Wirtschaftswachstum der Gastländer aus, dass sie die Investitionstätigkeit behindert und die Zunahme des Exportvolumens stark hemmt.

BIBLIOGRAPHIE

- Ballmer-Cao T.-H. und Scheidegger J. (1979), Compendium of Data for World System Analyses. A Sourcebook of Data Based on the Study of Multinational Corporations, Economic Policy and National Development (Bornschiefer V. and Heintz P., *Bull. Soziol. Inst. Univ. Zürich*, Special Issue, March 1979.
- Bergweger G. und Hoby J.-P. (1978), Wirtschaftspolitik gegenüber Auslandskapital, *Bull. Soziol. Inst. Univ. Zürich*, Nr. 35, Dez. 1978.
- Bornschiefer V. (1976), "Wachstum, Konzentration und Multinationalisierung von Industrieunternehmen" (Frauenfeld).
- Bornschiefer V., (1978), Multinational Corporations and Economic Growth. A Cross-National Test of the Decapitalization Thesis, *forth coming in : J. of Dev. Economics*.
- Bornschiefer V. und Ballmer-Cao T.-H. (1978), Multinational Corporations in the World Economy and National Development, *Bull. Soziol. Inst. Univ. Zürich*, Nr. 32, Jan. 1978.
- Bornschiefer V., Chase-Dunn Ch. und Robinson R. (1978), Cross-National Evidence of the Effects of Foreign Investment and Aid on Economic Growth and Inequality, *Am. J. Sociol.* 84 (1978) 651-683.
- Gerster R. (1978), "Patentierte Profite", *Entwurf Nov. 1978, erscheint 1979 in Buchform*.
- Grundmann H.E. (1976), Foreign Patent Monopolies in Developing Countries, *J. Dev. Stud.*, 12 - 2 (1976) 186-196.
- Heintz P. und Heintz S. (1974), "Die Zukunft der Entwicklung" (Bern).
- International Labour Office (1977), "Labour Force Estimates and Projections, 1950-2000" (2nd Edition) (Genf).
- Merhav M. (1969), "Technological Dependence, Monopoly and Growth" (London).
- Meyer P.C. (1976), Internationale gewerkschaftliche Aktivitäten gegen multinationale Konzerne, *Lizentiatsarbeit, Soziologisches Institut der Universität Zürich*.
- Meyer-Fehr P. (1978), Bestimmungsfaktoren des Wirtschaftswachstums von Nationen, *Bull. Soziol. Inst. Univ. Zürich*, Nr 34, Dez. 1978.
- Mirow K.R. (1978), "Die Diktatur der Kartelle" (Reinbeck).
- OECD-DAC (1972), "Stock of Private Direct Investment by D.A.C. Countries in Developing Countries, End 1967" (Paris).

- OECD-DAC (1975), "Updating of OECD-DAC 1972 for End 1973" (Paris).
- Penrose E. (1973), International Patenting and the Less-Developed Countries, *Econ. J.* (London), 83 - 331 (1973) 768-786.
- Taylor Ch.L., und Hudson M.C. (1972), "World Handbook of Political and Social Indicators" (2nd edition) (New Haven).
- UNCTAD (1975), "The Role of the Patent System in the Transfer of Technology to Developing Countries" (New York, United Nations, TD/B/AC.11/19/Rev.1).
- UNCTAD (1976), "Handbook of International Trade and Development Statistics" (New York, United Nations, TD/STAT.6).
- UNO (1973), "Multinational Corporations in World Development" (New York, United Nations, ST/ECA/190).
- Vaupel J.W. und Curhan J.P. (1974), "The World's Multinational Enterprise. A Sourcebook of Tables Based on a Study of the Largest US and Non-US Manufacturing Corporations" (Geneva, Centre d'Etudes Industrielles).
- Vaitsos C. (1972), Patents Revisited : Their Function in Developing Countries. *J. Dev. Stud.*, 9 - 1 (1972) 71-97.
- Ward M. (1976), "The Measurement of Capital" (Paris, OECD).
- World Intellectual Property Organization (WIPO), *Industrial Property, Statistical Annex*, Daten für 1965 : in Ausgabe Dec. 1966; für 1970 : Dec. 1971, June 1972; für 1975 : Dec. 1976, July/Aug. 1977, auch in : WIPO (1977) : *Industrial Property Statistics for 1975, Publication B : Complete Statistics*.
- World Bank (1971), "World Tables 1971" (Washington, D.C.).
- World Bank (1976), "World Tables 1975" (Baltimore and London, Johns Hopkins University Press).
- World Bank Atlas (verschiedene Jahre) (Washington, D.C.).

POUR UNE SOCIOLOGIE PAUVRE

Alfred Willener, Jean-Yves Pidoux

Institut de sociologie des communications de masse, Université de Lausanne

RESUME

Dans le cadre de ce que l'on a appelé commodément les "interrogations rituelles" sur la sociologie, cet article se propose de s'insurger contre la théâtralité-écran, fréquente en milieu sociologique, contre la routine et contre le fétichisme des moyens hyper-professionnalisés. Il se prononce pour une professionnalisation alternative et tente de cerner ce qui, en matière sociologique, constitue l'essentiel face au superflu, au luxe souvent choquant de certains moyens mis en œuvre. En posant les problèmes du sens, de la subversion, de la dialectique, de la critique et de la demande, cet article rappelle plutôt les fins de la sociologie en Suisse que le problème des moyens : la revendication usuelle concernant l'augmentation des subventions à la sociologie ne devrait pas occulter la réflexion sur l'orientation qu'impliquent les moyens...

ZUSAMMENFASSUNG

Im Rahmen der heute beinahe "ritualen" Infragestellungen der Soziologie lehnt sich dieser Artikel gegen die in soziologischen Milieus oft anzutreffenden Tendenzen zur theatralischen Maskerade, gegen die Routine und den hyperprofessionalen Fetischismus auf. Er spricht für eine Alternativ-Professionalisierung und versucht festzuhalten, was im Soziologischen das Wesentliche vom Überflüssigen trennt, vom oft schockierenden Luxus gewisser eingesetzter Mittel. Indem hier nach dem Sinn von Subversion, Dialektik, Kritik, sozialen Bedürfnissen gefragt wird, will dieser Artikel an den Zweck der schweizerischen Soziologie zurückerinnern, anstatt nur über die Frage der Mittel zu sprechen : die gewohnte Forderung nach Erhöhung der Subventionen an die Soziologie sollte das Ueberdenken der durch die Mittel implizierten Ausrichtungen nicht verschütten...

1. THEATRALITE ?

Qui n'a été frappé, un jour ou l'autre, de l'omniprésence de la métaphore théâtrale dans les discours sur la société ? Que d'acteurs sociaux, de rôles, de scènes et d'arrière-scènes — certaines choses sur l'audience, beaucoup moins sur la mise en scène et assez peu sur les auteurs de la pièce, il est vrai — d'ailleurs là, on dira le système et non la pièce, sortant de la théâtralité... On trouve dès maintenant d'excellents travaux d'ensemble sur l'intérêt et les limites du parallèle théâtre/société (Burns, 1973; Rapp, 1973).

S'il n'y a guère de doute que la vie quotidienne, et plus spectaculairement la vie politique, notamment, comportent une part de théâtre, il en va de même des pratiques intellectuelles, que ce soit dans celles de la sociologie ou dans d'autres. Une mise au grand jour fort soigneuse de la théâtralité des professionnels a même commencé à être entamée dès les années 60 (cf. par exemple Margaret Mead, 1959; et Hammond (Ed), 1964). Une lumière plus réaliste commence dès lors à éclairer ce qu'"on" a fait vraiment. Bien sûr, tout ceci était loin d'être complètement ignoré auparavant. En privé, le travail des collègues a toujours été évalué crûment; on a des "tuyaux" qui viennent étrangement compléter ce qui est, par ailleurs, élégamment

“présenté” dans les publications (Goffman pourrait écrire un *The presentation of self in ... professional life*).

Avec Sorokin (1959), la critique outrecuidante classique, et C.W. Mills (1967), la critique de gauche, une série d’auteurs dénonce durement, et pas seulement dans des publications à diffusion restreinte, jusqu’aux travers les plus admis de la théâtralité professionnelle des sociologues (par ex. Vic Allen, 1970, et récemment R. Lourau, 1977).

La liste complète des critiques vaudrait d’être dressée et discutée. Et il s’est développé, bien sûr, un nouveau “domaine” — celui de la sociologie de la sociologie — produisant des travaux qui ressortissent eux-mêmes d’horizons divers. Mais éloignons-nous de la mise en abyme — il se fera certainement une sociologie de la sociologie de la sociologie — nous devons craindre dans l’immédiat d’autres abîmes. Il y a surtout le danger techniciste, et celui de l’illusoire mise entre parenthèses de soi.

A un moment précis de l’évolution de nos sociétés — tel est le point de départ de la réflexion de ce papier — on passe du danger d’une sociologie trop littéraire, réflexive, marginale, à celui d’une sociologie intégrée à une technocratie naissante, gestionnaire, obligée d’acheter les moyens de fonctionner au prix d’une théâtralité professionnelle qui est en passe de devenir une théâtralité de l’efficacité fonctionnelle.

Les accessoires et les costumes changent. L’attaché-case et le complet-cravate font leur entrée. En France, ce moment était atteint en 1965 (cf Reynaud 1966, ouvrage publié après un congrès en présence des responsables du plan national).

Il nous semble que l’actuelle instauration des programmes nationaux au FNRS, et au-dessus, fait que nous en sommes présentement, à un *même* point de l’évolution de notre société (toutes choses n’étant pas égales par ailleurs).

E. Morin (1965) avait fort bien formulé ce problème qui est dès maintenant le nôtre :

“La sociologie moderne doit se battre sur plusieurs fronts. D’une part, elle lutte pour exister et se faire reconnaître comme science exacte. Cette lutte est *externe*, car c’est aux yeux des sciences plus anciennes, aux yeux des instances et puissances sociales, qu’elle revendique l’existence scientifique à part entière. Cette lutte est également *interne*, parce que la démarche scientifique, c’est-à-dire de généralisation de méthodes propres aux sciences exactes, doit s’affirmer contre les habitudes, voire même la tradition d’une sociologie réflexive.

Mais d’autre part, la sociologie doit exister pour être science vivante, c’est-à-dire féconde et inventive. Sur ce front, elle doit mener également une lutte externe et interne : à l’*extérieur*, la demande qui émane de puissances administratives publiques ou privées exige de la sociologie qu’elle ne soit qu’une technique d’appoint pour connaître le “facteur humain” des problèmes économiques, ou qu’une technique d’information pour décisions des sommets : à l’*intérieur*, la désintégration du système individualiste de la sociologie réflexive, les nouveaux modes d’organisation du travail, la pression des demandes extérieures menacent non seulement la réflexion traditionnelle, mais le principe de la réflexion fondamentale”.

Enfin, Morin pose ainsi l’exigence la plus élevée (p. 5-6, cit.) :

“La sociologie doit à nouveau fonder son autonomie à l’égard d’une société qui ferait d’elle l’un de ses pédoncules préhensifs. La sociologie doit reconnaître et faire reconnaître son droit à penser la société qui l’emploie. Ce droit n’est pas à exercer unique-

ment à l'égard des pouvoirs; il doit être exercé à l'égard de tout un système, d'une civilisation de l'efficacité immédiate, de la rentabilité, de la rationalisation. Ces valeurs sacrosaintes doivent être mises en question".

Et cette exigence n'est pas séparable de la nécessité de l'auto-analyse. "La réflexion signifie auto-réflexion", et l'auto-analyse des sociologues doit être (Morin, 1965 p. 7) "analyse de la société des sociologues" eux-mêmes. "Le sociologue a d'autant plus besoin de faire le point sur la société des sociologues que celle-ci est en transition" (id.).

En conclusion de cet article qui nous paraît si topique pour notre propre société actuelle (de Suisses tout court et de sociologues suisses), l'auteur préconise un développement qui aille dans 3 directions : dans celle d'un travail personnel et marginal, dans celle d'un puissant secteur planifié de recherche, dans celle d'une recherche fondamentale en matière de sciences humaines. Position pluraliste, donc, mais assortie d'un avertissement :

"Il faudrait éviter que se cristallise et devienne monopoliste une idéologie de la science sociale qui serait seulement la "superstructure" du développement technique de la société actuelle, et où la science serait réduite à son aspect techniciste... Cette idéologie, là où elle est dominante, fait régner l'intimidation : les mots maudits de "littérature", "journalisme", "philosophie", "essayisme" balaient comme déchets non seulement la pacotille, mais toute tentative de réflexion personnelle, toute problématique un peu générale : tout franchissement d'une ligne étroite de spécialisation est dénoncé comme coupable dilettantisme. Ce qui est un peu inattendu est perçu non comme originalité, mais comme fumisterie. La haine déréglée de tout ce qui n'entre pas dans les moules standard et les techniques standard trahit l'idéologie de la sociologie routinière".

Il existe clairement — de nombreuses publications sociologiques l'attestent aux Etats-Unis et de plus en plus en Europe — une théâtralité techniciste, voire technologiste, de nos travaux. Il n'est pas de notre intention d'en faire ici le portrait-robot; nous entendons simplement en dénoncer l'orientation qui consiste à accréditer la légitimité des recherches non par les fins poursuivies (en discutant celles-ci), mais par les méthodes utilisées, non par le contenu (à relativiser), mais par les gadgets de présentation. Et l'on tombe inévitablement dans l'éléphantiasis. Plus le crédit de recherche est grand, plus le nombre de questionnaires est grand, plus le nombre de tris effectués est grand, et plus l'ordinateur qui les effectue est puissant, et plus le nombre de personnes employées à la recherche est grand, plus le crédit de prestige accordé à la recherche sera grand.

Malheureusement, dénoncer cette logique est dangereux, surtout dans un petit pays comme le nôtre, dans lequel la sociologie reste trop souvent réduite à la portion congrue. Il est, bien sûr, tout aussi désastreux de donner dans une politique désuète de projets mignons, nécessairement minables, s'ils sont trop minuscules.

Ce que nous proposons, c'est d'ouvrir la réflexion et l'expérimentation à une stratégie complémentaire à celle des grands projets plus ou moins académiques *et/ou* technocratiques. Que devraient être des projets relativement pauvres dans un pays riche ?

2. VERS UN THEATRE PAUVRE

Si tant d'auteurs parmi nous ont copieusement, parfois inconsciemment, utilisé la métaphore théâtrale et la dramaturgie pour parler de société, et à la société, pourquoi n'étudierions-nous pas consciemment la praxis, souvent fort riche, des hommes de théâtre ?

Parmi ces derniers, Grotowski nous est apparu comme un expérimentateur particulièrement décapant, au point qu'il nous semble fournir à une sociologie (à des orientations possibles de la sociologie, précisons-le, en vertu même d'un développement pluraliste du métier) une sorte de *paradigme*.

Sommes-nous loin de la sociologie ? Il ne semble pas et nous ne mettrons pas toujours les points sur les i dans la confrontation théâtre/sociologie qui va suivre.

2.1. Eliminer les blocages, dit-il surtout¹ "nous ne voulons pas enseigner à l'acteur un ensemble prédéterminé de moyens ou lui donner un 'bagage d'artifices' (...), nous tentons d'éliminer ses résistances..." (Grotowski, 1971, p. 14).

"L'abandon des éléments de la conduite 'quotidienne' qui obscurcissent l'impulsion pure" (p. 16).

Ne sommes-nous dans le point numéro un du programme désormais connu de l'ethnométhodologie ? Certes, on peut se demander dès maintenant ce que serait, pour le sociologue, une impulsion pure, débarrassée des résistances. Cela, nous l'ignorons, mais qu'il soit nécessaire de libérer "la population" à étudier des clichés quotidiens et tout autant les chercheurs qui l'étudient des stéréotypes professionnels, de leur "bagage d'artifices", paraît certain, à moins que ceux-ci soient maîtrisés (on y reviendra).

Grotowski craint avant tout les clichés, les recettes. "Nous enlevons à l'acteur tout ce qui le ferme, mais nous ne lui enseignons pas *comment créer*" (p. 97). Dans son enseignement, bien sûr, Grotowski suit une idée avec méthode, mais il se méfie fondamentalement de toute méthode; celle-ci est la conscience de ce "comment". L'acteur ne doit plus se demander comment faire telle chose : il suffit qu'il sache "ce qu'il ne doit pas faire, ce qui le bloque" (p. 10). La méthode de Grotowski est anti-scolaire. "Seuls les exercices qui *explorent* impliquent l'organisme entier de l'acteur et mobilisent ses ressources cachées. Les exercices qui *répètent* donnent des résultats inférieurs" (p. 105).

Ce que nous faisons dans la recherche ou dans l'application du métier de sociologue dépend, bien sûr, grandement, de l'enseignement que nous avons reçu. Laissons à chacun mesurer la distance qui le sépare de l'enseignement tel que le conçoit Grotowski (rappelons : acteur = sociologie, acteur = population étudiée, dans ce parallèle).

¹ Nous tirons ce qui suit du livre "Vers un théâtre pauvre" de Grotowski, qui commence par l'article du même titre paru en 1965 en Pologne.

2.2 *Éliminer le superflu (non-spécifique)*

“Qu’est-ce que le théâtre ? Qu’est-ce que son unicité ? Que peut-il faire que ne peuvent faire ni le film, ni la télévision ?” (p. 17). Et notre expérimentateur répond : le *théâtre pauvre* et le spectacle comme *acte de transgression* (id.).

Le théâtre riche, dit-il, est kleptomane, il puise à toutes sortes d’autres disciplines. Or, le théâtre peut exister sans maquillage, sans costume autonome, sans scène (lieu séparé de spectacle), sans effets de lumières ou de sons, etc. C’est alors du théâtre “pauvre” = réduit à l’essentiel, à sa spécificité.

Les parallèles s’imposent, le film (les historiens), la télévision (les journalistes) feront toujours quelque chose de techniquement supérieur, les uns ayant tout le temps – plus de temps que nous – les autres étant plus rapides et disposant de moyens de diffusion plus grands que nous.

Le théâtre peut faire autre chose. Il est, dit Grotowski, capable de “se défier et de défier le spectateur, en violant des stéréotypes acceptés, c’est le “défi du tabou”, “une sorte de provocation”, c’est un acte de transgression, “arracher le masque de la vie” (sous-entendu : courante) (p. 20).

Il apparaît donc à l’évidence que, si “pauvre” se réfère en partie au moins aux budgets, et que si l’on fait de nécessité vertu, la conséquence est une réflexion sur l’indispensable et le superflu, pauvre veut en même temps dire riche de sens, d’intensité, etc.

2.3 *Éliminer discipline pure et spontanéité pure*

Le texte n’est pas le théâtre, “il ne devient théâtre que par l’utilisation qu’en fait l’acteur” (p. 20) et – nous y revenons dans un instant – que dans le rapport au public.

La voie dite “négative” dont parle Grotowski – éliminer, dédompter – n’est nullement celle du spontanéisme. “Nous croyons qu’un processus personnel qui n’est pas *articulé* par une structuration du rôle n’est pas une délivrance et sombrera dans l’amorphe” (p. 15).

Entre la spontanéité et la discipline l’acteur doit atteindre à une sorte d’*acte total* auquel il ne parvient qu’à condition de “se dépouiller” (de ses défenses), en s’extériorisant. Non pour “se montrer” en exhibitionniste, mais comme quelqu’un de sérieux et de solennel, pour révéler; “l’acteur doit être prêt à être absolument sincère”, instinct et conscience réunis (p. 176).

Parlant d’art asiatique (Bali, Indes), Grotowski insiste : “La spontanéité et la discipline, loin de s’affaiblir l’une l’autre, se renforcent mutuellement” (p. 89). Et : “Ce qui est élémentaire nourrit ce qui est construit et inversement, pour devenir la source réelle d’une espèce d’action qui irradie”. (id).

Tout le travail d’éducateur-metteur en scène consisterait à favoriser une dialectique en vue de concilier les contraires : maîtriser la spontanéité, spontanéiser la maîtrise. Que faisons-nous, dans notre domaine, quels exercices, quel arrangement des conditions de travail, pour aller dans un tel sens – après tant de discussions sur

"l'aller et retour" entre empirie et théorie, entre discipline dans les méthodes et techniques d'une part et adaptation aux circonstances, voire innovation, d'autre part ?

2.4. *On ne peut éliminer les acteurs*

Jusqu'où aller dans ce processus d'élimination ? Le théâtre peut-il exister sans acteurs ?

Là où pas mal de sociologues actuels font comme si, pour eux, la réponse pouvait sérieusement être "oui", Grotowski, dans son domaine, répond "non". "On pourrait avancer le spectacle de marionnettes. Néanmoins, même là, un acteur se trouve derrière la scène, un acteur d'une autre sorte" (p. 30-31).

Cela nous rappelle cette prétention si volontiers affichée actuellement, chez maint spécialiste qui se veut scientifique, de s'éliminer de la scène des données qu'il rapporte ou de l'argumentation. Cette tendance-là, comme celle qui efface tout le monde en vue de présenter l'importance du "système", serait-elle un théâtre de marionnettes — dont le principe est de faire oublier qu'un ou plusieurs acteurs tirent des ficelles ?

Mais revenons au processus d'élimination du superflu, qui intéresse notre acteur. N'élimine-t-il, du coup, des attributs indispensables pour cet acteur dont il vient d'affirmer l'importance ? Celui-ci ne serait-il pas appauvri, dans le théâtre pauvre ?

Bien au contraire : s'il est vrai qu'on n'aura, par exemple, qu'une seule source de lumière, l'acteur va pouvoir jouer avec cette lumière et ses ombres d'une manière précisément très intéressante. D'autre part, renoncer au make-up, aux faux-nez, aux ventres rembourrés, etc. n'est pas un appauvrissement de l'acteur; celui-ci va pouvoir se transformer au gré de ce qu'il veut/doit exprimer (p. 19).

Éliminer les ficelles du métier, non l'acteur, en même temps que l'on élimine les ficelles sur lesquelles tirer pour le manipuler. "Nulle pensée ne peut guider l'organisme entier d'un acteur de manière vivante. Elle doit le stimuler, et c'est tout ce qu'elle peut réellement faire". (p. 91).

Pas de prédominance de l'enseignant ! Ni des grands auteurs/vérités éternelles !

"Il n'y a pas d'Hamlet objectif, unique. La force des grandes œuvres consiste réellement dans leur effet catalyseur : elles nous ouvrent des portes, elles mettent en branle le mécanisme de notre propre conscience". (p. 55).

On se rend compte que ce patron d'un courant dramaturgique patronne aussi peu que possible². Il semble bien prendre le mot acteur au sens fort. C'est celui qui vit son action, qui cherche sa propre solution, face à la tâche qui lui est proposée par ce qui est ici appelé une "partition"; c'est en vivant cette recherche et en la communiquant qu'il accomplit son rôle.

² Si tant est qu'il pratique ses propres principes, ce que nous croyons; à vérifier, mais restons au niveau des principes.

2.5. *On ne peut éliminer l'audience*

Le théâtre ? C'est "ce qui se passe entre spectateur et acteur" (p. 31). Il ne peut exister s'il n'y a, au minimum, *un* spectateur.

Précisons que le laboratoire théâtral du Polonais ne produisait guère de spectacles faciles. La question qui a donc souvent été posée à son animateur était : pour quel public travaillez-vous, est-ce une élite ?

"Oui, dit Grotowski, mais il entend par là "une élite qui n'est déterminée ni par l'origine sociale, ni par la situation financière, ni même par l'éducation". Et il insiste — en polarisant l'argument — "l'ouvrier qui n'a jamais été à l'école secondaire peut vivre ce processus créateur de recherche de soi, alors qu'un professeur d'université peut être mort, formé à jamais, moulé dans la terrible rigidité d'un cadavre (...). Ce qui nous concerne, ce n'est pas n'importe quel public, mais *un certain public*" (p. 39).

Très préoccupé par ce paradoxe des morts encore vivants (les auteurs anciens catalyseurs) et des vivants déjà morts, Grotowski a pensé à des techniques d'auto-renouvellement (de soi, et de la troupe qui joue en étant obligée de jouer plusieurs fois de suite le même spectacle). On pourrait résumer sa conception, à cet égard, en disant qu'il ne conçoit la pièce que vécue par un public et par les acteurs comme une quête.

Il s'exprime très précisément sur cette vie et présence du phénomène : le théâtre est un "acte accompli, *ici et maintenant*, dans les organismes des acteurs, devant d'autres hommes" et il spécifie que c'est une expérience — ce n'est ni le texte ni la discussion éventuelle avec le public, ni une représentation de la vie quotidienne, ni une vision d'une autre vie. *C'est*. (p. 87).

La bataille est-elle pour autant gagnée ? Le public sera-t-il converti ? Grotowski est fort réaliste à cet égard et illustre son propos en parlant de la pièce *Antigone* : "Le public — tous des Créon — sera aux côtés d'Antigone pendant tout le spectacle, mais cela n'empêchera aucun d'entre eux de se comporter en Créon une fois hors du théâtre" (p. 27). Aucune bataille n'est-elle pour autant possible ?

Dans le meilleur des cas, dit encore l'auteur, ce qui peut se produire est ceci (p. 32) : "Si en se défiant lui-même publiquement l'acteur défie les autres, et par l'excès, la profanation et le sacrilège outrageant, se révèle lui-même en s'arrachant son masque de tous les jours, il permet au spectateur d'entreprendre un processus similaire".

Pensons à l'action d'un Jean Ziegler, si mal reçue par certains, si puissante finalement !

2.6. *On ne peut éliminer les critiques*

"Il est absolument essentiel que toutes les recherches de ce genre soient supervisées par un ou plusieurs critiques de théâtre qui, de l'extérieur, analysent les faiblesses", etc. (p. 50).

Précisons. Grotowski entend bien que la critique, qui doit d'ailleurs porter aussi bien sur la préparation du spectacle que sur celui-ci, soit exigeante, mais en

partant des principes mêmes que l'on poursuit soi-même. Critique extérieure, oui, mais qui prend source à l'intérieur de nos propres objectifs.

Nous nous trouvons donc là dans la même position que l'animateur-enseignant par rapport aux acteurs. Il faut absolument éviter de donner l'exemple ou de fournir des recettes. "Ne pas nuire", est le principe premier. "Si vous avez des exigences envers vos collègues, vous devez exiger deux fois plus de vous-mêmes" est le second, alors que la présence d'une critique extérieure au groupe est le troisième (p. 47).

Nous sommes loin du compte ici, dans notre métier. Que faire ? Fonder des groupes de fraternité/sororité où l'exigence se réintroduirait en même temps que la critique à l'intérieur de nos propres objectifs ?

* * *

Si nous n'avons pas explicité tous les parallèles entre cette pratique et celle de certaines sociologies, c'est aussi pour qu'on discute cette pratique au-delà de nos insinuations, chacun à sa manière.

Bien entendu, Grotowski, c'est plus que cela. Nous nous sommes sentis provoqués par lui. Le but n'est pas ici d'exégèse. C'est une confrontation, nous essayons de la digérer. Et elle comporte un point de plus. C'est peut-être même le point focal, visé par tous les autres — c'est le combat *avec* et *contre* les *mythes*.

Ce n'est pas le lieu de fendre des cheveux conceptuels en 36. Disons simplement que les mythes tendent à être connus des ensembles humains relativement étendus, et durant de longues périodes, par opposition aux stéréotypes, plus éphémères et moins diffusés. A la limite, il y a des mythes universels, incarnés de manière particulière dans certaines cultures. Quoiqu'il en soit, des mythes sont repris par des artistes qui les endossent et les transgressent — et par là, dit Grotowski, les renouvellent, les réinstaurent pour ce qu'ils ont de vivant, tout en les débarassant de ce qui ne nous concerne plus.

C'est, en d'autres termes, s'interroger sur le *rôle* (des acteurs) dans une *pièce* (une totalité qui a un sens), par rapport auxquels l'audience, le metteur en scène comme le critique, s'interrogent. Face à une expérience vécue, une extériorisation ainsi produite, qu'en pensent les uns et les autres ?

Le mythe, un point focal qui brûle ; pas n'importe quelle focalisation, arbitrairement choisie. S'attaquer par exemple au renom de pureté d'une Suisse qui veut se croire "au-dessus de tout soupçon" — exemple riche en enseignements. Quels autres mythes ? Nous en voyons notamment deux — le "développement" et le "travail". Il y en aurait d'autres, propres à des "populations" plus ou moins étendues. (Discuter pour les hiérarchiser ?). La manière de viser le point brûlant peut varier.

Pour ceux qui trouvent que la transgression ne sied pas, décidément, au chercheur, ils se souviendront de l'exemple célèbre donné par Myrdal (1948 ; voir aussi Myrdal, 1958) dans une de ses recherches ; on peut montrer en quoi une société transgresse ses propres principes solennellement affirmés ; exemple : un article constitutionnel (l'égalité entre noirs et blancs aux Etats-Unis).

L'originalité de la position de Grotowski vaut la peine d'être soulignée ; elle reste la même en matière de mythes que sur d'autres points. Ne pas se laisser blo-

quer par des polarités dont les extrêmes ne sont ni vrais ni faux; ils révèlent et occultent à la fois. Il s'agit d'explicitier, en les vivant fortement, nos positions respectives, variables, par rapport à ces mythes et leur expression par quelqu'un.

Le plus simple est de tirer le parallèle du côté de nos grands auteurs ou des grands "ismes" qui hantent nos enseignements et nos bibliothèques. Les ignorer ou les adopter ? Plutôt en faire quelque chose, s'en servir comme de catalyseurs, par rapport à nos problèmes, nos tentatives de solution. C'est dans ce même esprit qu'on peut dire, en pensant à de moins grands auteurs — pourquoi ne pas apprendre des expérimentateurs en arts, lettres, journalisme, sports, etc. — que les plus "sociologiques" ne sont pas toujours sociologues (et vice-versa).

3. ENTRE ALPHA ET OMEGA

Parmi les difficultés que rencontrent les sociologues professionnels — surtout dans un pays comme la Suisse — il y a celles liées au décalage entre des attentes extraordinaires (de précision, de promptitude, d'objectivité, d'étendue, de profondeur) qui s'annoncent et des moyens bien moindres qu'ordinaires qui s'offrent. D'où bien des déceptions, d'autant plus grandes qu'il s'ajoute facilement une attente spécifique en matière d'orientation des conclusions de recherche — il faut montrer que (presque) tout va bien, dans ce moins mauvais des mondes. Or, si le sociologue fort ordinairement professionnel devrait atteindre un point *oméga*, son échec tourne facilement de ce vin divin en vinaigre, à un *alpha* de bouc émissaire³.

John O'Neill (1972) fournit une image fort proche. Le sociologue est quelque part entre le rôle du *prêtre* et celui de *putain*. Et ces deux fonctions, curieusement, sont des visées qui ne s'excluent pas toujours, surtout si nous devons à la fois dire la vérité, soi-disant pure mais surtout pas dure, c'est-à-dire concevoir nos conclusions comme soutien à ceux qui nous paient. Coincés entre alpha et omega, donc, ou dans leur télescopage.

Mais encore, comme l'ont montré les discussions les plus diverses sur la position du sociologue, coincé entre le "pouvoir" et le "client" (voir notamment R. Lourau, 1977, pour toute une collection de textes et de réflexions allant dans ce sens) : le pouvoir dont tout le monde, sociologue compris, dépend, et le "pouvoir" que le sociologue voudrait bien exercer à son tour, pour le compte des opprimés, des exploités, des négligés, des manipulés, etc. *et/ou* (la jolie tournure américaine prend ici toute sa saveur) pour son propre compte, à moins qu'il ne l'exerce tout simplement dans le même sens que le pouvoir, par conviction et sans trop le savoir (ce qu'on appellera être neutre) ou parce que cela paie, aux divers sens du terme.

³ Une séance entière du FNRS s'est déroulée sous ces deux signes à Berne, sur la déviance. — Dans une salle de réunion qui sert aussi à des cultes, l'orientation de la vérité était illustrée sur une fresque murale en lignes colorées fuyant vers un point omega, pendant que beaucoup d'orateurs se référaient à la position de l'expert ou du déviant bouc émissaire (parler de déviance ou être déviant, c'est peindre le... diable sur la muraille).

Une formulation plus dure va jusqu'à caractériser le sociologue comme *espion-traitre* (Lourau, 1977, citant Martin Nicolaus — dans une conférence, membre d'un *radical caucus* américain) :

"... les sociologues, à part quelques rares mais honorables (ou honorables mais rares) exceptions ont dirigé leurs regards vers le bas, et leurs mains vers le haut" (p. 108). (...) "les plus aventureux se déguisent en hommes du peuple, vont se mêler aux paysans sur le "terrain", et en reviennent avec des livres et des articles qui brisent la *défense secrète* dans laquelle s'enveloppe une population asservie, la rendant ainsi plus vulnérable à la manipulation et à l'encadrement" (p. 109).

Coincés entre alpha et oméga et le pouvoir, exerçant une profession; qu'est-ce qu'une profession? Le type-idéal (sic) de la profession est habituellement caractérisé par trois attributs : prise en charge d'une valeur fondamentale de la société, spécialisation technique fondée sur un long apprentissage, ensemble de normes contrôlées par les pairs.

Or, comme le laisse entendre le texte introductif à un récent débat entre sociologues suisses (*Rev. suisse sociol.*, 3-1, 1977) : au nom de la nécessité d'accréditer la sociologie comme profession — et notre intention n'est ici nullement d'aller contre la professionnalisation — certains se demandent si les remises en cause ne sont pas devenues des *rituels*, ce qui veut probablement dire : ne portent pas à conséquence, sauf à sécuriser. Le problème serait, en somme, celui d'une *professionnalisation* qui mène à une *sociologie impassible*.

Telle est bien une des voies, nous semble-t-il, mais ce n'est pas la seule. Tout dépend quel champ cette profession veut couvrir.

4. LA QUESTION DU CHAMP REDUITE AU CHAMP DE LA QUESTION

Toute une série d'auteurs, notamment français, ont récemment connu un regain massif d'intérêt. C'est probablement — pour reprendre l'excellente trilogie de Sartre qui insiste sur le même mot (du moment qu'il s'agit d'un même champ dont les trois éléments participent; cf *Question de méthode*) — que ces questionneurs, les questionnés, comme la question, se trouvent être sur une même longueur d'ondes et que l'étincelle passe. Le "collège de sociologie" (Bataille, Caillois, Leiris, Klossowski, Kojève), comme une certaine "école de Chicago" et l'"école de Francfort", malgré des différences non négligeables entre eux, esquissent ce qu'on pourrait appeler la voie de la *professionnalisation anti-professionnelle*. Ils ont en commun au moins ceci, que le choix de la question est primordial, social (existentiel plutôt qu'abstrait), que les *rappports* entre le questionneur et le questionné font problème et sont explicités, enfin, que les réponses du questionné affectent le questionneur et inversement. On pourrait ajouter qu'en dehors de leur compétence analytique, ils ont souvent une connaissance approfondie dans un domaine particulier, en plus de la vocation d'écrivain.

Si les sociologues professionnels sont ou se disent parfois intéressés par des perspectives interdisciplinaires, les "intellectuels" qu'on vient d'évoquer pratiquent

une sorte de sociologie transdisciplinaire. Leur champ est fort variable; c'est celui de la question.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que certains d'entre eux étaient surréalistes, d'autres temporairement réfugiés ou déracinés, quelques-uns proches des 'milieux' de la pègre. Leur question n'était pas celle que se posent les disciplines habituées à partir du "donné social" dit normal, de ce qui est fort couramment évident. S'autoriser à partir d'une question plutôt que de ce qui est visible, conduit à explorer les faces cachées derrière le subréel que la population la plus nombreuse considère vulgairement comme *le réel*.

A ainsi se lancer on rencontre non seulement l'arrière-scène, les bas-fonds, voire le maudit, ce qui est innommable, voire ineffable ou pour le moins obscur. C'est aussi du réel, dans lequel on distinguera le meilleur à côté ou en même temps que le pire — tout y est plus accusé, nous sommes dans le surréel.

Bien sûr, on touche là à des frontières. Et le problème de la preuve va se poser. Mais n'est-il pas significatif qu'en anglais preuve se dise le plus souvent *the evidence*? Comme si seul ce qui est évident — le subréel — pouvait en fournir, et par implication, comme si seuls les phénomènes évidents pouvaient être dans le champ de l'investigation et de la réflexion scientifiques.

Tout se passe comme si, en sociologie comme ailleurs, on avait tendance tout "naturellement" à s'éloigner des questions hors des réponses commodes. Le jeu qui fait que les questionnés deviennent questionneurs, que les questions mettent en cause ces derniers, etc., toutes les permutations étant possibles, est pénible, même s'il est passionnant.

Ce n'est pas le lieu de tenter un bilan de ces écoles dont les travaux sont bien sûr de statuts et de valeurs divers. Contentons-nous de relever la nature particulière du texte chez les intellectuels de ce type. S'ils ont abordé des phénomènes difficiles à décrire, ils ont aussi développé beaucoup au-delà de ce qui se fait couramment en sociologie, la capacité d'exprimer la qualité d'un phénomène. S'ils ont frôlé les sujets à la limite de l'analysable, ils ont été des témoins, fournissant une sorte de compte rendu d'une réalité (les réponses des questionnés) vécue par eux (question-questionneur). Leur texte est à son tour, comme l'est un document historique, comme le sont toutes les données non artificielles, plus ou moins analysable. Seuls les *artefacts* ont l'air complètement analysables.

5. VERS UNE SOCIOLOGIE "PAUVRE"

Mettons tout de suite les guillemets, car il ne s'agit pas de donner dans le misérabilisme mais de suivre la splendide maxime de B. Fuller : "More with Less". Et avouons tout de suite le *hic* principal : *with less* ne veut pas dire "avec rien de rien".

Plus on demande d'argent et plus on s'engage envers le bailleur de fonds et plus on va vers l'organisation lourde de recherche. Il est probable que cet engrenage ne se fait pas de manière strictement linéaire du budget poids plume jusqu'aux bud-

gets pachydermiques. Il y a des seuils dans l'augmentation des contraintes et notre affirmation va dans le sens suivant : c'est la recherche artisanale qui se trouve dans la zone la plus favorable, sauvegardant un optimum de sens et de liberté à la recherche, tout en permettant de faire "le tour" d'un sujet. A condition, bien sûr, que celui-ci soit astucieusement situé et posé. L'étiquette de "pauvre" doit simplement suggérer cette attitude de concentration décontractée illustrée par Grotowski : éliminer tout le superflu, rester disponible à la confrontation avec les problèmes cruciaux, tout en sachant qu'en s'engageant à fond, on illustrera au mieux une quête, qu'on atteindra une étape, mais qu'on ne fera pas une "enquête", et Dieu sait si ce mot a une cote !

Or, que faut-il sauvegarder, dans l'inévitable processus d'élimination ? Là, nous sortons des remises en cause rituelles pour aborder des solutions. Mais esquissons déjà une réponse au préalable du financement ; les questions de fond n'éliminent pas la question des fonds. A la limite, il faut être prêt à gagner le droit à la pratique de cette sociologie par une autre métier. Peindre en bâtiment à temps partiel pour avoir de quoi peindre sur toile. On peut être actuellement meilleur professionnel si on l'est à temps partiel. La solution courante : enseigner en économisant du temps pour ce type de recherche ; probablement pas la meilleure solution, vu les impératifs intellectuels contradictoires (retenir beaucoup, retenir peu). Ou encore : chercheur technicien à mi-temps et chercheur artisan à titre "privé" ? Il reste, d'autre part, la pratique difficile du paiement par un client demandeur (et il faut sans doute exclure systématiquement qu'il s'agisse du patron de la population à étudier — règle déontologique) et, enfin, le financement hors demande, type fonds national, fonds privé ou fonds international⁴. "Faire plus avec moins", maxime a-professionnelle ?

Dans un sens, oui. On est tout de suite en contradiction avec ce monde de la spécialisation qui, *paradoxalement* a conduit au mouvement "Professionalization of Everybody", dont des Américains parlent depuis une quinzaine d'années. Plus on s'éloigne des professions, au sens des trois caractéristiques rappelées ci-dessus, et plus les cadres salariés quelque peu "gradués" en quelque chose veulent s'organiser en professions, afin de lutter contre le morcellement des tâches et la fuite du sens et de l'influence (qui vont de pair avec la virtuosité technique sectorialisée) tout en créant des illusions pour couvrir l'abîme qui les sépare d'un retour à une totalisation.

Dans un sens plus important, non. L'artisanat sociologique moderne est une alternative à la professionnalisation courante, tributaire de la spécialisation. Elle est une *professionnalisation a-professionnelle*, comme certains mouvements de contestation culturelle étaient (sont ?) une politisation a-politique. Elle se fait dans un esprit *amateur* et pour distinguer ce dernier du dilettantisme, il faut esquisser et

⁴ Luttons pour que l'éventuelle lutte de notre association pour sauvegarder, voire développer, le secteur artisanal de la recherche sociologique auprès du FNRS soit éventuellement entendue. Une première tranche de budgets de ce type, dans une envolée de politique nouvelle de la recherche, pourrait être consacrée à financer des recherches artisanales conduisant à des thèses. Une autre tranche consisterait à doubler les grands projets nationaux par de petits projets artisanaux. Quels risques ?

tenter de faire observer un "savoir-faire et -être minimal intra-professionnel garanti".

Bien entendu, les caractéristiques précises d'un tel SMIG feront toujours problème. Le débat à leur sujet ne tarira jamais, il faudrait être bien bureaucrate pour croire qu'on en viendra utilement à régler jusqu'au détail. Toujours est-il qu'un modèle sensibilisateur de SMIG pourrait être lancé. Encore faut-il l'esquisser, plutôt que de désespérer qu'il ne soit suivi spontanément. Il y a les ingrédients et leur dosage, comme dans toutes les cuisines; et la réussite du plat dépend encore du choix du moment et de l'endroit pour le faire et de la manière de le servir — à qui? — et surtout du "tour de main" du cuisinier — stade mystérieux du processus de production, mais qu'on peut aussi tenter d'élucider.

Pour égayer un peu l'argumentation, voici une recette d'une autre auberge (Lourau, 1977, p. 138; texte d'une revue critique de jeunes scientifiques français) :

"Vous prenez une poignée de technocrates dans le vent. Vous y incorporez une grosse quantité de crédits publics. Vous laissez goutter lentement les crédits sur de jeunes graines universitaires bien perméables et soigneusement sélectionnées (sous cloche américaine de préférence). Pour faire monter, vous plongez celle-ci dans un bain de pédanterie scientifique que vous faites épaissir par de la poudre statistique et un zeste de culture philosophique".

Ajoutons : "servir froid dans situation à chaud" ce qui conduit à travers une de ces transitions à inversion dont les intellectuels, mais aussi les téléspectateurs⁵ ont l'habitude : la sociologie 'pauvre' devra être "servie chaude dans une situation à froid", mais tentons d'esquisser ce SMIG pour une recherche artisanale moderne et stratégique :

5.1. *La pose* (quelle question, où, quand, par rapport à qui, et avec qui ?) constitue le problème le plus difficile (*Ansatz* et non approche). Il doit retenir la majeure partie de l'attention, de préférence à toutes les discussions concernant le 'comment'.

La réponse à ce "que faire" détermine beaucoup plus que n'importe quelle opération de détail la valeur des résultats; on met malheureusement trop souvent cette certitude au vestiaire, par commodité.

Actuellement, la tendance à l'hyper-rationalisation (au sens divers) est telle, en sociologie (en partie par souci d'acquérir un brevet de scientificité), qu'il convient de pratiquer cette pose à un point d'intersection, de *rencontre* — là où un système est confronté, à chaud, de manière virulente avec *un événement*, un accident, un aléa, du non-prévu par le système. La virulence de cette rencontre peut certes, être peu visible (cas de répression de l'expression), mais elle devrait faire peu de doute, sur la base de documents déjà existants (journaux, incidents, etc.).

5.2. *La trilogie* : un acteur/un système/un observateur, comme minimum vital; approfondir l'univers de pensée et d'action d'un acteur au moins en deçà et au-delà de ses défenses courantes; idem pour un système au moins — celui avec lequel l'ac-

⁵ Cf. à cet égard, et concernant la richesse des programmes, *Can. ench.*, 8, II, 1978, "Plus la télé est chiche, plus elle est riante".

teur est confronté, dans lequel il est plus ou moins intégré; idem pour notre propre position (analyse de notre implication dans le rapport avec cet acteur et ce système). Pour toute la trilogie, description et analyse compte tenu des projets.

Spécifier ainsi trois unités veut dire chercher un certain équilibre quant à la place qu'ils vont occuper dans la recherche. Impossible de fixer un dosage précis, mais principe de ne pas retourner de la trilogie à la dichotomie (acteurs/système, ou acteurs/nous).

Bien entendu, d'autres acteurs, systèmes, observateurs peuvent être introduits, mais ils ne devraient l'être que dans la mesure où leur introduction ne porte pas préjudice à l'équilibre trilogique.

5.3. Un mythe, central et sensible, qu'il soit universel et/ou culturel, l'essentiel étant qu'il soit suffisamment "nerf de la guerre" (ou de la paix! — cf. la "paix du travail").

Motiver, focaliser.

Pas nécessairement une *valeur* au sens d'un *credo*, la notion sociale à laquelle on va se référer peut être une valeur économique (la "propriété").

5.4. *Un passage* présent et présenté explicitement entre "nous" et "extérieur à nous". On a pu exprimer cette exigence de bien des manières. Un classique (H. Zetterberg, 1954) : passer d'une définition nominale à une définition opératoire; discuter de la congruence entre les deux. Plus dialectique (J.-P. Sartre, 1960) : considérer, décrire, expliquer le processus d'extériorisation et d'intériorisation; discuter ce qui s'y perd, s'y gagne. Ou, beaucoup plus banalement, disons qu'il est indispensable que le *passage* entre des données (construites, induites ou sélectionnées à partir de leur état telles quelles) et notre interprétation soit explicitement reconnaissable comme tel, ce qui laisse la porte ouverte non seulement à d'autres interprétations, mais localise plus judicieusement sur quoi le regard de la critique peut utilement porter.

5.5. *Une audience*, si possible repérée par une *demande* préalable dite éventuellement non-dite, mais constatable dans des comportements. Cette exigence semble bien être la plus tristement négligée dans nos travaux (ceux des auteurs compris). La coutume de laisser au chercheur ou à des 'instances' l'initiative des recherches n'est que trop facilement reproduite de génération en génération. Peut-on continuer à produire pour le plaisir et pour quelques collègues?

Y a-t-il identité entre l'acteur étudié et cette audience? Pas nécessairement, cela va (trop facilement!) de soi. Nous supposons qu'elle devrait exister plus souvent.

5.6. *Une critique* qui en soit une, intérieure tout en n'étant pas un collègue d'enseignement mutuel, corporatiste ou opportuniste; intérieure — participant d'une même visée — les critiques extérieures n'ayant que peu de chances d'intéresser l'intéressé (destruction concurrentielle, rejet, "vous auriez mieux fait de" selon un autre système de référence).

Dans la mesure où le rapport de recherche fait suffisamment état des difficultés, des doutes et de la part d'échec de l'expérience, la critique fertile et les progrès sont possibles, comme le sera l'assainissement du milieu professionnel.

* * *

Ceci étant dit, esquissons tout de même quelques traits de ce "comment" que nous avons mis de côté (comment "faire plus avec moins").

Analyser beaucoup plus à fond qu'on ne le fait habituellement des données existantes; investir tout le temps qu'il faut pour réunir des témoignages peu nombreux de très haute qualité par rapport auxquels nous sachions également très bien quelle est notre implication, notre part dans la sélection et dans la construction. Ne pas refaire du faux travail artisanal — ce que certains d'entre nous ont tenté à plusieurs reprises avec un bonheur seulement relatif — en utilisant la méthodologie 'industrielle' qui ne convient qu'aux gros budgets. Par conséquent : imaginer et pratiquer une méthodologie propre. D'autre part, décider de travailler à l'intérieur d'un milieu auquel nous appartenons autant que possible. Et ne choisir que des sujets pour lesquels on prévoit de rester motivé durant une longue période, de manière à ce que des ré-analyses de l'expérience initiale et des premiers textes sur elle restent envisageables. Evoluer à travers des critiques et des ré-expériences similaires.

Il est probable que la centration sur une pratique artisanale revienne à prendre position sur le type d'acteurs à considérer (on aura compris que notre "un" acteur inclut un pluriel collectif). Cet artisanat-là se conçoit surtout à l'intérieur du courant autogestionnaire moderne, disons en termes plus méthodologiques, par rapport à des sortes de communautés restreintes.

Resterait beaucoup à dire sur l'enseignement. Comment développer des savoir-faire et -être ? Pour l'instant, l'enseignement est trop centré sur l'assimilation et la reproduction de connaissances diverses et, éventuellement, sur la mise en pratique de techniques abstraites et standardisées.

Une formation au-delà des recettes standard n'est pas l'absence de formation. L'apprentissage notamment de la capacité de mobiliser et d'assimiler rapidement des connaissances et de l'information est possible, mais aussi celui de pratiques imaginatives⁶.

"Faire plus avec moins", n'est-ce pas dangereux ? Pas nécessairement sur le plan scientifique, nous semble-t-il. Sans se recommander des Joliot et de leurs expériences conduites, durant la période héroïque, dans des boîtes de conserves et avec de simples ficelles, on pourrait montrer sans trop de difficultés que le "rendement" scientifique n'est pas directement proportionnel aux moyens financiers investis. Par contre, "faire plus" de bruit "avec moins" de moyens et d'information, voilà qui promet d'être dangereux ! C'est le second hic, après celui du financement. Dans le

⁶ Il ne s'agit de rien de fondamentalement nouveau, mais de fondamentalement négligé; cf C.W. Mills (1959) "Imagination sociologique" p. ex. p. 216 ou Kenneth Burke (1945) qui parle de "perspectives by incongruity" ou encore Bendix et Berger qui insistent sur l'intérêt à pratiquer les "paired concepts" ("Images of Society and Problems of Concept Formation in Sociology", *Symp. Soc. Theory*, Gross (Ed.), 1959)... et bien d'autres.

contexte d'une situation froide et avec une demande, surtout lorsque celle-ci est dite, une part du danger est peut-être détournée, cette foudre qui tombe si exclusivement sur la sociologie qui "n'est plus ce qu'elle n'a jamais été" (selon l'expression après tout profonde d'un génial journaliste romand). Et la pratique à partir d'une demande se justifie bien plus valablement qu'une autre, même s'il est vrai que le bénéfice scientifique ne va pas nécessairement de pair avec l'ampleur du bruit et de l'effet social produits. (Autre enseignement de l'affaire Ziegler?).

Le troisième hic : la difficulté de trouver, ici, une demande suffisamment nette.

Mais mentionnons encore un danger tout autre, corporatiste, et parlons théâtre pour plus de discrétion. Les rapports entre les diverses formes de théâtre et les divers types de budgets créent de la concurrence — objectivement déloyale dans un sens ou un autre (gros des moyens, gros des déclarations) et peut-être même volontairement déloyale, entre troupes de genre divers. Si tant est que de gros et de petits budgets de subvention vont au théâtre d'Etat, au théâtre classique, au théâtre d'avant-garde, et un peu au théâtre 'pauvre', plus amateur, rien n'exclut un succès occasionnel de ce dernier, hors proportions. Réelle ou illusoire, cette perspective irrite par avance les autres troupes; elle peut inciter celles-ci à craindre pour leur avenir. La politique du développement ou du maintien de petits budgets libres peut en être entravée gravement. En fait, pensons-nous, ces théâtres et leur public sont trop différents pour se concurrencer vraiment. Ils doivent être tous maintenus; car ils sont complémentaires.

Le présent papier a commencé par de longs extraits d'un article d'E. Morin datant de 1965. Il convient de revenir pour terminer à ce que ce même auteur a suggéré sur le plan théorique, concernant la place de l'événement en sciences humaines.

Alors que la physique moderne, fait-il remarquer, se transforme jusqu'à se poser le problème de l'histoire et de l'événement, les sciences humaines et surtout la sociologie se modèlent selon un schéma mécanistique, statistique, causaliste, issu de l'ancienne physique (E. Morin, 1972). Il faudrait suivre l'exemple de la psychologie dynamique (freudienne) qui explique la personnalité à travers la rencontre d'un développement autogénératif avec l'environnement structuré (p. 16) et dépasser les vieilles alternatives du libéralisme relativiste et du déterminisme. Le monde n'est ni vraiment cohérent, ni vraiment incohérent. Ne pas dédaigner l'événement, ne pas accepter de fuir dans la seule problématique de l'intégration à la vue du premier déviant venu.

Notre réflexion ici même n'est qu'une esquisse de stratégie de la recherche, en vue de compléter les propositions moriniennes. Le monde théâtral est tout indiqué pour parler aussi bien de théâtralité, de ce "bagage d'artifices", que de drame, d'intensité, de vie. Comment sauvegarder un maximum de sens et d'intensité, si ce n'est en allant vers l'événement, vers ce qui n'est *pas* un *élément* d'un *système* déjà bien en place et relativement connu? Les structuralismes nous écrasent. Les expériences spontanéistes finalement tout autant. A vouloir croire en la spontanéité pure et simple on retombe dans le creux des vagues — après-Woodstock, après-Mai, après-Lip, après-23-juin-jurassien, etc. L'insupportable est dans ce manque de conscience théo-

rique que Morin appelle de ses vœux dans son 'retour de l'événement' — que l'histoire est auto-hétéro-génèse.

Ce qui est vrai sur un plan civique très général ne l'est pas moins sur celui de la recherche. Entre ne rien pouvoir faire, lorsque surgit un événement, pour étudier quoique ce soit "à chaud" tout en possédant un savoir très sophistiqué par ailleurs⁷ et se lancer hyperactivement dans l'étude de l'événement sans préparation, des solutions souples de préparation à la disponibilité sont envisageables; l'organisation préalable d'équipes prêtes à intervenir pourrait et devrait être mise sur pied.

Il reste, bien entendu, la question de l'opportunité sociale de la présentation d'études "à chaud" et sur événements⁸.

"Servir chaud dans situation froide"? Nous sommes dans un pays stable; la phrase marcusienne de la société unidimensionnelle s'y applique peut-être plus qu'à beaucoup d'autres sociétés de même stade de développement économique et industriel. La Suisse est un pays riche, qui ne consacre que relativement peu d'argent à la recherche en sciences humaines, sauf probablement dans les secteurs de l'organisation des entreprises et du marketing et dans la recherche économique, mais là comment évaluer les dépenses, privées?

Or la logique d'un pays riche est d'orienter la recherche dans le sens de l'entretien et de la réparation de mécanismes, même dépassés, mais réputés avoir fait leurs preuves, puisqu'ils ont conduit le pays à être un 'pays riche' où règne la 'paix sociale'.

C'est normal et c'est maquereau-biotique, mais peut-être pas au sens du Dr. Oshawa. Sur sol yin poussent des plantes yang, etc. N'insistons pas, sous peine de retomber dans une recette de cuisine. Simplement ceci — la nourriture macro-biotique prévoit un dosage entre éléments contraires. Une recherche plus térébrante et moins témébile pourrait seule, nous semble-t-il, éviter le suicide de la suissité.

⁷ Cf. R. Pagès, "Du reportage psycho-sociologique et du racisme : à propos de la marche civique sur Washington", *Rev. fr. sociol.*, 4, 1963; l'auteur fait ici l'autocritique de l'incapacité dans laquelle se sont trouvés les psycho-sociologues réunis en un Congrès à Washington au moment même où l'immensité d'un meeting anti-raciste sans précédent a déferlé sur les lieux; impréparation des observateurs qui n'ont pu se lancer dans l'observation, gaspillage d'un potentiel à tous égards, chercheurs et événement.

⁸ Ulf Himmelstrand (Uppsala) a présenté un schéma d'analyse sociologique très complet, évaluant les chances de conduire à des progrès scientifiques, à des avantages sociaux, ou au contraire à des abus, de divers types d'action-research (en voie de publication).

BIBLIOGRAPHIE

- Allen, V. (1970), La doctrine de l'empirisme et l'étude des organisations, *L'homme et la Société*, 15 (1970).
 Bendix and Berger (1959), Images of Society and Problems of Concept Formation in Sociology, *Symposium on social theory* (Gross, Ed.).
 Burke, K. (1945) "A Grammar of Motives" (Prentice Hall, New-York).
 Burns, E. (1973), "Theatricality" (Harper and Row, New-York).
 Carnard Enchaîné (1978), 8 février.
 Grotowski, J. (1971), "Vers un théâtre pauvre" (Coll. La Cité, L'Age d'Homme, Lausanne).

- Hammond, P.E. (ed.) (1964), "Sociologists at work" (Basic Books, New York, London).
- Lourau, R. (1977), "Le gai savoir des sociologues" (UGE 10/18).
- Mead, M. (1959), "An anthropologist at work, Writings of Ruth Benedict" (Boston).
- Morin, E. (1965), Le droit à la réflexion, *Rev. fr. sociol.*, 6 (1965).
- Morin, E. (1972), Le retour de l'événement, et L'événement-sphinx, *Communications* 18 (Seuil, Paris).
- Myrdal, G. (1948), "An American Dilemma" (Harper, New York).
- Myrdal, G. (1958), "Value in Social Theory, a Selection of Essays on Methodology" (Routledge, London).
- O'Neil, J. (1972), "Sociology as a Skin Trade. Essays towards a Reflexive Sociology" (Heyman, London).
- Pagès, R. (1953), Du reportage psycho-sociologique et du racisme : à propos de la marche civique sur Washington, *Rev. fr. sociol.*, 4 (1963).
- Rapp, U. (1973), "Handeln und Zuschauen" (Luchterhand, Darmstadt).
- Rev. suisse sociol.*, Avant-propos de la rédaction, 3-1 (1977) 140-141.
- Reynaud, J.-P. (ed.) (1966), "Tendances et volontés de la société française" (SEDEIS, Société française de sociologie, Paris).
- Sartre, J.-P. (1960), Question de méthode, *Critique de la raison dialectique* (nrf, Gallimard, Paris).
- Sorokin, P. (1959), "Tendances et déboires de la sociologie américaine" (Aubier, Paris).
- Wright Mills, C. (1967), "L'imagination sociologique" (Maspero, Paris).
- Zetterberg, H. (1954), "On Theory and Verification in Sociology", (The Tressler Press, New York).

ATELIER
Bericht zum 73. Jahreskongress der
American Sociological Association in San Francisco

Peter A. Abplanalp, Basel

Vom 4.-8. September 1978 fand im Hotel Hilton in San Francisco der 73. Jahreskongress der American Sociological Association statt. Nur wenige Wochen nach dem Weltkongress in Uppsala trafen erneut etwa 3 000 Soziologen zusammen, hier natürlich in erster Linie Vertreter aus den Vereinigten Staaten und aus Kanada.

Die Tagung stand unter dem Leitthema "Societal Growth : Processes and Implications" und erinnerte damit zunächst an die in den frühen 70er Jahren vom Römerklub ausgelöste Diskussion über die Grenzen des Wachstums. Wie das Tagungsthema andeutet, war in San Francisco jedoch nicht mehr von den Grenzen, sondern eben von den Prozessen und Implikationen des Wachstums die Rede. Diese ebenso unscheinbare wie bedeutsame Neuakzentuierung drückte sich in den Referaten so aus, dass Wachstum (auch Bevölkerungswachstum) in allgemeinen als eine Art "unabänderliche Tatsache" hingenommen wurde und als Grundlage der weiteren Argumentationen diente. Amos H. Hawley, der scheidende Präsident der ASA, hat diese Grundhaltung im folgenden Ausspruch lapidar zusammengefasst : "It is a fact that social systems do grow".

Natürlich ist es mir nicht möglich, hier auch nur einigermaßen wiederzugeben, was in den etwa 1 500 Beiträgen (Referate, Panels, Arbeitsgruppen, Plenarsitzungen, Arbeitssessen usw.) zur Sprache gekommen ist. Eine Uebersicht verschaffen wir uns mit einem Blick ins Stichwortregister des Kongress-Programms. Die Themen reichen dort von "Abortion" über "Life Cycle" bis hin zu "World Systems". Damit wird nicht nur die Spannweite, sondern auch — obwohl durch die alphabetische Ordnung zufällig herbeigeführt — das Spannungsverhältnis zwischen Pragmatismus und Theorie angedeutet, das durchaus als kennzeichnend für diesen Kongress, vielleicht aber auch als kennzeichnend für die amerikanische Soziologie schlechthin gelten kann.

Auf der theoretischen Ebene ist insbesondere vom Funktionalismus der Versuch unternommen worden, Gesellschaften als umfassende und komplexe Systeme zu begreifen und eine "grosse" Gesellschaftstheorie zu entwerfen. Auf der mehr praktischen Ebene haben es aber die amerikanischen Soziologen seit jeher ebenso verstanden, wirtschaftliche und sozialpolitische Institutionen davon zu überzeugen, dass Ergebnisse soziologischer Untersuchungen in Entscheidungsprozesse einbezogen werden sollten. Das hat immerhin dazu geführt, dass von der Regierung in Washington heute die Soziologen am zweithäufigsten (nach den Oekonomen) bei der Vergabe von Forschungsaufträgen berücksichtigt werden.

In San Francisco ist in Dutzenden von Beiträgen zum Ausdruck gekommen, dass dieser Pragmatismus immer noch — oder mehr denn je — am Leben ist. Der

Schmutz in den Strassen war ebenso Gegenstand soziologischer Analyse (Th. D. Kemper : Why are the streets so dirty?) wie Probleme misshandelter Frauen oder die inzwischen schon fast zur Pflicht gewordenen Analysen der Rassenbeziehungen.

Folgerichtig hat man auch die Frage aufgegriffen, wie weit eigentlich Forschungsergebnisse in praktisches Handeln umgesetzt werden. John Helmer stellte sie so : inwieweit können Soziologen Einfluss auf Entscheidungen ausüben? In seinem Referat "Power! And How To Get It — Rules for Sociologists" schätzte er diese Einflussmöglichkeit aufgrund seiner empirischen Daten recht gering ein, formulierte dann aber für seine Mitsoziologen eine Reihe von Regeln, die helfen sollen, den desolaten Zustand der Machtlosigkeit der Soziologen zu verändern.

Allerdings weckte gerade der Kongress in San Francisco erhebliche Zweifel an Helmers pessimistischer Einschätzung soziologischer Praxiswirksamkeit. Zum Beispiel wurde hier erneut die Aktivität der politisch durchaus wirksamen und von den Soziologen nicht unerheblich mitbegründeten Sozialindikatoren-Bewegung verdeutlicht. Ferner ist aus einer Reihe von Referaten hervorgegangen, dass die Stimmen der Soziologen auch im Bereich des Wohlfahrts- und Gesundheitswesens nicht ungehört verklungen sind.

Auch zur Theorie-Diskussion lagen zahlreiche und vielfältige Beiträge vor, so dass es einigermassen schwerfällt, Entwicklungsschwerpunkte zu erkennen. Der Versuch zu einer Trendbeschreibung sei jedoch trotzdem gewagt.

Als ersten Trend könnte man die Fortführung der Funktionalismus-Kritik bezeichnen. Diese Kritik hat natürlich schon in den frühen 60er Jahren eingesetzt, hat aber seit dann ihre Zielrichtung mehr und mehr verschoben. Die früheren Argumente, der Funktionalismus sei ahistorisch, konservativ und unfähig sozialen Wandel hinreichend zu erklären, sind einer Kritik gewichen, die in erster Linie fordert, der Funktionalismus solle seinen Anspruch, eine "erklärende" Theorie zu sein, aufgeben und sich stattdessen als heuristischen Rahmen anbieten, der so dringend benötigt wird, um die heute bestehende Kluft zwischen Empirie und Theorie zu überbrücken.

Ein zweiter Trend kann vielleicht in der weiterhin recht augenfälligen Entwicklung der Ethnomethodologie gesehen werden. "Entwicklung" heisst dabei allerdings nicht etwa Verbreitung eines einheitlichen Paradigmas. Vielmehr sind die von Schütz ausgehenden Ansätze nach wie vor äusserst vielfältig. Erst die Zukunft wird wohl zeigen, ob die Bewegung schliesslich in einem ziellosen Empirismus verendet, wie es einige Kritiker glauben machen, ob sie existierende Theorieansätze sinnvoll befruchten oder sich vielleicht gar als eigenständige "soziologische Theorie" etablieren kann.

Bei einem dritten Bereich, dem der Soziobiologie, ist es möglicherweise noch etwas voreilig, von einem theoretischen Trend zu sprechen. Zwar lässt sich leicht feststellen, dass seit dem Erscheinen von Wilsons grundlegendem Werk im Jahre 1975 mehr und mehr Soziologen soziobiologische Beiträge publizieren. Ein selbstbewusster Vertreter der neuen (oder wiedergeborenen) Forschungsrichtung hat mir denn auch die Ablösung der Soziologie durch die Soziobiologie vorausgesagt, wobei

er zugleich auf ein historisches Beispiel eines solchen Paradigmawechsels verwies, nämlich auf die Ablösung der Astrologie durch die Astronomie. Mit diesen nicht gerade zurückhaltenden Prognosen steht im Einklang, dass man sich auch an ausgesprochen klassische soziologische Themen heranwagt, was etwa ein Referat deutlich machte, das eine "Soziobiologische Theorie des Selbstmordes" zu skizzieren versuchte.

Möglicherweise liessen sich einige weitere theoretische Schwerpunkte ausmachen, wie etwa der meines Erachtens zunehmende Einfluss marxistischen Denkens auf die amerikanische Soziologie. Marxisten waren auch dieses Jahr wiederum so zahlreich am Kongress vertreten, dass die Bildung besonderer Arbeitsgruppen sich als notwendig erwies. Gegenüber den sechziger Jahren scheint sich die Tonlage der Marxisten einigermassen verändert zu haben. In San Francisco sind mir die marxistischen Beiträge vor allem durch empirisch-methodologische Präzision und durch eine unterkühlte Darstellung der "marxistischen Position" aufgefallen. Allerdings muss man beifügen, dass eigentlich nicht in diesem singulären Sinne von einer "marxistischen Position" gesprochen werden kann, denn es müssen wohl die Richtungskämpfe und die Uneinheitlichkeit des amerikanischen (und nicht nur des amerikanischen) Marxismus gewesen sein, die Stanley Aronowitz veranlassten, sein Referat mit den Worten einzuleiten: "The most lacking in Marxism today is Marx".

Aber nicht nur bei den Marxisten "fehlt" die Einheitlichkeit. Uneinheitlichkeit ist vielleicht gar der einzige gemeinsame Nenner für eine Etikettierung des Kongresses. Tatsächlich erhielt man intensiv den Eindruck, dass ein Methoden- und Theorienpluralismus mehr und mehr die amerikanische Soziologie kennzeichnet. Nur vereinzelt glaubt man noch an Parsons Idee der "grossen Theorie" und man ist geneigt zu sagen: die Soziologen werden bescheidener, gleichzeitig aber auch anspruchsvoller.

In diesem Sinne stimmte der Kongress in San Francisco zuversichtlich. Dantes "lasciate ogni speranza" muss wohl auch in Zukunft nicht an der Eingangspforte zur Soziologie angebracht werden.

BUCHBESPRECHUNGEN BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Marktkommunikation und Konsumentenverhalten – Peter A. Abplanalp

Reihe Social Strategies, Monographien zur Soziologie und Gesellschaftspolitik
Vol. 7, Paul Trappe, Basel, 1978, 252 S.

Robert Hettlage, Basel

Im idealen Marktsystem gilt der rational handelnde Konsument als der Souverän. Ob und inwieweit er das dazu erforderliche Kommunikationssystem zur Hand hat, wurde bisher zu wenig diskutiert. Abplanalp geht diesem Zusammenhang nach. Sein Ziel ist es, die im Kaufentscheid ablaufenden Informationsvorgänge und die Bedingungen ihrer Wirksamkeit zu analysieren. Dazu gliedert er seine Studie folgendermassen: im *normativen Teil* führt er die Elemente einer "idealem", d.h. bedürfnisorientierten, demokratischen und emanzipatorischen Marktkommunikation vor, im *empirischen Teil* (S. 46-161) prüft er anhand einer Sekundäranalyse die bisherigen Forschungen zum Kommunikationsangebot und zum Rezeptionsverhalten der Konsumenten und zeigt schliesslich im *pragmatischen Teil* (S. 162-174) auf, wie unzulänglich die bisherigen Versuche einer Konsumentenpolitik sind.

1. Sehr zu Recht betont der Autor den normativen Gehalt von "Konsumentensouveränität", nämlich die Vorstellung, dass das Individuum seine Bedürfnisse in reflektierter Weise und folgewirksam mitteilen könne (Kenntnis der Bedürfnisse, vorhandene Kommunikationskanäle), also die künftige Produktion bestimmen könne und solle (Manipulationsfreiheit). Nun sind die Bedürfnisse des Menschen nicht fix, sondern in weitem Mass sozial geformt, u.a. durch die Kommunikationsbedingungen selbst. Der Prozesscharakter der Bedürfnisformierung zeigt sich auf der Ebene der Wahrnehmung (Sozialisation, Referenzgruppe), der Reflexion, Artikulation und Durchsetzung. Schon aus dieser Differenzierung wird ersichtlich, dass ein an der Konsumentensouveränität orientiertes Marktkommunikationssystem in eine Sozialstruktur eingebettet sein müsste, die einem solchen Vorhaben möglichst wenig Hindernisse in den Weg legt. Als Ideal hätte zu gelten, dass die Bedürfniswahrnehmung durch vielfältige Kommunikationskanäle, die Bedürfnisartikulation durch Kritikmöglichkeiten am Warenangebot und die Bedürfnisdurchsetzung durch Institutionalisierung von Informationen erleichtert würden, die der Monopolisierung der Kommunikation entgegen wirkten. (S. 35) Hingegen ist das Eintreten eines solchen Idealmodells sehr unwahrscheinlich, weil u.a. der Konsument kein durchwegs rationaler Entscheider ist. Weder kann er jemals vollständige Information besitzen noch diese verarbeiten (was wohl maximale, aber nicht mehr oder weniger befriedigende Lösungen ausschliesst). Inwieweit aber ein auch nur beschränkt rational handelnder Konsument "frei" am Markt entscheiden kann, hängt wesentlich von den realen Bedingungen der Marktkommunikation ab. Diesen wendet sich A. im empirischen Teil zu.

2. Hier führt der Autor in sehr systematischer Weise die wichtigsten empirischen Teiluntersuchungen zur Marktkommunikation vor. Dadurch erhält der Leser

nicht nur einen wertvollen Überblick über diesen Teil der Konsumsoziologie, es wird ihm auch überzeugend nahe gebracht, dass Kritiker wie Befürworter des Marktsystems in diesem Punkt meist zu kurz greifen.

Als erstes überprüft A. die "*anbietergebundene*" Kommunikation, worunter die Werbung eine hervorragende Stelle einnimmt. Ihren Kritikern gibt er insofern Recht, als offensichtlich der Informationsgehalt ("Produktinformation") der Werbung insgesamt gering einzuschätzen ist (S. 70). Er hält ihnen aber entgegen, dass die Wirkungseffizienz der Werbung ebenfalls beschränkt ist, also die Annahme "einer leicht zu erzielenden Beeinflussung von Einstellungen oder Verhalten als unhaltbar zurückgewiesen werden muss" (S. 67). Deswegen lässt sich der Autor auch nicht zu einer undifferenzierten Stützung der Manipulationsthese hinreissen, wozu auch die bisherigen, unbefriedigenden Studien nicht ausreichen würden. Immerhin hält er es aber für gerechtfertigt, dem normativen Anspruch des Marktes gemäss, dieses Instrument "solange kritisch zu betrachten, bis dessen Harmlosigkeit erwiesen ist." (S. 71). Eine solch Kritik hebt sich wohlthuend ab von so vielen "terribles simplifications", die in diesem Bereich den Ton angeben.

Nicht zu leugnen ist weiterhin, dass die Werbung rein quantitativ anderen Formen der Marktkommunikation überlegen ist. Ein Beispiel dafür ist die "*konsumentengebundene*" Information der Konsumentenorganisationen. Konsumentenzeitschriften etwa, so führt der Autor aus, erreichen in der Schweiz nur rund 1% der Bevölkerung und auch die "effizienteren" Warentestinformationen sind aus verschiedenen Gründen nur beschränkt wirksam (Kosten, Attraktivität, Produktauswahl etc). Daraus ergibt sich, dass diese Art von Information "in ihrer gegenwärtigen Form den Konsumenten, der ihrer am dringendsten bedürfte, entweder nicht erreicht oder von ihm häufig nicht werden kann" (S. 77).

Noch schlechter steht es mit der *publizistischen* Marktkommunikation. Untersuchungen haben hinreichend verdeutlicht, dass Konsumentenfragen in Tageszeitungen, Zeitschriften, Radio und Fernsehen einen geringen Raum einnehmen, und ihr Beitrag zur kritischen Verbraucheraufklärung gering einzuschätzen ist. Hier dürften nach A. wesentliche Verbesserungsmöglichkeiten einer künftigen Konsumentenpolitik liegen. Häufiger und wirksamer als die formale Kommunikation ist die *informelle*. Meist wird aber die Rolle bestimmter Schlüsselfiguren überbetont, die – je nach Produktart – dem Kommunikationsangebot stärker ausgesetzt sind, als Filter wirken, aber zugleich die übrigen Konsumenten vor dem Zugriff der Medien schützen. Auch hier warnt A. vor Simplifizierungen, da der gesamte Transaktionsprozess u.a. von der Glaubwürdigkeit des Kommunikators, der Flexibilität der Information und der Selektivität der Informationsaufnahme abhängt. Den "opinion leaders" stehen überdies nicht nur Meinungssucher, sondern auch "Meinungsmeider" gegenüber. Daraus wird ersichtlich, dass das übliche Sender-Empfängermodell eine problematische Verkürzung ist. Empirische Untersuchungen zu einem komplexeren "Verhandlungsmodell" der Information stehen aber noch weitgehend aus.

A. zeigt dem Leser sehr gut auf, dass auch das *Rezeptionsverhalten* im Marktkommunikationsprozess ähnlich differenziert betrachtet werden muss. Anbietergebundene Kommunikationen stellen lediglich eine erste Stufe der Beeinflussung dar. Ob es zu einer Kaufentscheidung kommt, hängt auch von der institutionellen und sozialen Umwelt (Zeitbudget, Normstruktur, Finanzlage, Kultureinflüsse etc) sowie von Persönlichkeitsmerkmalen ab. Abplanalp kritisiert hierbei die vorherrschenden entscheidungszentrierten Erklärungsmodelle wegen ihrer kurzfristigen und individualistischen Perspektive. Kaufentscheidungen könnten nur adäquat erfasst werden, wenn zwischen echtem Problemlösungsverhalten, Gewohnheitsentscheiden und Spontankäufen unterschieden werden. Zudem müssten neben den Strategien der Risikoreduktion (information handling) auch alle Strategien zur Verringerung kogni-

tiver Dissonanz berücksichtigt werden. Überdies sind dem Rationalitätspostulat erschreckend enge Grenzen der Aufnahme- und Verarbeitungskapazität gezogen (Simon). Ein über ein bestimmtes Mass hinaus vergrößerter Informationsinput hat kontraproduktive Folgen (overload effect). Für ein realistisches Kommunikationsmodell wären diese Aspekte zusätzlich noch nach ihrem sozialen und situativen Kontext wie Schichtzugehörigkeit, Alter, Zeit- und Informationskosten u.a.m. zu differenzieren. Hier bleibe noch viel zu tun. Bisher vorliegende Forschungen bestätigten aber, dass Unterschicht-Konsumenten das Kommunikationsangebot weniger aktiv nutzen als die Mittel- und Oberschicht (Konzentration der Informationsmacht), dass unter Zeitdruck negativen Informationen mehr Aufmerksamkeit zugewendet wird als den positiven und dass Konsumentenentscheidungen ganz generell aufgrund minimaler Informationen gefällt werden (Informationskosten!). All das zeigt, wo Ansätze für eine Konsumentenpolitik liegen könnten.

3. Allerdings trägt die traditionelle Bemühung der Konsumentenorganisationen und der Publizistik dem Stand der Forschung im allgemeinen wenig Rechnung. Vor allem – so zeigt der Autor – sind sie von einigen gravierenden kommunikationstheoretischen Fehlurteilen geleitet :

- der Annahme eines *rational* entscheidenden homo oeconomicus, der nur nach Abschätzung der günstigsten Preis-Qualitätsrelationen seinen Kaufentscheid fällt;
- der Annahme *einheitlichen* Kommunikationsverhaltens, so dass unterschiedliche Konsumentengruppen, insbesondere die Benachteiligten wie Kinder, Ältere und Unterschichtsangehörige tendentiell vernachlässigt werden;
- die Annahme, dass die Hebung der Informations*quantität* an sich zu besserer Information führe;
- die Missachtung der *Komplexität* des Informationsprozesses;
- die Beschränkung auf *entscheidungsrelevante* Informationen unter Missachtung gesellschaftspolitischer und positionsrelevanter Informationen;
- die Beschränkung auf die Kritik *anbietergebundener* Kommunikation unter Missachtung des gesamten "information environment".

Künftige Verbesserungsmöglichkeiten sieht Abplanalp auf der institutionellen Ebene durch staatliche Kontrollstellen, Gesetzesregelung, Institutionen der Selbstkontrolle und Konsumentenorganisationen, im Ausbau publizistischer Marktkommunikation und vielfältiger Kanäle der Bedürfnisartikulation, sowie schliesslich in der intensiveren Konsumentenerziehung nach Art der "consumerism"-Bewegung in den USA.

4. Abplanalp hat eine wichtige Lücke in der marktwirtschaftlichen Ordnungssystematik aufgedeckt, lässt sich aber dabei nicht auf die gängigen "kritischen" Klischees ein. Vor allem die These von der unentrinnbaren Konsumentenmanipulation kann nach dieser Studie nicht mehr überzeugend vertreten werden. A. erschliesst einen wichtigen Teilbereich der Wirtschaftssoziologie, allerdings erzwingt die Vielfalt der Aspekte eine genaue Durcharbeitung seines Buches. Diese wird dadurch sehr erleichtert, dass die Gedankenführung äusserst klar und die Sprache, was in der heutigen soziologischen Fachliteratur keineswegs mehr selbstverständlich ist, "kommunikativ" ist. Sie macht seinem Thema alle Ehre.

Leider wird das Bild dadurch etwas getrübt, dass Abplanalp seine Analyse zu früh abbricht. Der einleitende Teil über emanzipative Marktkommunikation hat beim Leser allerlei Erwartungen geweckt, die dann im pragmatischen Teil nicht erfüllt werden. Dieser ist entschieden zu kurz geraten. Nach der sehr ausführlichen Darstellung der empirischen Befunde wäre es sehr wünschenswert gewesen, auch

Genaueres über die praktisch-politischen Gestaltungsmöglichkeiten einer Konsumentenpolitik zu erfahren. Leider bietet der Autor hierzu nur Andeutungen. Schon allein eine genauere Analyse der Fehler bisheriger Konsumentenpolitik wäre nützlich gewesen. Hier hat der Autor zu viel Zurückhaltung geübt.

Allerdings ist zu bedenken, dass es Abplanalp primär um die Analyse der Kommunikationsprozesse beim Konsumentenverhalten ging. Diese ist ihm gut gelungen. Und das macht die Arbeit sehr lesenswert. Die Kritik am pragmatischen Teil soll vorwiegend als Anregung verstanden werden, auf diesem wichtigen gesellschaftspolitischen Feld weiterzuarbeiten.

Almanach der Schweiz

Daten und Kommentare zu Bevölkerung, Gesellschaft und Politik

Herausgegeben vom Soziologischen Institut der Universität Zürich
Ruth Meyer, Institut für Soziologie der Universität Bern

Die Zielsetzung des vorliegenden Bandes ist weniger wissenschaftlicher als praktisch didaktischer Art. Anstoss bot den Autoren, dass es "bislang" in der Schweiz "keine verständliche Zusammenfassung von statistischen Zahlen über die verschiedensten gesellschaftlichen Bereiche" gibt, dass hier "ein Handbuch gesellschaftlicher Daten" (S. 7) fehlt. Diese Lücke wenigstens zum Teil zu schliessen, ist das primäre Anliegen dieses Buches. "Indem es gleichsam eine Brücke zwischen Produzenten und Konsumenten von Gesellschaftsinformationen schlägt, will es dazu beitragen, dass mehr Leute mehr und bessere Information über die Schweiz zur Verfügung haben und sich somit selbst ein Bild vom Zustand der Nation machen können" (S. 8). Der Band wird damit in die Tradition der internationalen Indikatorenbewegung und der Sozialberichte gestellt, wie sie für verschiedene hochindustrialisierte Länder vor allem seit Beginn der siebziger Jahre zur Verfügung stehen¹. In der Regel stehen diese Sozialberichte unter der Verantwortung von staatlichen Stellen. Der "Almanach der Schweiz" hebt jedoch mit seinem Titel, der an das reiche Werk der bundesdeutschen Forschergruppe SPES "Soziologischer Almanach" anschliesst, wie mit seiner Urheberbezeichnung, welche nicht auf Personen als Autoren, sondern auf ein soziologisches Institut rekurriert, seine wissenschaftliche Herkunft deutlich hervor. Er provoziert damit auch anspruchsvollere Massstäbe und vor allem die Frage, was hier von Soziologen zu einem soziologisch fundierteren Verständnis gesellschaftlicher Zusammenhänge in einer breiteren Öffentlichkeit beigetragen wird. Auch dabei ist natürlich zu beachten, dass es theoretische Beschränkungen und solche des Datenmaterials gibt, welche nicht einfach übersprungen werden können.

Generell ist festzustellen, dass es den Autoren des Bandes gelungen ist, eine grosse Fülle von verstreutem, z.T. bisher unveröffentlichtem Material aus Statistiken verschiedener Herkunft zusammenzutragen und damit leichter zugänglich zu machen. Ueberzeugend ist auch das durchgängige Darstellungsmuster, das von den

¹ Vgl. Social Trends, hsg. v. Central Statistical Office, London 1970ff.
 Données Sociales, hsg. v. Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques, Paris 1973.
 Social Indicators 1973, Selected Statistics on Social Conditions and Trends in the United States, hsg. v. Office of Management and Budget, Washington D.C. 1973.
 White Paper on National Life, hsg. v. d. Japanischen Regierung.
 Gesellschaftliche Daten 1973/1977, hsg. Presse- und Informationsamt der Bundesregierung.
 E. Ballerstedt/W. Glatzer, Soziologischer Almanach, Frankfurt/New York 1975.

“Gesellschaftlichen Daten” des Presse- und Informationsdienstes der Deutschen Bundesregierung übernommen werden konnte : 1 Seite Kommentar/1 Seite Daten. Sehr geschickt ist schliesslich die Datenpräsentation, die sich wohltuend abhebt von den ausländischen Sozialberichten. Hier werden nicht nur Tabellen angeboten, sondern es wird grosse Mühe auf die Erstellung von anschaulichen Graphiken verwandt. Entsprechend einer Grundforderung der Indikatorenbewegung nach Abbildung gesellschaftlichen und kulturellen Wandels wird das Material soweit möglich in längeren Zeitreihen dargestellt. Seltener sind internationale Vergleiche. Vor allem im letzteren Fall wird dabei der Äquivalenzproblematik nicht immer die nötige Aufmerksamkeit geschenkt (vgl. etwa Sektoreneinteilung oder Bildungswesen). Die 93 in dem Band behandelten Themen sind in die 13 folgenden Kapitel gegliedert :

- (demographische) Grunddaten
- Raumordnung und Umwelt
- Wohnen und Familie
- Gesundheit und medizinische Versorgung
- Bildungswesen
- Arbeit und Beruf
- Einkommen, Vermögen, Konsum
- Freizeit
- Massenmedien
- Politik
- Öffentliche Hand
- Justiz und Kriminalität
- Militär
- Beziehungen zum Ausland.

Diese Strukturierung folgt einem eher konventionellen Schema der Darstellung einer Sozialstruktur. Neben Grunddaten der Bevölkerung und der Raumordnung werden gleichsam konzentrisch Subsystembereiche angeordnet, vom privaten Lebensraum des Individuums bis zum öffentlichen Sektor von Politik, Justiz und Militär. Beziehungen zwischen den einzelnen Bereichen und mit der Umwelt können so kaum sichtbar gemacht werden, wie dies bei einer Systematisierung nach aus der Theorie der Sozialstruktur ableitbaren soziologischen Kategorien – vor allem der sozialen Schichtung, der sozialen Mobilität, des auto- und heteronormativen Bereichs – möglich gewesen wäre. Es kann nicht an der Datenlage liegen, dass diese Perspektiven in dem Band nicht nur nicht strukturbildende Funktion haben, sondern auch in den Unterabschnitten nur wenig berührt werden. Dass das Thema Religion, neben der Angabe der Konfessionsverteilung im Kapitel Grunddaten, nur in einer unvollständigen Tabelle (die evangelisch-reformierte Kirche bleibt ohne Begründung ausgeklammert) berührt wird, ist ein deutliches Zeichen für diese Schwäche, dass sie in das Kapitel Freizeit verwiesen wird, damit mehr als nur ein “Ausrutscher”. Eine ähnliche Kritik ist bereits 1973 anlässlich der Dritten Arbeitskonferenz Soziale Indikatoren im Zusammenhang mit der Vorstellung von Plänen für Datenhandbücher für die Bundesrepublik und insbesondere dem im übrigen sehr viel stärker soziologisch fundierteren SPES-Projekt (s.o.) geäussert worden (vgl. Pappi 1974, Alber 1974). Sie hätte hier zumindest dazu führen müssen, dass die gewählte Systematisierung und in diesem Zusammenhang auch die Auswahl der Einzelindikatoren problematisiert und begründet worden wäre. Sie wäre auch gesellschaftlichen Problemkatalogen, wie sie aus der Indikatorenforschung bekannt sind (vgl. etwa Steinhausen 1975, 137ff; Kirch/Wittmann 1975, 92ff; Leipert 1978) und deren theoretischer Basis gegenüberzustellen gewesen. Soziale Indikatoren beziehen sich nach allgemeiner Übereinkunft auf gesellschaftliche Probleme – im weitesten Sinne des Wortes.

Die Relevanzkriterien für deren jeweilige Auswahl müssen gerade deshalb theoretisch festgemacht und ausgewiesen werden. Dies gilt gerade auch dann, wenn wie hier der Versuch unternommen wird, einem breiteren Publikum "mehr und bessere Informationen" zur Beurteilung sozialer Realität in die Hand zu geben. Der Eindruck der Zufälligkeit der Indikatorenauswahl in den einzelnen Kapiteln hätte sich damit weitgehend vermeiden lassen. Gerade angesichts der zum Teil sehr mangelhaften Datenlage in der Schweiz hinsichtlich gesellschaftlicher Bereiche wäre es auch vorteilhaft gewesen, auf entsprechende Lücken systematisch hinzuweisen. Es scheint darüber hinaus, als würden die Autoren die Bedeutung von sogenannt subjektiven Indikatoren erheblich unterschätzen.

Die Texte zu den einzelnen Tabellen und Graphiken sind im allgemeinen informationshaltig, klar und ausgewogen. Nur in wenigen Fällen wünschte man sich eine stärkere redaktionelle Hand der verantwortlichen Herausgeber – so etwa, wenn wie in den Kapiteln Militär oder Bildungswesen im Text durch Daten nicht ausgewiesene Behauptungen und soziologisch kaum zu rechtfertigende Interpretationen stehen geblieben sind, bzw. gängige Vorurteile einfach reproduziert werden. Eine gewisse Scheu der Autoren, ihr soziologisches Wissen für die Dateninterpretation fruchtbar zu machen und damit auch einen didaktischen Zweck zu erfüllen, ist auch hier nicht zu verkennen. In diesem Sinne hätten sich auch knappe Hinweise auf weiterführende Literatur als nützlich erweisen können. Sehr positiv sind dagegen die Querverweise im Lexikonstil zwischen den einzelnen Unterkapiteln zu werten. Sehr hilfreich sind auch die Detaillierungen zu den Daten in den Anmerkungen.

Aus soziologisch anspruchsvoller Sicht und gerade auch unter der Perspektive, dass von Soziologen einer weiteren Öffentlichkeit vermittelte Information "besser" sein sollte, weil sie auf tieferliegende Strukturen und Zusammenhänge verweisen und auch entsprechende Analysemöglichkeiten vermitteln kann, bleiben hinsichtlich des vorliegenden Bandes einige Wünsche offen. Das sollte aber nicht darüber hinwegtäuschen, dass hier für die Schweiz im Anschluss an die hier ebenfalls sehr früh begonnene und später vom Schweizerischen Nationalfonds geförderte Arbeit an sozialen Indikatoren von J. Hoffmann-Nowotny Pionierarbeit geleistet wurde, dass hier eine reiche Fülle von wertvollem Material in ansprechender und griffiger Form aufbereitet wurde. Es ist sehr zu wünschen, dass der Band Universitätsdozenten zu vermehrten Lehrveranstaltungen über die Sozialstruktur der Schweiz veranlassen wird. Dass er sich in diesem Zusammenhang bewährt, hat die Rezensentin in zweimaligen Versuchen – einmal mit Soziologiestudenten und einmal mit Studenten anderer Fachrichtungen – selbst erfahren können. Zu wünschen wäre auch, dass er in Ergänzung zum gängigen Staatskundeunterricht von den entsprechenden Lehrern genutzt würde. Schliesslich ist ihm aber auch Verbreitung unter interessierten Laien zu wünschen. Dass der Band so rasch eine zweite Auflage erfahren hat, lässt auf einen vielversprechenden Start schliessen.

BIBLIOGRAPHIE

- J. Alber, *Resumé der Diskussion über die Datenhandbücher, Soziale Indikatoren, Konzepte und Forschungsansätze II*, (W. Zapf, Hrsg.) (Frankfurt/New York, 1974) 77 ff.
 G. Kirsch und W. Wittmann, "Nationale Ziele und Soziale Indikatoren" (Stuttgart, 1975).
 Chr. Leipert, "Gesellschaftliche Berichterstattung. Eine Einführung in Theorie und Praxis sozialer Indikatoren" (Berlin/Heidelberg/New York, 1978).
 F.U. Pappi, "Diskussionsbeitrag zu den drei geplanten Datenhandbüchern", in: W. Zapf, a.a.O.
 J. Steinhausen, "Soziale Indikatoren als Elemente eines gesellschaftlichen Planungs- und Steuerungssystems" (Meisenheim am Glan, 1975).

L'âge de la politique sociale — Patrick de Laubier

Editions techniques et économiques, Paris, 1978, 272 pp.
Roger Girod, Université de Genève

Les ouvrages que vient de publier Patrick de Laubier fournissent un tableau d'ensemble remarquable des grands problèmes de la pensée sociologique et de la politique sociale¹. Ces problèmes sont envisagés à la fois dans leur principes philosophiques, au point de vue de leur évolution historique et dans leurs aspects les plus actuels.

C'est ainsi que "L'âge de la politique sociale (acteurs, idéologies, réalisations dans les pays industrialisés depuis 1800)", livre auquel se limitera le présent compte rendu, nous mène des pratiques qui avaient cours sous l'Ancien Régime en faveur des indigents, au programme social mis en oeuvre par le président Carter dès son arrivée au pouvoir, et à ceux qu'inspire, en URSS, la nouvelle constitution soviétique adoptée en 1977.

La politique sociale est en droit la tâche la plus haute des pouvoirs publics. Elle occupe en fait, une place de plus en plus grande dans leur action, et aussi dans leurs budgets. Elle se distingue de la politique tout court, qui a pour objectif la conservation et le renforcement du pouvoir de l'Etat et de la politique économique, qui vise la croissance de la production. La politique sociale est sans cesse exposée, selon les temps et les régimes, à une perte d'identité. Tantôt elle se dégrade en un simple moyen au service d'un pouvoir qui ne s'intéresse qu'à accroître son emprise sur la population et sa force militaire; tantôt, elle est utilisée dans leurs intérêts propres par les classes capitalistes là où elles existent, et par celle des technocrates de l'économie.

La formule correcte est au contraire celle qui subordonne la politique et l'économique aux finalités du social. Celles-ci se ramènent à la justice. Plus exactement, pour l'auteur, à une prise en considération de la "dignité de la personne qui est à la fois membre d'un groupe, membre subordonné à un groupe, et univers libre dont la destinée spirituelle est sans limite" (p. 9). A un moment donné, P. de Laubier a cette très belle formule : "la société doit devenir une république de personnes" (p. 255).

A la lumière de ces principes, il examine de près la pensée de Sismondi, qui fut parmi les premiers critiques du libéralisme intégral et qui chercha à formuler les principes d'une politique pragmatique, ayant pour objet une distribution équitable des biens et l'épanouissement personnel des individus, ce qui impliquait notamment la lutte contre le paupérisme et contre l'exclusion sociale frappant le prolétariat industriel.

Pendant la première moitié du 19ème siècle, l'Etat, qui avait pris dans les monarchies absolutistes les traits d'une véritable caricature, était l'objet d'une méfiance générale. Celle-ci se retrouvait aussi bien chez les libéraux que chez Marx ou Proudhon. Ses interventions sociales se limitèrent alors à des lois sur le travail des enfants et à des mesures telles que la loi anglaise de 1834 sur les pauvres. Les associations d'ouvriers étaient soit interdites comme en France depuis 1791, soit juste tolérées comme en Grande-Bretagne depuis 1825. Il s'agissait alors, au total, de mesures de police sociale plus que de politique sociale. Bismarck et Napoléon III ont

¹ "Une alternative sociologique : Aristote-Marx. Essai introductif à la sociologie" (Editions universitaires, Fribourg, 1978); "Le phénomène syndical : syndicalisme et mouvements ouvriers" (Albatros, Paris, 1979); "L'âge de la politique sociale : acteurs, idéologies, réalisations dans les pays industriels depuis 1800" (Editions techniques et économiques, Paris, 1978); "La grève générale en 1905 : le mythe français et la réalité russe" (Anthropos, Paris, sous presse).

joué un rôle important dans la modification de cet état de choses. La nécessité d'interventions de l'Etat tendait à être graduellement mieux admise.

La dernière partie du 19ème siècle, puis le 20ème, devaient être marqués par un accroissement considérable de l'action sociale des pouvoirs publics. Ces tendances ont été renforcées par l'évolution de l'attitude d'un mouvement ouvrier déchiré par des luttes internes incessantes, mais néanmoins de plus en plus puissant. Avec la création du BIT, un nouvel acteur fait son entrée. Son rôle sera très appréciable. Cet organisme contribuera beaucoup à faire prévaloir des pratiques réformistes, indépendamment de l'attachement des Etats membres, soit à une idéologie libérale, soit à celle de la solution de tout par la révolution intégrale.

Ces longs changements historiques, allant de la fin du 18ème à nos jours, font l'objet de chapitres bien documentés. L'auteur concentre l'attention sur les tendances de fond, tout en situant, à leur juste place, beaucoup d'épisodes bien précis, notamment de controverses idéologiques, qui montrent pourquoi et comment certains tournants furent pris.

Les années 1930, plus exactement l'année 1936, sont l'objet d'une étude particulièrement détaillée. Elle revêt la forme d'une comparaison de la politique sociale de trois Etats totalitaires — l'Allemagne d'Hitler, l'URSS de Staline, l'Italie de Mussolini — et de deux Etats démocratiques, la France de Léon Blum et les Etats-Unis de Franklin D. Roosevelt. Les expériences totalitaires en cause sont le type même de l'absorption du social par le politique. Leurs réalisations parfois spectaculaires ont été payées chèrement par les masses, privées de la jouissance des droits humains les plus fondamentaux par des minorités dirigeantes décidées à imposer leur système par la force. En France et aux Etats-Unis, l'opposition des intérêts particuliers a limité beaucoup la portée du programme social de 1936. Mais des progrès substantiels ont néanmoins été réalisés, sans compromettre l'exercice des libertés essentielles. Ce n'est pas seulement à cause de l'ampleur des mesures pratiques qui intervinrent à ce moment-là que 1936 est une date capitale pour la politique sociale. Cette année-là fut aussi celle de la sortie de toute une série d'ouvrages d'une grande portée, à la fois bilans de l'échec du communisme stalinien et de la crise des démocraties libérales, et propositions en faveur de solutions nouvelles : "La théorie générale de l'emploi" de Keynes, "La révolution trahie" de Trotsky, "L'humanisme intégral" de Jacques Maritain, par exemple. L'auteur ne manque pas de le rappeler.

Actuellement, la politique sociale de l'URSS — politique que l'auteur examine de près — ne parvient toujours pas à assurer des conditions matérielles d'existence acceptables à la population, tout en continuant à lui refuser la plupart des libertés. La défense de celles-ci, sous tous les régimes, fait partie de la politique sociale, souligne P. de Laubier. Elle en est même la clé de voûte.

Dans les démocraties libérales, les mesures de politique sociale sont de plus en plus nombreuses. L'auteur examine plus spécialement celles qui sont prises aux Etats-Unis, sous Carter. Elles concernent la population dans son ensemble : urbanisme, sécurité sociale, relations familiales, revenus, éducation, santé, personnes âgées, conventions collectives de travail, lutte contre la pauvreté. C'est sur ce dernier point que se concentre l'auteur. Aux Etats-Unis, il s'agit de supprimer la pauvreté absolue, sans modifier de façon stricte l'inégalité des revenus. Des auteurs tels que Th. Schultz (importance de la formation) et Milton Friedman (impôt négatif) ont été parmi les principaux inspirateurs de cette approche du problème de la dépaupérisation. Les obstacles majeurs qu'elle rencontre sont d'abord d'ordre financier. L'ampleur de ses programmes sociaux a entraîné, par exemple, la faillite de la ville de New-York. Ces obstacles sont aussi psycho-sociaux. La population-cible des "pauvres" a de la peine, faute d'y reconnaître les aspirations qu'elles éprouve effectivement, à répondre aux incitations au travail que comportent les programmes dont elle est l'objet. Il faudrait

sans doute, pour obtenir de meilleurs résultats, refondre toute l'économie en fonction d'un modèle plus équitable de répartition générale des ressources, qui dégagerait davantage de ressources pour le secteur collectif. Il faudrait aussi conférer aux relations avec les défavorisés un style qui permette à ces derniers de se sentir davantage compris et respectés.

Ces constatations conduisent à une distinction (que P. de Laubier fait à plusieurs reprises) entre la croissance et le développement. La première, qui se définit en termes matériels d'augmentation de la gamme et du niveau des prestations, peut éventuellement être remarquable même dans un régime qui méconnaît tout à fait la dignité humaine. Hitler n'a pas eu d'égal pour redresser une économie en perdition et réduire le chômage. Le développement est bien autre chose. Il englobe la croissance. Mais il la subordonne à des finalités proprement humaines. Les régimes les plus démocratiques d'aujourd'hui ne méconnaissent pas, en principe, ces finalités. Ils les respectent jusqu'à un certain point. Cependant, en pratique, leur politique sociale reste trop tributaire de la pression de toute sorte d'intérêts égoïstes et d'habitudes injustifiables en dernière analyse, aux yeux de l'éthique. Cela confère à cette politique un caractère bâtarde. Par bien des côtés, elle va à l'encontre de ses intentions, en perpétuant par des mécanismes "pervers" les maux qu'elle cherche à guérir. Il arrive même qu'elle fasse apparaître de nouvelles maladies de la société. Les solutions à rechercher supposent que l'on fasse prédominer davantage de principes directeurs clairs sur le laisser-aller. Pour l'auteur, ces principes ont pour cœur l'idée de personne, évoquée au début de cet article.

Cet ouvrage constitue certainement la meilleure introduction actuelle à la politique sociale. Cette discipline de grande actualité comporte des aspects descriptifs, explicatifs, pratiques et normatifs que P. de Laubier articule remarquablement bien.

L'initiative populaire en Suisse :

Mythe et réalité de la démocratie directe — Jean-Daniel Delley

L'Age d'Homme, Lausanne, 1978

William Ossipov, Département de sciences politiques, Université de Genève

L'initiative populaire en Suisse est un ouvrage important pour qui veut comprendre le système politique suisse et les débats actuels qui entourent son évolution et sa transformation. Il complète fort heureusement les travaux de Neidhart sur le référendum et les études de droit public.

La thèse fondamentale de Delley est qu'il est sommaire de juger du rôle de l'initiative populaire par les résultats des votations. Au contraire, l'auteur s'attache avec bonheur à démontrer qu'au-delà des échecs répétés des initiatives devant le peuple, cette forme des droits populaires permet de proposer des solutions différentes, d'offrir des alternatives dans le processus de décision, de faire émerger des problèmes au niveau politique, de briser le monopole de la classe politique. On peut résumer tout cela par un mot qui revient souvent et qui traduit très clairement la fonction de cette institution : l'initiative permet d'augmenter la *variété* du système.

On le voit, Delley utilise la conceptualisation de l'analyse de système : formation et formulation des demandes; entrée des demandes; réduction et compétition des demandes... Et soudain on éprouve un certain malaise. Car à tous ces développements sur les *inputs* ne correspondent pas les analyses symétriques sur les *outputs*. Delley parle bien de l'efficacité de l'initiative populaire au-delà des échecs arithmétiques des votations; il a d'excellentes analyses des effets diffus et à

long terme. Strictement parlant, il s'agit-là de l'effet en retour, du feed-back dû à l'apport d'information dans le système et non de la décision politique populaire exprimée en votation. Certes, Delley s'explique sur les raisons qui l'ont poussé à ne pas prendre en compte les résultats des verdicts populaires : d'abord il n'y a pas de votation dans un grand nombre de cas; ensuite il y a une régularité presque totale dans le rejet par le souverain; enfin, comme nous l'avons déjà mentionné, les fonctions véritables de l'initiative ne sont pas observables à travers les résultats arithmétiques. Néanmoins, la démarche utilisée par l'auteur néglige un matériel important qui présente l'intérêt de ne pas être artificiellement sollicité par l'observateur mais d'être offert par les procédures mêmes du système politique.

Delley parle très justement, mais de manière trop condensée, de l'initiative populaire comme véhicule d'une *information* politique. Plus loin interviennent les concepts de *compétition* des demandes, de *néo-corporatisme* du système politique suisse, de *concurrence* entre l'action parlementaire et l'initiative populaire. Dès lors, on peut légitimement se demander si l'analyse de système est un instrument assez fort pour rendre compte des phénomènes dans certains de leurs aspects spécifiques. Ainsi aurait-on pu suivre une piste définie par la théorie de l'information éventuellement explicative des rejets constants par le peuple de messages à taux d'information trop élevé; ainsi aurait-on pu suivre une piste résolument "économiste", dans la ligne d'Eichenberg qui compare l'homme d'état moderne au chef d'entreprise. C'est alors qu'interviendrait la terminologie de la concurrence monopolistique, des barrières à l'entrée du marché (les fameuses signatures qui fonctionnent tellement comme des droits de douane!), de l'offre d'innovations politiques en déséquilibre avec la demande populaire, etc. Pour couronner cette rêverie en théorie politique, on aurait pu suivre une piste combinée "d'économie de l'information politique".

Mais peut-être faut-il revenir au sous-titre de l'ouvrage, à cette référence au *mythe* et à la *réalité* de la démocratie semi-directe suisse. Là, Delley excelle à nous restituer les fantasmes des libéraux du siècle passé, Bluntschli et sa veine aristocratique, Droz et ses peurs de la démagogie. Et l'on peut considérer comme des pages importantes celles où l'auteur présente, puis démonte la mythologie moderne de l'Etat fort, adapté à l'accroissement dramatique des attentes mises en lui, fonctionnant d'autant mieux qu'il réduit l'intrusion de la souveraineté populaire. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage de Delley que d'oser, contre ce mouvement qui devient dominant dans la doctrine (Schumann, Eichenberg, Neidhart, Germann), mettre en place une perspective à la fois rigoureuse au plan de la réflexion et militante en faveur de la participation démocratique et des droits populaires.

Effets économiques et sociaux de l'éducation – Roger Girod *et al.*¹

Collection Sociologie en Suisse, Editions Delta, Vevey, 1978, 324 p., Fr. 46.–

Pierre Weiss, Département de sociologie de l'Université de Genève

L'institution scolaire vient à nouveau de faire preuve sinon de vitalité, du moins de sa capacité à interroger les chercheurs, au travers d'un ouvrage important à plus d'un titre. Issu d'un colloque pluridisciplinaire et polyglotte, ce recueil d'articles permet de jeter plus qu'un coup d'oeil sur l'état des recherches portant sur les "effets économiques et sociaux de l'enseignement".

¹ Introduction de R. Girod, textes de P. Beneton, R. Boudon, S. Ehrlich, Y. Fricker, P. Furter, R. Girod, P. Heintz, T. Holenweger, W. Müller, R. Nef, G. Psacharopoulos, J.-P. Schellhorn, A. Sørensen, H. Uusitalo, J. Vonèche.

Toutefois — autant le dire d'emblée — l'avantage de cette même pluridisciplinarité ainsi que celui de la liberté thématique interne qui ont présidé à l'organisation du colloque ont peut-être trop conduit à empêcher la présentation de perspectives contradictoires ou même complémentaires. En raison toujours de l'absence d'un fil plus visiblement conducteur, il n'est pas toujours chose facile de dégager les liens entre articles traitant de modèles macrosociologiques et d'autres, plus "micro", ni les raisons de l'optimisme (ou pessimisme) démesuré de certains, dû peut-être à leur méthodologie, ou de la place accordée à des travaux à première vue éloignés de la question des effets. Mais à quoi bon soupirer après un guide-âne quand l'on tient sous la main des aspects qui n'eussent alors pas été traités, comme les effets de l'école hors l'école, ou de l'école après l'école. De toute façon, certains des auteurs ont "rectifié le tir" d'eux-mêmes, par la présentation de l'évolution des recherches dans leur champ, des impasses où mènent quelques-unes d'entre elles ou plus intéressant encore, en départageant des théories concurrentes et, de prime abord, également vraisemblables.

Quels effets l'école exerce-t-elle donc sur l'économie et la société? Plus exactement, quels effets les chercheurs ont-ils pu mettre à jour? La réponse, nous allons le voir, est singulièrement complexe et, en général, négative. Est-ce illogique pour autant? Pour plus d'un participant aux journées de Sigriswil, nos illusions perdues tirent leur origine du niveau impertinent d'ambitions fixé à l'école par les réformateurs sociaux. Le bilan serait-il plus favorable si l'on s'était concentré sur ce en quoi réside fondamentalement la fonction première de l'école, à savoir le partage des connaissances, l'apprentissage de l'apprentissage? R. Girod, pour sa part, en estimant en introduction que, au moins dans certains domaines d'économie de l'éducation et à propos de l'influence de l'école sur l'allocation des situations sociales, "le stade des raisonnements théoriques généraux, de type formalisé, contrôlables empiriquement, est atteint" (p. 11), nous fait humer de fracassants paradoxes... Car, ne l'oublions pas, si les objectifs de l'école sont nombreux et parfois même antithétiques, les dépenses considérables allouées à ce secteur — qui occupe neuf millions d'enseignants pour les seuls pays de l'OCDE — en rendent l'évaluation immédiate plus que souhaitable.

Encore un point : la discussion de l'ouvrage permet plusieurs lectures. La nôtre privilégiera les effets économiques et sociaux à proprement parler de l'éducation, au détriment de perspectives plus strictement méthodologiques, psychologiques ou politologiques, et s'il nous fallait "hic et nunc" énoncer une règle d'exposition, ce serait la reconnaissance d'être allé du plus étranger au plus inattendu (en visant par là la richesse de l'information), en passant par les champs de recherche désormais "classiques" dans leur propos. Une courbe en U en quelque sorte.

Traitant de l'influence de l'école sur l'acquisition des connaissances, la communication de S. Ehrlich prend tout son sens comme base utile, quand bien même classique et "dichotomane", qui rappelle l'évolution du système cognitif dans deux directions, à notre sens idéal-typiques, de structuration empirique d'une part, logique de l'autre. Dans la mesure où les systèmes scolaires accordent, par hypothèse, une place prépondérante au deuxième terme de l'alternative, il s'ensuit que les enfants originaires de milieux aisés y seront favorisés. Reuchlin et Bernstein sont derrière la porte. L'article resitue par ailleurs le rôle du milieu d'origine dans la controverse de psychologie différentielle, héritée du siècle passé, entre inné et acquis, entretenue plus près de nous par les behavioristes (tout est acquis, l'inné étant insaisissable), la neurophysiologie et la biochimie génétiques, la psychologie cognitiviste. Mais, en concluant sur les variations qualitatives d'un milieu social à l'autre, l'auteur nous laisse sur notre faim quant à l'effet de l'école, sauf à lui

attribuer un rôle de "laquais de la classe dominante". Son interaction est tout de même immédiate.

En ce sens, la réflexion menée par J. Vonèche sur la compétence cognitive (ou logique) est très saine, car démystifiante. L'école ne peut la mesurer, ni l'intelligence, car celle-là (fonction de l'origine) ne se définit pas par les performances. Par ailleurs, rejetant le manichéisme, mais aussi l'école actuelle, l'auteur prône avec Snyders une solution sinon à la conservation des acquis intellectuels à l'âge adulte, du moins à la thématization des objectifs scolaires dans "l'hétérogénéisation des modèles culturels correspondant aux contradictions des pratiques sociales actuelles" (p. 60). Quant aux études de cohortes pour y déceler des effets d'âge et de génération, Vonèche en souligne l'incohérence des résultats.

Aussi, au terme de cet article aussi bref que critique, pouvons-nous regretter l'absence de données propres, mais surtout constater que, pour ce qui a trait à l'acquisition des compétences, les psychologues cités sont loin de livrer une réponse dépourvue d'ambiguïté, puisque ceux qui pensent pouvoir définir les compétences arrivent à des résultats contradictoires quant à la conservation des connaissances et que les autres s'achoppent à la définition des premières.

En conséquence, dépassant la stérilité scholastique et méthodologique dont nous venons de faire état, le psychologue genevois propose-t-il une psychologie génétique du cycle vital visant à dissocier dans le cas des phénomènes cognitifs, espèces, générations et cultures.

Après le microscope-musique d'avenir, le macroscope de P. Heintz scrute, à l'horizon de la planète et au travers de données agrégées reflétant la stratification des Etats, les variations quantitatives et du système éducatif (nombre d'étudiants) et de la productivité du travail (revenu p.c.). Cherchant à établir une relation de causalité, l'auteur fait l'hypothèse d'effets directs, indirects et de rétroaction de l'éducation sur le système économique, et construit pour ce faire un modèle de régression non linéaire, récursif, multivarié.

Ses conclusions sont mesurées, malgré les difficultés inhérentes au système de mesure adopté : l'instrumentalité économique du système éducatif varie entre les couches du système international et à l'intérieur de celles-ci, non seulement en raison de la structure économique des nations, mais aussi à cause de la rigidité différentielle des systèmes éducatifs et de valeurs autres que socio-économiques. Par conséquent, l'on aura aussi bien des états (développés) où le développement de l'économie régit celui de l'éducation, d'autres (moyennement développés) où l'économie nie à l'éducation sa fonction instrumentale, enfin des pays sous ou sur-développés où l'économie, en vertu de ses propres mutations technologiques, est indifférente au concours du système éducatif.

Qu'en est-il pour la Suisse ? Deux membres de l'"Ecole de Zürich", T. Holenweger et R. Nef, au long d'un article ambitieux, sinon synthétique, qui reprend la démarche "heintzienne", et y ajoute la problématique centre-périphérie, concluent sur une relation d'indépendance plus ou moins prononcée entre le développement de système éducatif et les deux dimensions (de direction, de production) d'une analyse factorielle de la structure socio-économique des cantons suisses, ainsi que le revenu p.c. A titre d'exemples, voici deux de leurs conclusions : "Die Dynamik der Berufsbildung und die Zunahme des Pro-Kopf-Einkommens sind nur sehr schwach miteinander verknüpft" (p. 113), et, même si ces dernières années la tendance a paru s'inverser, l'instrumentalité de la "Hochschulbildung", par exemple, est devenue nettement négative.

* * *

Le passage au niveau des données individuelles n'informe d'ailleurs nullement les résultats obtenus à l'échelon des agrégats. C'est ainsi que R. Girod résume, à propos de la relation entre études et situation professionnelle :

La masse accède à la vie active par les filières moyennes du système de l'enseignement, ce qui ouvre aux individus qu'elle comprend des possibilités de carrière très diverses; pour le reste de la population (i.e. études "primaires" ou "tertiaires") le rapport entre études et carrière est plus prononcé" (p. 151).

C'est pourquoi, malgré la grossièreté des catégories utilisées (dont l'auteur se plaint par ailleurs), il semble préférable de considérer les études d'un individu comme l'un des atouts d'une partie de cartes à plusieurs manches — par opposition à l'image de la tuyauterie, héritée de Sorokin (l'école, instance de sélection) — dont la valeur change à chaque stade de la vie (professionnelle) et qui doit lutter contre les atouts et la stratégie des autres, en fonction d'un certain contexte.

Pour la démonstration de cette hypothèse allégorique, un recours est fait au modèle d'analyse "path", hérité en la matière de Blau et Duncan, dont l'utilité est de dissocier dans un faisceau d'influence la part de chaque facteur. Nous retiendrons que, pour la population étudiée, l'éducation explique seulement 2% de la variance du revenu et 15% de celle de la profession, ce qui est en définitive comparable aussi bien aux résultats étrangers qu'aux données auxquelles se référerait Muller. Et si le modèle n'explique finalement que 9.2% des inégalités de revenu, il n'y a pas là paradoxalement motif à vouloir le raffiner davantage, mais bien au contraire preuve de la nécessité à passer à un type plus puissant d'explication du social, en direction duquel J.-P. Schellhorn, par exemple, esquisse quelques pas.

A l'adresse des chercheurs, retenons cependant les conseils de mieux distinguer les professions réglementées, "corporatistes", des autres, le spectre professionnel des diplômes; de mieux définir aussi le niveau d'instruction, fait à l'occasion de redoublements, d'abandons, et que caractérise en dernière analyse le niveau de connaissance (voir Vonèche).

Si donc nous retenons pour l'heure l'effet très relatif de l'éducation sur le statut professionnel et plus incertain encore sur le revenu (en particulier sur la base des analyses macro-sociologiques), le lecteur est amené à se poser certaines questions sur la fonctionnalité du système d'enseignement dans ses formes actuelles. Aussi est-il utile de donner un éclairage quelque peu différent à ce problème en considérant l'apport des recherches concernant l'impact sur le monde économique et social d'autres formes d'enseignement : l'éducation extra-scolaire dans les pays sous-développés, la formation continue.

Partant de la thèse que "l'impact d'une intervention éducative dépend avant tout du rapport entre le développement culturel et la culture vécue" (p. 119), et tout en se demandant si l'analphabétisme constitue réellement un indicateur du sous-développement et, dans le cas d'une réponse positive, si ce n'est pas lui attribuer des pouvoirs démiurgiques que de croire à son influence sur la croissance économique, P. Furter, au terme d'une revue approfondie de nombreuses expériences menées dans le cadre de l'Unesco, constate de façon quelque peu désenchantée que, face à l'inadaptation du système scolaire traditionnel, l'école "hors-l'école" sert surtout à augmenter la demande sociale d'enseignement; que si ses coûts sont relativement réduits, c'est parce qu'elle profite des investissements opérés dans les structures traditionnelles; que les "bons" programmes extra-scolaires sont fort chers, d'où des bénéfices économiques limités pour la société; que les employeurs lui attribuent une faible valeur de certification; que le taux de participation y est limité et qu'enfin, "last but not least", il est difficile de définir les besoins des populations concernées. Il est ainsi conduit à relever que "le succès effectif et à long terme dépend tout

autant de la volonté politique gouvernementale de favoriser des minorités dites "marginales" (...) comme du pouvoir de ces groupes-là à agir sur la structure du pouvoir de décision (p. 139) et même si des individus isolés peuvent en profiter, il semble à l'auteur que la seule solution par laquelle l'éducation extra-scolaire puisse exercer un effet sera celle où "l'extrascolaire servira la lutte des classes" afin "de changer et non de confirmer les inégalités" (p. 140).

Plus qu'une simple augmentation de la productivité, elle doit consister en "une appropriation collective de la formation et du développement culturel" (p. 140).

Toutefois, si l'on admet — en parodiant la formule célèbre — que l'école doit appartenir à ceux qui y étudient, de deux choses l'une : soit l'école (y compris l'école "hors l'école") peut exercer un effet sur l'ensemble des variables considérées par l'auteur, dans les pays sous-développés, contrairement à ce que relève Heintz à propos du revenu, et alors son appropriation devient un objectif prioritaire, soit celui-là ressortit du domaine des mythes entretenus par ses propagandistes, et il devient plus direct d'espérer abolir la structure des inégalités par une action sur l'ensemble des institutions de pouvoir — savoir — distinction. Enoncé de façon plus provocante, cela revient paradoxalement à dire qu'il n'y a pire conservateur que celui qui espère modifier le "corps social" par une action à partir d'une institution dont l'instrumentalité est plus que sujette à caution. Ou, encore, "qui veut la fin veut les moyens" pour parler comme un wébérien rationnel et non en sorcier "yaqui" — ce qui a entre autres la fonction latente de parer au sentiment de désespérance impuissante où l'auteur nous conduit.

Dans un tout autre contexte — l'Allemagne — W. Müller aboutit au travers d'un article singulièrement élaboré à des conclusions plus équilibrées. Certes, dans le domaine de l'éducation continue (dont il distingue deux formes : une à responsabilité des entreprises, l'autre émanant du système scolaire, et qui fournit un tiers des inscrits du système d'éducation supérieure), bien peu de données homogènes sont disponibles. Certes, elle ne peut rivaliser — particulièrement dans le domaine universitaire — avec les diplômes traditionnels sur le marché du travail : certes, enfin elle est encore réservée à une élite, celle des "contre-mobiles" professionnels, ou celle des exclus du système scolaire classique; elle est en quelque sorte l'instrument de la classe moyenne.

Et pourtant ! Elle est moins dépendante du milieu d'origine, car le niveau d'instruction initial joue un rôle, et les inégalités y sont plus faibles à l'entrée qu'au gymnase; si cela se peut, elle favorisera donc la mobilité ascendante intergénérationnelle. Surtout, et c'est là sa fonction structurelle fondamentale, elle permet à certains de gommer le passé, sans maximalisme, mais sans désespoir, et en premier lieu pour ceux dont le niveau d'instruction initial et l'origine sociale sont peu élevés.

"Further education exerts a kind of compensatory influence in cases when the first attempt to convert educational resources to occupational status was not very successful" (p. 187).

Par ailleurs, Müller rappelle le caractère hypothétique du lien entre développement du système éducatif et développement de la technologie² ainsi que le fait que, selon des études récentes, des unités de production semblables emploient du personnel très diversément qualifié.

De plus, les attitudes des employeurs sont pour le moins ambivalentes face à une offre de personnel plus qualifié en raison des conséquences dans le domaine des coûts de production. Rien n'est plus simple que de mettre en doute les qualifications acquises hors de l'entreprise et de spécialiser à l'excès celles acquises en son sein, de

² qui pourrait même aboutir pour certains auteurs à une polarisation des qualifications, ce qui est loin de correspondre à l'idée d'augmentation générale continue.

façon à limiter leur instrumentalité externe. Au mieux, les promotions seront rares. Nonobstant, les dépenses faites dans ce secteur sont en augmentation, car en Allemagne règne une pénurie de main-d'œuvre qualifiée.

* * *

Nous voici ainsi arrivés à la nécessité logique de réconcilier explication micro-sociologique du cheminement des individus et explication macrosociologique qui considère les contraintes posées par le système social, telles la stratification, la division du travail, la marche de l'économie, etc. Mais un bilan des connaissances s'impose.

Ainsi que le souligne à juste titre Psacharopoulos, le changement de modulation dans les questions est en partie dû aux progrès méthodologiques accomplis. La distance est énorme qui va des tableaux croisés aux fonctions de production de Leontief et aux chaînes de Markov en passant par l'analyse "path". Il devient alors possible de répondre à des interrogations nouvelles, bien éloignées d'une efficacité (à définir) de l'éducation, comme sa fonction d'écran (screening), l'effet de l'expérience sur le tas, celui des réglementations institutionnelles et des structures du marché de l'emploi.

Aussi, après le scepticisme des auteurs précités, du moins l'économie de leurs effets (le lecteur nous pardonnera ce jeu de mots!), l'apport de cet économiste qui, non sans audace, a emprunté à la sociologie ses méthodes et ses questions nous permet-il de rebondir.

S'il est vrai que l'éducation n'est pas omnipotente, du moins certains résultats peuvent être considérés comme acquis. Ainsi de la rentabilité sociale de l'éducation, surtout dans les pays les plus pauvres où le coût d'opportunité est le plus faible et le capital humain rare. (Apparemment, Heintz est contredit. Mais rappelons-nous qu'il parlait de données agrégées). Ainsi de la rentabilité personnelle, plus élevée encore, du rôle mis en évidence par Freeman des avantages économiques dans le processus de choix d'études menant à des professions déterminées; de la part — faible — de l'éducation dans la redistribution des revenus; de la substituabilité des qualifications, par exemple à l'intérieur d'une entreprise; de l'impossibilité de prédire le nombre requis par l'économie de diplômés universitaires en raison des changements technologiques et des effets de l'offre; de la faible relation entre école et acquisition de connaissances ("school inputs have little to do with school outputs", p. 308) en comparaison du rôle du milieu culturel d'origine sur les résultats scolaires (l'école ne changeant pas les moyennes des distributions pour chaque milieu social, mais se contentant de réduire la dispersion des distributions), sa fonction d'"écrantage" relatif, mais indubitable sur le marché des salaires. Ainsi en va-t-il enfin du fait que les milieux défavorisés facilitent par leurs impôts l'éducation des enfants de familles aisées qui sont proportionnellement plus nombreux dans le "tertiaire".

Certes, ces résultats sont à considérer avec précaution. L'auteur nous semble même quelque peu hardi lorsqu'il attribue à l'école un rôle important dans la réussite professionnelle et le revenu (aurait-il insuffisamment lu la littérature sociologique en la matière?) alors même que le contenu des ouvrages de sa bibliographie avance le contraire. Par ailleurs, l'orientation est plutôt "individuelle" que "structurelle".

Retenons les conséquences qu'il tire ainsi que certaines suggestions. D'abord, de financer surtout l'école primaire dans les pays en voie de développement, et non l'université. Dans nos pays, de favoriser les secteurs post-obligatoires rentables pour la société et de faire payer l'accès aux autres, quitte à restaurer un système de bourses; de passer des réformes globales aux réformes sectorielles à l'intérieur du système éducatif et de cesser de croire que l'on peut améliorer la situation (relative) des seuls défavorisés en augmentant le niveau d'instruction de l'ensemble de la popula-

tion. Les propositions sont encore plus dérangeantes quand il déconseille de s'occuper des domaines où le tour de la question est fait ou impossible (l'élasticité de substitution, la correspondance études-emplois, les prévisions en main-d'œuvre), pour analyser la profitabilité sociale et privée et les possibilités de satisfaire la demande d'éducation.

* * *

La fin du tunnel approche. De l'école, l'on commence à voir les macro-effets "prétentieux et instables" — sur la croissance économique, et le développement (Heintz, Holenweger et Nef, Furter); les micro-effets "chiches" — sur la profession, le revenu, les connaissances (Girod, Müller, Psacharopoulos). L'on trouve encore les effets "lunatiques" sur le comportement politique dont traitent P. Beneton et Y. Fricker, où, s'il semble vraisemblable que l'éducation joue un rôle, le problème consiste à établir le sens de l'influence en fonction de variations contextuelles, ce qui revient à rendre plus pesante la nécessité d'un modèle explicatif, sans parler des effets "optiques" où la covariation entre éducation et plusieurs dimensions du "bien-être" accède rapidement au statut de cause (Uusitalo).

En ce sens, la contribution de A. Sørensen prend toute sa valeur, qui parvient à délimiter le rôle de l'école dans l'inégalité des conditions (i.e. la structure des inégalités dans une société) de façon à la fois précise et non ambiguë. Alors que Thurow et Jencks pensent que l'éducation ne joue pas un rôle, la démarche de Sørensen, après avoir critiqué les erreurs de mesure et les oublis du premier, consiste à mettre à nu les mécanismes pour les confronter à l'empirie.

Choissant le revenu, dont la métrique exprime une combinaison de l'emploi et des qualités individuelles du travailleur, de préférence aux habituels indices de statuts, fonction du seul emploi — y compris à travers son prestige — regroupé en catégories hétérogènes, l'auteur fixe les bornes du "process of status attainment". Soit le "diplôme crée l'emploi" — variante extrémiste de l'explication *endogène* — soit "le diplôme, c'est du vent", car est à l'œuvre un ensemble de processus où l'école est minorisée sinon exclue — variante extrémiste de l'explication *exogène*. (Voir en particulier les modèles de Markov). Par l'observation de la position des membres d'une population à différents moments, il devient possible de vérifier les hypothèses en question, car si le revenu est déterminé de façon endogène, tout changement dans les ressources de l'individu sera suivi d'un effet (et réciproquement). Si inversement, il y a effet sans changement de ressources, alors les niveaux de revenus caractériseront les emplois et non les personnes, et il n'y aura de changement de revenus qu'au travers de mutations dans les emplois : structurelles, conjoncturelles ou personnelles (retraites, départ).

Entre ces deux pôles, Sørensen opte pour une hypothèse apparemment médiane quoique plus proche de la théorie exogène : "Assuming that a person's resources are relevant for getting access to jobs, it follows that changes in attainments are a function of the availability of vacant jobs and a person's resources (p. 228).

Ayant montré par ailleurs que la covariation entre éducation et revenu pouvait être formalisée aussi bien par l'une que par l'autre des théories extrémistes, Sørensen propose, pour sortir du dilemme, un indicateur qui ne peut être le revenu (explication circulaire), mais le nombre de changements d'emplois.

Alors que pour la théorie néo-classique, "growth in attainments over an individual's lifetime should be produced by growth in personal resources", pour le modèle de "vacancy competition", "growth is created by the utilization of mobility opportunities in society, so that the rate of job shifts, not changes in resources, is the major source of change in attainments." (p. 239).

Il semble ainsi possible de conclure que dans nos sociétés, les situations réelles

des individus reproduisent à des degrés divers un mélange de ces modèles, avec une prédominance du second, et qu'il importe par ailleurs de distinguer selon les secteurs d'activités économiques pour vérifier la prépondérance de l'un sur l'autre.

Quant au rôle de l'école dans la perpétuation de l'héritage social, la démarche désormais bien connue de R. Boudon aspire également à réassembler faits et théories censés expliquer les preuves.

Alors que l'inégalité devant l'école diminue lentement, principalement en raison de la diminution du coût de l'enseignement et de l'effet plafond auquel sont soumis les enfants des classes moyennes-supérieures, les sociétés dites méritocratiques ne connaissent pas de lien strict entre éducation et emploi, contrairement aux théories de Sorokin qui voudraient une reproduction de l'ordre social, entre autres par l'institution scolaire. Pire encore, l'héritage social intergénérationnel qui, selon les théories "reproductrices" est dû principalement à l'école, demeure, tel un bloc erratique indifférent, ainsi que l'ont montré Blau et Duncan, Glass, Carlsson. Des comparaisons dans l'espace montrent à leur tour les mêmes taux d'immobilité, alors que les pays concernés connaissent une sélectivité sociale de l'école différente³, vieille question de Bendix et Lipset.

La clé de l'explication de ces phénomènes réside en fait dans la structure du marché de l'emploi et accessoirement dans la fécondité différentielle et les mouvements de population, Boudon écartant, car difficilement appréciables et marginales, des variables comme le conformisme, car les faits ci-dessus montrent que l'héritage social est "issu de variables qui se composent en un système" (p. 21) à base démographique-économique.

Les conséquences en sont importantes, en particulier pour les pédagogues : "une réduction de l'inégalité des chances scolaires n'implique nullement une atténuation de l'héritage social, car, selon les cas, cette réduction peut avoir des effets positifs, négatifs ou nuls" (p. 23).

Mais aussi pour le grand public, qui croit au mythe de la liaison formation-emploi; et certains sociologues qui se refusent à voir la baisse de l'inégalité des chances.

Rien n'empêche donc maintenant de s'intéresser à l'école pour elle-même, en examinant en particulier si elle exerce une action sur son produit premier : les connaissances, de diminuer l'inégalité des chances scolaires si on le juge bon, ou de bouleverser la stratification sociale si on le croit possible, car "la vérité est que les inégalités scolaires sont la conséquence des inégalités sociales, et que la correction des premières peut n'avoir qu'un effet rétroactif négligeable sur les secondes, ou même s'accompagner d'effets négatifs" (p. 28).

Le but de toute recherche, chacun s'accordera à le reconnaître, est en effet de proposer des explications même paradoxales, mais respectant et la logique et les faits considérés. En ce sens, les "effets économiques et sociaux de l'enseignement", en faisant le point dans plusieurs disciplines sur les résultats obtenus par des spécialistes à réputation souvent transnationale, ne pêchent-ils plus que sur un seul point : leur diffusion, en particulier auprès des lecteurs anglophones. Il est vrai que le tiers du travail de traduction est déjà fait !

³ Nous ne reviendrons pas ici sur le thème des revenus. Mais Boudon arrive aux mêmes conclusions que Sørensen en montrant l'indifférence au niveau d'instruction.

Le pouvoir suisse, séduction démocratique et répression suave
— Claire et François Masnata-Rubattel

Christian Bourgois, Paris, 1978, 320 p.

Michel Vuille, *Service de la recherche sociologique, Genève*

L'économie est à l'origine (au fondement) du pouvoir politique en Suisse ou, en d'autres termes, *les élites dirigeantes helvétiques sont au service des détenteurs du grand capital*, telle est la thèse centrale développée dans ce livre.

C. et F. Masnata-Rubattel défendent en effet l'idée que la trame de l'histoire suisse est constituée par "les réponses successives que les classes dominantes ont données aux nécessités économiques" (p. 13). Ils dégagent dès lors les principales étapes de la création et du développement du système "démocratique" suisse.

L'idée qu'une société "libérale" occidentale est gouvernée par une oligarchie économique-politique n'est pas nouvelle et C. W. Mills par exemple a dénoncé — il y a plus de vingt ans — la collusion des militaires, des politiciens et des industriels dans la gestion au plus haut niveau des affaires américaines (L'Elite du pouvoir). On sait par ailleurs que pour K. Marx et pour les théoriciens marxistes, le problème du pouvoir s'inscrit intégralement dans le rapport économique (rapports de production et lutte des classes).

On peut se demander alors quelle est l'originalité de l'étude des deux politologues vaudois? C'est à cette question que nous allons tenter de répondre dans cette brève présentation.

Pour entrer dans le vif du sujet, rappelons quelques réflexions de R. Levy sur la répartition du pouvoir en Suisse entre les secteurs politique et économique. Il constate d'une part "que le pouvoir économique est supérieur au pouvoir politique" et d'autre part que "la visibilité du pouvoir économique est moindre que celle de l'Etat". Cette *différence de visibilité* influe évidemment sur la manière dont nous percevons l'exercice du pouvoir au sein de la société suisse, d'autant plus qu'au "niveau des élites et des structures dans lesquelles se prennent les décisions les plus importantes dans notre société, le manque de recherches est à peu près total"¹.

Ce n'est donc pas le moindre mérite du couple Masnata-Rubattel que d'éclairer la face la plus cachée, la moins publique du pouvoir suisse, en mettant précisément l'accent sur les multiples réseaux de relations et d'intérêts qui unissent en permanence les organisations économiques et les instances politiques majeures de notre société. L'ouvrage comporte deux parties : (1) "Histoire, inégalité et pouvoir", (2) "Le grand jeu et l'enjeu de la démocratie", suivies d'un bilan et d'une conclusion.

Dans la première partie, les auteurs s'attachent à réinterpréter des faits historiques — en apparence bien connus de tout le monde — qu'ils présentent sous un jour différent : derrière les livres d'histoire officielle... il y a la vie quotidienne des sans-grade, *l'autre Suisse* ! C'est alors sous l'angle des *inégalités* ("le bien-être de quelques-uns acquis aux dépens de la majorité, voilà une des permanences de la "démocratie-témoin") qu'ils analysent les actes et les pactes fondateurs de l'Etat suisse, ainsi que les conditions sociales (au sens large du terme) qui ont marqué la mise en place de ses institutions.

S'ils s'interrogent par exemple sur certains aspects de l'organisation sociale sous l'Ancien Régime auxquels renvoient des notions telles que *Marktgenossenschaft*, *Landsgemeinde*, *baillage commun*, *canton souverain*, *capitalisme rural*, *Zunft* ou

¹ R. Levy, Les décisions politiques en Suisse : entre conflit et consensus, *Rev. suisse sociol.* 4-3 (1978). Cet article est le texte d'une conférence tenue dans le cadre du Congrès de Neuchâtel de la Société suisse de sociologie en avril 1978.

corporation, ils adoptent un point de vue dialectique : les situations et les dominants et celle des dominés sont analysées conjointement. Ainsi, cela ne manque pas de bousculer quelques idées reçues. . .

Une sociologie politique qui ne s'intéresserait pas à la *genèse des institutions majeures* (au niveau sociétal) pourrait sans doute décrire des modes de fonctionnement socio-politique actuels; elle ne pourrait pas les expliquer. Il est donc fondamental à nos yeux de situer dans l'histoire les moments privilégiés où des *règles d'organisation* sont définies pour une période plus ou moins longue de sorte à *institutionnaliser les rapports de force et les conflits sociaux*.

Dans cette perspective, il nous paraît parfaitement fondé de souligner — comme le font "les Masnata" — que les Radicaux de 1848 sont les "pères organisateurs" de la Suisse moderne. A cette époque, il s'agissait en effet de rien moins que d'élaborer un *projet de société* favorisant le passage d'une économie rurale traditionnelle à une économie industrielle : la constitution de 1848 jetait les bases du système politique que nous connaissons encore actuellement et les Radicaux n'ont pas rencontré d'obstacles insurmontables à la mise en œuvre de leurs principes de gouvernement, étant donné que pendant plusieurs décennies ils ont régné sans partage sur le Législatif et l'Exécutif fédéraux. Certes, il ne faut pas sous-estimer les pouvoirs économique et idéologique des Libéraux.

Les négociations entre les représentants du "public" et du "privé" pouvaient en effet être tendues et même conflictuelles, lorsque les enjeux concernaient le développement de vastes secteurs de l'économie suisse. A cet égard, l'analyse de la lutte pour la construction, la possession et le contrôle des *chemins de fer* (deuxième moitié du XIX siècle) est on ne peut plus révélatrice des divergences d'intérêt qui opposaient alors deux fractions de la bourgeoisie . . .

La révolution et le mode de production industriels font apparaître, face aux élites bourgeoises, une classe ouvrière dont les conditions de vie et de travail diffèrent peu de celles que connaissent les prolétaires d'autres pays européens (misère, exploitation, etc.). Les auteurs notent néanmoins que la dimension *corporatiste* des rapports sociaux (issue de l'Ancien Régime) a subsisté dans la structure capitaliste suisse. Cela signifie autrement dit que le syndicalisme et le mouvement ouvriers se développent selon *une logique qui n'est pas celle de la lutte des classes* : la plupart des travailleurs sont réformistes, ils ne sont pas révolutionnaires. Si nous sommes pleinement d'accord avec les arguments qui expliquent la division, l'hétérogénéité, l'absence de cohésion et le manque de combativité de la classe ouvrière (faiblesse numérique des ouvriers d'usine en 1848, atomisation, clivages géographiques et linguistiques, nombre élevé d'ouvriers-paysans et de travailleurs étrangers, décentralisation et spécialisation industrielles, travail à domicile, haut niveau de qualification professionnelle), nous refusons en revanche les arguments que les auteurs développent au sujet de *l'aliénation* des ouvriers. Un seul exemple suffit pour mettre en évidence les fondements aprioristes et normatifs d'un tel discours : "Quand, de surcroît, il (le travailleur qualifié) est ouvrier paysan et propriétaire, il devient encore plus étranger à lui-même, en ce sens qu'une partie de sa vie quotidienne est vécue comme indépendante de la relation patron-ouvrier qui, elle, reste la même (sic). Dès lors, sa conscience possible est limitée. Le rapport de domination réel est camouflé par l'autonomie relative de sa vie. Cette aliénation est cultivée, renforcée, par le climat culturel et éthique : le protestantisme " (pp. 96-97).

Nous comprenons d'autant moins le recours à de tels arguments que les auteurs se montrent ailleurs beaucoup plus nuancés :

— "Une donnée objective n'est jamais vécue de la même façon par ceux qui ont le pouvoir et ceux qui le subissent" (p. 87).

— "Si la révolution démocratique s'est faite contre la corporation et ses pri-

vilèges, elle n'a pas pour autant modifié les habitudes de vie, ni surtout les habitudes mentales" (p. 93).

Aux riches informations historiques présentées dans la première partie du livre, C. et F. Masnata-Rubattel ajoutent d'abondantes données, souvent quantitatives, pour compléter et actualiser leur analyse de la structure des pouvoirs économique et politique suisse (deuxième partie).

Ils fixent ainsi leur attention sur ceux qui possèdent les *principaux atouts* dans le grand jeu de la démocratie helvétique et, contrairement à ce qui se passe dans une partie de "jass", les cartes ici ne sont pas distribuées au hasard... Qu'il s'agisse en effet

— de *l'économie* (exportation et importation d'hommes, de produits, de technologie, de capitaux; concentration des profits et exploitation de la main-d'oeuvre indigène ou étrangère; impôts sur le revenu et la fortune),

— de *la politique* (fédéralisme, composition sociale des chambres fédérales, gouvernement, tribunal fédéral, participation aux élections et votations, aux associations, initiative et référendum),

— du *culturel* (idéologie du consensus, neutralité, Bipcsard en 1848 : Bourgeois-Industriels-Protestants-Citadins-Suisses allemands-Venant des Régions Développées, l'école, l'armée, la presse, la télévision),

il est aisé de montrer que dans tous ces domaines, *la distribution de la richesse, du prestige et du pouvoir est inégalitaire et cumulative.*

En résumé, selon l'expression des auteurs : "sans atouts perd ou le cumul des ressources".

Arrêtons-nous à quelques éléments de l'analyse faite sur *le fédéralisme*. C. et F. Masnata-Rubattel soutiennent cette thèse : les adeptes du fédéralisme (partis et mouvements de droite) camouflent une pratique de domination et défendent des positions conservatrices ou même réactionnaires. Il ne nous paraît pas que cette affirmation d'ordre général soit contestable. S'il est vrai en effet que "l'existence d'institutions politiques locales ne constitue (donc) en rien une condition suffisante au développement d'un pluralisme démocratique", nous ne suivons pas les auteurs lorsqu'ils affirment "que le canton, de nos jours, est politiquement une fiction juridique; politiquement parlant, les Vaudois et les Zurichois n'existent plus, par contre, il y a des gens de gauche et des gens de droite, des intérêts patronaux et des intérêts ouvriers, qui débordent très largement les frontières cantonales" (p. 148). Certes, par rapport à certains débats et à certaines votations au plan fédéral, cette affirmation serait sans doute confirmée empiriquement, mais par rapport à d'autres questions, elle ne serait que partiellement vérifiée voire infirmée ! Il nous paraît peu légitime, sociologiquement parlant, de faire comme si l'étiquette "fédéralisme" ne renvoyait qu'à *une survivance*, qu'à *un mythe*... Qu'on nous comprenne bien ! Nous ne nions absolument pas que le discours fédéraliste soit connoté, idéologique et qu'il serve ceux qui ont intérêt (et profit) à nier les rapports de classes et à maintenir le statu quo, mais nous nous refusons à faire un pas de plus dans le sens de la négation des "réalités" cantonales et communales — vues "d'en haut". Que cela puisse être un problème pour le parti socialiste ou pour le mouvement ouvrier que de "rallier les différents groupes et les fédérations cantonales à une organisation ouvrière embrassant toute la Suisse...", soit ! Cela tend donc à prouver — au plan de l'analyse — que les ouvriers construisent au moins autant (si ce n'est plus ?) leur réalité quotidienne autour "des petites et infimes questions de politique cantonale" qu'ils ne le font à partir d'un projet unitaire d'action et de doctrine sur le plan national.

C'est à dessein que nous avons choisi de critiquer la position que les auteurs

adoptent à l'égard du "fait fédéraliste", car elle renvoie à une *question épistémologique centrale* à laquelle ils font eux-mêmes allusion dans ce sous-chapitre : la distance, le décalage, voire le fossé qui existe la plupart du temps entre *les mots et les choses*, entre *le discours et la pratique*. Or, en ce qui concerne la question du fédéralisme — la remarque a d'ailleurs une validité très générale — il nous paraît plus pertinent de partir en quelque sorte d'une position de non-savoir et d'analyser la manière dont les gens *construisent leur univers quotidien* (sur une base locale, régionale, cantonale, nationale ou internationale...) compte tenu de leur profession et de leur réseau de relations sociales (base matérielle et culturelle d'analyse). On comprendrait sans doute mieux, le cas échéant, pourquoi "le cloisonnement cantonal et communal constitue toujours un handicap très important pour le mouvement de libération de la femme" ou les raisons pour lesquelles le parti socialiste "a choisi de s'adapter avec souplesse au localisme pour assurer sa crédibilité... au prix de l'unité de son action et de sa doctrine, au prix de sa mutilation politique" (p. 143). Et peut-être faudrait-il aussi s'interroger — sur un plan militant cette fois — sur l'efficacité d'un discours militant qui ferait abstraction des *rapports de force locaux ou régionaux* qui influent au premier chef sur les représentations et les actions des militants? d'un discours qui ferait abstraction aussi des "handicaps" que les auteurs attribuent aux membres des classes populaires : "c'est l'absence de confiance en eux, le manque de connaissances, l'état de dépendance dans lequel se trouvent les membres des couches défavorisées qui les empêchent de prendre des responsabilités"? Alors...

Pour résumer la position de C. et F. Masnata-Rubattel au sujet des décisions politiques en Suisse — étant donné que nous connaissons la paix du travail, les conventions collectives, la conception "corporatiste" des relations de travail, etc. — nous citons l'une de leurs conclusions, à notre sens tout à fait pertinente et excellente : "S'il est évident que l'Etat est intervenu et intervient de plus en plus dans la vie politique, il est donc tout aussi évident qu'il le fait à des fins de conservation du système économique. Mais si, à la différence d'autres pays, il intervient moins, c'est que *les forces privées* ont traditionnellement pu, principalement du fait du consensus, organiser et dominer elles-mêmes la vie sociale, politique et économique. C'est donc bien *la société civile*, et non la structure étatique, qui constitue en Suisse le lieu privilégié du politique" (p. 248, c'est nous qui soulignons).

Que *le lieu privilégié du politique* soit en Suisse la société civile, que d'autre part "l'absence d'opposition, la structure de type corporatiste ait (a) permis la domination de la droite sur la société civile" nous amène dès lors à souhaiter changer les représentations dominantes qui confortent cet ordre des choses : pour cela, il faut en particulier que les sciences sociales "trouvent la possibilité d'accomplir leur tâche de clarification" (R. Levy). Il reste évidemment beaucoup à faire, mais la situation de la recherche portant sur le "bonheur suisse" change depuis quelques années. Et on peut souhaiter que des synthèses partielles soient faites par les sociologues et les politologues à partir des connaissances accumulées sur les "réalités" suisses et qu'elles soient largement diffusées dans "le grand public". Sur ce plan, le livre "des Masnata" (comme précédemment celui de J. Ziegler "Une Suisse au-dessus de tout soupçon") a indéniablement atteint son but : best-seller en Suisse romande, il contribue à susciter des réflexions, des débats et des prises de position au sein d'une fraction importante de l'opinion publique. Pour reprendre une formule consacrée, nous dirons que cet ouvrage classique comble une lacune². Clas-

² Classique dans les deux sens suivants : (1) très documenté, fondé sur l'analyse secondaire de multiples études d'historiens, de politologues, de sociologues, etc.; (2) les analyses portent essentiellement sur des institutions et des organisations centrales de la société

sique parce que les auteurs fixent en priorité leur regard sur *les pouvoirs et les contre-pouvoirs les plus institutionnalisés*. On comprend dès lors que face à ce décor constitué essentiellement par des structures hiérarchiques et bureaucratisées, ils parviennent à cette conclusion : "La Suisse est une société élitare à base corporative en marche vers le totalitarisme".

Bien sûr, nous voulons croire qu'ils ont tort et que la crise récente "de la conscience collective helvétique" (U. Windisch) ait pour effet, non pas de renforcer le système de séduction démocratique et de répression suave, mais qu'elle suscite au contraire des *mouvements sociaux de libération* — il est vrai plus informels, plus marginaux, plus éphémères aussi que les organisations de lutte traditionnelles — qui, face au *nucléaire*, face à la *gestion technocratique de la société*, face à la *culture dominante des mâles* (virile, compétitive et militariste) ouvrent la voie à la production d'une société différente — qui se ferait en dehors ou au-delà des pouvoirs établis. Car, comme le dit A. Touraine, "ce qui est en jeu, ce sont tout simplement les *formes modernes* de la démocratie".

suisse au sujet desquelles il existe la plupart du temps un "corpus" de connaissances socialement et institutionnellement construit. Les règles du jeu de l'analyse (bien que celle-ci soit dialectique et oppositionnelle) restent donc classiques.

Image des autres, image de soi?

Comment les Suisses voient le Tiers-Monde — Gilbert Rist

Les conceptions du développement vues à travers les documents des organisations de coopération

Préface de Roy Preiswerk, Editions Georgi, Saint-Saphorin, 1978.

Collection Etudes de Développement, publiée sous les auspices de l'Institut Universitaire d'Etudes du Développement, Genève, 421 p., Fr. 45.—

Pierre Dominicé, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université de Genève

1. La Suisse est l'objet, depuis quelques années, d'une littérature critique. Les sciences humaines jouent, à cet égard, un rôle important. Elles fournissent les instruments théoriques et méthodologiques qui permettent l'analyse de phénomènes sociaux, de mécanismes politiques et d'enjeux économiques propres au contexte helvétique. Consacrée à l'image du Tiers-Monde qui se dégage des documents publiés par les organisations privées suisses de coopération au développement, la thèse de Gilbert Rist s'inscrit dans ce courant critique de la production intellectuelle centrée sur la réalité suisse. Elle s'attaque à l'idéologie dominante qui façonne la conception que les Suisses se font des rapports que leur pays entretient avec le Tiers-Monde. Elle s'en prend à l'ethnocentrisme occidental, ici à "l'helvétocentrisme", qui imprègne le regard que la population de ce pays porte sur la coopération avec le Tiers-Monde et détermine sa compréhension même de l'idée de développement. A travers l'image du Tiers-Monde, c'est donc une mentalité qui se dévoile, un système de valeurs qui apparaît, une attitude politique qui se révèle. "Vision de l'autre ou reflet de soi? Telle est la question", écrit l'auteur dans son avant-propos.

Défendue à l'Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales, cette thèse est plus qu'une réflexion de science politique. Les interrogations épistémologiques qu'elle contient l'entraînent vers une démarche de sociologie de la connaissance axée sur l'examen d'un discours interculturel, de ses modes de production et de ses effets. Gilbert Rist, en soulignant l'importance quantitative des organisations privées de coopération, en Suisse, explique que ce sont elles qui exercent une influence prépondérante dans la formation de l'opinion publique à l'égard du Tiers-Monde.

L'analyse des documents publiés par ces organisations va donc lui permettre de présenter les lignes de force de l'image publique du Tiers-Monde qui retentit le plus fortement sur la représentation, et par conséquent, sur les processus de connaissance, du Tiers-Monde dans la population suisse.

2. Parmi la multitude d'organisations d'aide au Tiers-Monde, G. Rist opère un tri. Il en retient cinq qu'il considère comme "les principales créatrices de l'image du Tiers-Monde en Suisse" : EPER, Action de Carême, Helvetas, Swisscontact et Swissaid. Travaillant sur l'ensemble des documents produits par ces cinq organisations au cours de trois années qu'il considère comme particulièrement significatives, 1960, 1967 et 1974, il se livre à une analyse de leur contenu à l'aide d'une grille générale construite selon une série de catégories "croisées" avec les grands thèmes abordés. Cette grille fournit la structure d'ensemble de l'ouvrage, les divers chapitres constituant en fait une explicitation de ces catégories de l'image et des différents thèmes qui leur correspondent. Citons à titre d'exemple des catégories retenues : humanisme et christianisme, helvétocentrisme, apolitisme pacifique, et des thèmes traités : conception du développement, les coopérants suisses, les sociétés du Tiers-Monde.

Cette architecture de l'ouvrage relève d'une méthode composite d'analyse de contenu, que l'auteur qualifie "d'empirisme secondaire", c'est-à-dire d'une lecture qui prend appui sur des données systématiquement organisées, mais s'accorde la liberté conceptuelle de l'interprétation. Sa technique de recherche l'amène ainsi à retenir des documents ce qui rend compte des catégories et des thèmes qui en découlent et que lui-même a retenu en fonction d'un choix d'interprétation inspiré de "la théorie de la dépendance". La grille d'interprétation aboutit, comme l'écrit G. Rist, "à rompre l'évidence première du discours et de la réorganiser à partir d'une perspective différente" (p. 91).

3. La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée "l'image du Tiers-Monde" apporte, de façon très détaillée, les données, structurées par la grille, autour desquelles s'organise l'interprétation. La plupart des problèmes centraux liés au rapport entre pays sous-développés et société industrielle sont évoqués. Une large place est faite aux questions-clés qui concernent la problématique du développement et à leurs sources de référence. Les motivations de l'aide, l'argumentation en faveur du développement et ses présupposés politiques, l'évolution des pratiques de coopération depuis "l'aide individualisée jusqu'à l'utopie politique", tout est passé au crible d'une analyse minutieuse qui n'épargne aucune des stratégies employées et dénonce aussi bien le volontarisme, que l'ethnocentrisme ou la bonne conscience. G. Rist reconnaît "qu'il existe dans les organisations de coopération une tendance à privilégier, comme partenaires, les groupes qui, dans le Tiers-Monde, appartiennent aux mêmes milieux sociaux ou qui ont en commun le même type de projet de société" (p. 222).

Les documents retenus mettent bien en lumière les stéréotypes de l'image donnée "des hommes qui vivent dans le Tiers-Monde". Réciproquement les valeurs helvétiques, incarnées souvent par les "coopérants" servent de normes pour juger des situations et évaluer des pratiques. G. Rist parle ainsi d'une anthropologie inhérente à l'image du Tiers-Monde. Celle-ci s'inscrit dans une sorte de "cosmologie sociale" qui revendique un "prétendu universel". Les divers discours qui, de façon plus ou moins explicite, tendent à esquiver la réalité politique du sous-développement, semblent, toutefois, d'après l'auteur, progressivement se modifier dans les textes datant de 1974. Ceci tient en particulier, pour G. Rist, au fait "qu'en affinant sa connaissance du monde *sous-développé*, l'Occident industriel se découvre aujourd'hui comme maldéveloppé" (p. 396). Il y a donc un changement possible de l'image, et si celle-ci a, comme l'indique G. Rist, "un rôle fonctionnel par rapport à la pratique", il est vraisemblable que "la conscience actuelle d'un maldéveloppement généralisé" entraîne une autre pratique de coopération.

4. Très bien documenté, admirablement structuré, remarquablement écrit, cet ouvrage est fortement marqué par sa destination académique. L'auteur ne saurait en être blâmé puisqu'il s'agit d'une thèse. En conséquent, le thème traité donne lieu à une démonstration convaincante, même si la démarche suivie est parfois très lente, le développement des catégories entraînant de longs détours dus à la multitude de thèmes abordés et au fait que chacun d'eux représente un des clefs d'analyse des relations entre l'Occident et le Tiers-Monde. Bien qu'il se centre sur l'image que les Suisses se font du Tiers-Monde et l'utilise comme analyseur de leur mentalité, G. Rist évoque néanmoins, dans son texte, tant d'aspects liés à la problématique du développement qu'il en résulte une sorte d'éclatement de l'objet de sa réflexion.

Dans sa conclusion, G. Rist se réjouit de voir émerger une analyse plus politique des problèmes que pose la coopération avec le Tiers-Monde. Tout en accordant une place privilégiée à l'idée de "self-reliance", il ne cherche pas, à juste titre, à apporter des solutions au dossier critique qu'il plaide avec vigueur. Très subtilement, et dans la logique de son argumentation, il renvoie l'Occident à sa crise d'identité et la Suisse à son propre "maldéveloppement".

5. Dans une première partie, G. Rist prend la peine d'exposer sa méthode et de la rapporter à l'objet qu'il veut cerner. Il indique, dans une annexe méthodologique, sa technique de recherche. Le procédé, très minutieux, d'analyse de contenu qu'il effectue, apparaît très clairement comme support de son argumentation. Les interprétations, parfois un peu fortes, des extraits de textes qu'il retient, la coloration polémique de certaines de ses démonstrations, la sévérité de certains de ses propos, lorsque, par exemple, les coopérants sont tenus pour "véritables héros du développement" ou pour "admirables experts", tiennent certainement aux particularités de son tempérament et non à des défauts méthodologiques.

L'hypothèse selon laquelle le discours des organisations privées de coopération forge l'opinion publique suisse à l'égard du Tiers-Monde aurait, peut-être, mérité des données empiriques, ou, au minimum, quelques sondages pour être davantage soutenue. Par ailleurs, la volonté de prendre les textes comme un tout semble annuler les facteurs propres à leur élaboration ou, en tous les cas, ne met pas en évidence les rapports de pouvoir qui se jouent derrière leur rédaction. Qui écrit n'est pas étranger à ce qui est écrit. Enfin il était, certes, nécessaire de ne retenir que les documents publiés au cours de trois années, mais cette restriction infirme la lecture diachronique, pourtant recherchée, qui n'est pas nettement restituée. Une comparaison plus affirmée entre les productions des cinq organisations aurait, sans doute, pu compenser cette lacune.

6. Il est rare de voir un auteur, qui défend une thèse en science politique, se pencher avec autant d'attention sur la psychologie cognitive. La part consacrée, à propos de l'image, aux travaux de J. Piaget et B. Inhelder, tient évidemment à ses préoccupations épistémologiques. Le Tiers-Monde est, cependant, un objet de connaissance traversé d'investissements affectifs et d'influences culturelles. Il paraît, ainsi, difficilement se prêter à une application du concept piagétien de décentration. Ne conviendrait-il pas plutôt de faire porter la réflexion épistémologique sur les procédures de compréhension du sujet face au Tiers-Monde ou sur les registres de fonctionnement propres à son système de représentation. Il importerait, alors, s'il s'agit véritablement de dire "comment les Suisses voient le Tiers-Monde", de lier le discours des organisations de coopération à la façon dont il est effectivement intériorisé par la population suisse. Nous retrouvons, ici, ce que nous disions précédemment au sujet des données empiriques.

Le mérite de G. Rist est d'avoir très clairement défendu sa position dans ce débat épistémologique, en nous fournissant, par la richesse de son étude, les instruments de réflexion nécessaires à un renouveau politique des pratiques de coopération.

Main basse sur l'Afrique — Jean Ziegler

Collection "Combats", Ed. du Seuil, Paris, 1978
 Peter Arnold, Dépt. de sociologie, Université de Genève

Commenter un livre de Jean Ziegler pour une revue de sociologie n'est pas une chose aisée. Ce personnage non-conformiste est difficile à placer sur l'échiquier des disciplines académiques et il supporte mal d'être enserré par le corset de canons scientifiques. "Main basse sur l'Afrique"¹ illustre bien ce propos. Livre composite aux multiples alluvions, il relève autant du pamphlet politique, du "cri dans le désert" d'un moraliste à la recherche d'une humanité plus juste, que de l'analyse sociologique proprement dite.

"Main basse sur l'Afrique" est d'abord et avant tout un *livre-combat*, un discours politique. L'auteur y revendique "le droit de parler au nom des dominés" (p. 266) du Tiers Monde, opprimés et exploités par l'impérialisme, spécialement des peuples du continent africain. Pour lui, la majorité des dirigeants des jeunes Etats africains ne sont pas les avocats de leurs peuples, mais des alliés des puissances néo-colonialistes. Lors de ses nombreux séjours en terre africaine et parmi les descendants des esclaves noirs au Brésil, Ziegler fut le témoin oculaire de la misère et des souffrances, mais aussi de la force de résistance de ces "peuples de la nuit" sans voix propre sur la scène internationale. S'acquittant d'une vieille dette de reconnaissance, c'est à leur service qu'il se met, tout en soumettant sa position partisane à l'analyse critique :

"J'ai été façonné, porté, guidé par les promesses des luttes de libération anticoloniales. Je dois aujourd'hui procéder à un réexamen" (p. 9).

Depuis les récents éclats politiques dont la personne de l'auteur fut le centre, la tendance s'est répandue de lire à la loupe ses nombreux écrits pour y déceler la date erronée, le chiffre faux, la citation maltraitée, bref, les erreurs de ce gabarit dont ses textes sont malheureusement trop souvent parsemés. Je ne me livrerai pas à ce jeu de société aux intentions mal dissimulées : ébranler sur le détail la confiance du lecteur pour détourner son attention des problèmes de fond. De par son enjeu, le sujet mérite un examen plus attentif.

Le programme du livre est ambitieux : élaborer une typologie des sociétés politiques dominant la scène de l'Afrique contemporaine, analyser leur teneur en "nationalisme" et montrer leur lien avec l'étape la plus récente franchie par le capitalisme mondial. Cette thématique parcourt l'ouvrage de bout en bout, mais sans toujours apparaître très clairement. Ziegler, orateur expérimenté, a raison de penser que l'efficacité du discours politique dépend moins de la rigueur logique de son développement que de sa capacité à frapper l'imagination du public. Son style d'écrivain rappelle celui de l'orateur. Il y déploie toute la verve de son talent de narrateur. Son livre grouille de récits saisissants, d'anecdotes, de paraphrases, où éclate le plaisir de raconter, mais où l'on a souvent de la peine à repérer la trame de la démonstration. Cela nous vaut quelques chapitres captivants, notamment quand il évoque les atrocités de la traite des esclaves et l'admirable vitalité de la résistance culturelle et parfois armée de ces hommes noirs déracinés, transplantés au Brésil (pp. 78-85), quand il trace le portrait des grandes figures de ralliement du mouvement anti-colonialiste que furent Kwame N'Krumah, Patrice Lumumba et Gamal Abdel Nasser (pp. 76-147), ou encore quand il décrit les pérégrinations de ce qu'il appelle la "protonation" katangaise (pp. 232-258).

¹ Titre-hommage à Mongo Béti (*Main basse sur le Caméroutn*, Paris, Maspéro, 1972), écrivain camerounais de renommée internationale et critique virulent du président Ahidjo ?

Mais revenons au projet sociologique du livre. La définition du stade actuel de l'impérialisme² est assez classique. Il se caractérise par

"(...) la décrépitude de l'Etat national du centre et le surgissement du nouveau sujet de l'agression impérialiste : la société trans- et multinationale industrielle et bancaire" (p. 28).

Sa méthode d'intervention dans le Tiers Monde, les pays de la périphérie capitaliste, a changé. Il ne règne plus par domination politique directe, mais par le truchement de l'économie : les termes de l'échange, l'exploitation directe des ressources naturelles et de la main-d'oeuvre, l'endettement des jeunes Etats "indépendants", les "experts" internationaux qui conseillent les gouvernements en place et participent à l'élaboration des plans de développement. Ce système ne recourt plus à une justification "humaniste", civilisatrice de sa mission, comme ce fut le cas au temps des administrateurs coloniaux. Son langage est celui de la pure rationalité économique, marchande : le "progrès" matériel, le "développement" des ressources. Culturellement, c'est "l'impérialisme du vide"³, où coca cola, blue jeans, tubes du dernier "hit-parade" et autres symboles de la "culture de masse" réunissent dans une même communauté de consommateurs les peuples et les races du monde entier. Ziegler a raison de penser que la sociologie d'inspiration marxiste s'est longtemps désintéressée de la "production des biens symboliques" (p. 26), du domaine de la conscience collective et de l'imaginaire, ainsi que de l'enjeu que sa domination représente pour l'expansion impérialiste. Les cultures autochtones ancestrales ne connaissent pas les besoins illimités, les consommateurs dociles et malléables que suppose la production marchande. Leur destruction est donc une nécessité autant économique que politique. Malheureusement, l'auteur ne fait qu'ouvrir une piste de réflexion sans la poursuivre⁴.

L'accumulation à l'échelle mondiale, le pillage des uns au profit des autres, s'appuient sur une organisation planétaire de la rareté (bien relative) des ressources. La famine, une mortalité infantile élevée, la prostitution, les bidonvilles, la délinquance, la misère brute, voilà quelques fléaux de cet "empire de la rareté" en qui l'impérialisme a réussi à transformer la plupart des pays africains. Cette même Afrique est un continent au potentiel des plus riches, ne serait-ce que par ses minerais stratégiques (par ex. uranium, cuivre) et précieux (par ex. or, diamants), exploités

² Ziegler refuse de parler d'un impérialisme soviétique, malgré l'invasion de la Tchécoslovaquie (1958), malgré sa "politique planétaire" (p. 13), les "effroyables crimes contre la libération, l'autodétermination d'hommes noirs" (p. 14) qu'il commet en Erythrée et en Guinée équatoriale et le fait que "les relations que l'Union soviétique impose aux pays du Tiers Monde sont généralement plus favorables à ces derniers que les rapports économiques et termes d'échange que leur imposent les sociétés multinationales et les Etats capitalistes" (p. 12), mais nullement d'égal à égal. Mettre sur un même pied l'impérialisme capitaliste et le "social-impérialisme" soviétique "signifierait niveler une problématique complexe, paralyser notre propre raison analytique et nous condamner à ne rien comprendre à la question infiniment compliquée des interventions étrangères en Afrique" (p. 14). Soit, mais cette raison analytique me paraît déjà bien paralysée. La profession de foi ne remplace pas la nécessité de démontrer la nature socialiste de l'Union soviétique actuelle, entreprise pour le moins malaisée. Et que penser de l'assertion que la présence cubaine, surtout en Angola et en Ethiopie, procèderait de l'héritage culturel et historique qui lie Cuba à l'Afrique (présence d'une forte couche de descendants d'esclaves noirs), sans souffler mot de la dépendance économique et politique du régime de Fidel Castro vis-à-vis de l'Union Soviétique et de ses satellites, dépendance maintenue par la structure du commerce extérieur et l'endettement financier?

³ Le terme est d'A. Piettre.

⁴ Je doute d'ailleurs que ses maîtres à penser (Sartre, Horkheimer, Adorno, Bloch, Lukàcs, Bourdieu) auraient été des guides efficaces dans cette entreprise.

par les sociétés multinationales. Comment cette situation peut-elle se maintenir, malgré la décolonisation, pourquoi n'est-elle pas brisée par une résistance nationaliste qui aurait bien des raisons d'exister?

Pour Ziegler, la lutte pour l'indépendance nationale réelle, cette "seconde indépendance" chère à Salvador Allende, est aujourd'hui le ferment unificateur principal des classes exploitées pour briser le joug de l'impérialisme en Afrique. L'idéologie de ralliement est nécessairement "nationaliste", mais dans un sens très précis, à l'opposé du chauvinisme et de la politique de clocher. C'est un nationalisme comme celui qui, dans le sillage de la Révolution Française de 1789, brisa le carcan de la "grande nation" (Robespierre), la transformant en "nation duelle" (Jean Chesneaux) pour répandre dans l'Europe entière les conquêtes des classes révolutionnaires françaises (la liberté, la fraternité et l'égalité bourgeoises⁵) et porter un coup décisif au pouvoir féodal. Ce nationalisme dénonce les pouvoirs établis et leur système au nom de "valeurs universelles" qui ne sont rien d'autre que la transcription des aspirations concrètes des classes jusqu'alors opprimées.

En Afrique, ce nationalisme progressiste et unificateur existe, quoique sous forme embryonnaire. Sa tâche historique lui fut assignée par les mouvements et les hommes les plus perspicaces. Il doit rompre avec l'héritage culturel colonial, renouer avec la communauté historique précoloniale (Nasser) et les cultures ancestrales qu'il doit réactualiser, en rejetant les éléments rétrogrades et en réinterprétant d'autres à la lumière des conditions nouvelles (Amilcar Cabral⁶). Là où l'Etat unitaire n'existe pas encore — ce qui est généralement le cas⁷ — il doit transcender le cloisonnement des communautés ethniques traditionnelles pour les intégrer dans un ensemble plus vaste (Patrice Lumumba). Il doit jeter les bases de son propre dépassement, l'internationalisme et le panafricanisme, car le morcellement de l'Afrique en une multitude de micro-Etats rend illusoire toute stratégie d'indépendance réelle (Kwame N'Krumah).

Mais sa mission historique la plus noble est de combattre le racisme, cette idéologie détestable⁸ qui fait croire à la différence ontologique des races. Aucune race n'a jamais été aussi opprimée, foulée avec les pieds, déshumanisée que la race noire. C'est en Afrique du Sud que le racisme fut porté à son apogée : l'apartheid, pudiquement appelé "développement séparé", hiérarchise les êtres humains en fonction de leur appartenance raciale. Pour cette raison, la lutte des mouvements de libération azaniens⁹ possède une portée continentale, voire mondiale. C'est sans doute pourquoi Ziegler y voit une "nation duelle" en gestation, comparable à la "grande nation" de la Révolution Française.

Mais parmi les types de sociétés politiques de l'Afrique contemporaine, la *nation* est peu représentée. D'après Ziegler, elle passe presque obligatoirement par le baptême du feu de la lutte armée. Mais les puissances impérialistes veillent à étouffer toute velléité réellement nationaliste. Parfois, les richesses convoitées ou l'opposition populaire sont telles que seul le recours à l'intervention directe à peine

⁵ Passer sous silence la connotation bourgeoise des "valeurs universelles" prônées par la Révolution Française invite à les hypostasier. Ziegler me paraît souvent succomber à cette tentation.

⁶ Leader du mouvement qui conquiert l'indépendance de la Guinée-Bissao et des îles du Cap-Vert (PAIGC), assassiné en 1973.

⁷ La structure de l'Etat, généralement héritée de l'entité hétérogène que fut le Territoire colonial, préexiste donc souvent à la nation.

⁸ Ziegler en fait même le mal universel au sens de Hegel (das konkret universelle Uebel), sans s'expliquer plus précisément là-dessus.

⁹ Azanie est le nom africain adopté pour l'Afrique du Sud.

camouflée peut garantir la survie du système. On met en place des *appareils de contrainte* gérés par des mercenaires nationaux qui

"(...) gouvernent par l'extermination physique des opposants, par l'assassinat, la torture et la disparition (...) L'appareil de contrainte abolit toute forme de négociation salariale, politique, symbolique entre classes antagonistes. Il étouffe même les contradictions inhérentes aux différents segments concurrentiels de la classe dirigeante traditionnelle" (pp. 30s).

C'est le gouvernement Pinochet au Chili, Videla en Argentine et — seul exemple en Afrique — le régime de Mobutu au Zaïre.

La société politique de loin la plus répandue en Afrique est la *protonation*¹⁰ :

"J'appelle *protonation* (du grec *protos* : "primitif", "rudimentaire") la formation sociale qui gouverne aujourd'hui les trois quarts du continent. La *protonation* ne désigne pas une nation en formation — encore qu'elle produise pour ses membres les symboles élémentaires d'un sentiment national —, ni une nation achevée qui se serait pervertie. Elle ne désigne pas non plus une pseudo-nation, mais une sociabilité rudimentaire, limitée dans sa construction, asservie aux seuls besoins de ceux qui l'organisent de l'extérieur. Elle est avant tout une création de l'impérialisme. Elle n'exprime qu'une souveraineté fictive, la totale dépendance de l'économie du pays à l'égard du centre" (p. 9).

Elle est née du "transfert aux autochtones des passe-droits hérités de la période coloniale" (Frantz Fanon) et continue, sous une forme juridique différente, le pacte colonial. Les nouvelles élites gouvernementales en place, généralement de type "moderniste" né sous l'influence de l'école coloniale, n'ont aucune autonomie : la plupart des Etats que ces hommes gouvernent sont si pauvres qu'ils vivent à crédit ou simplement des miettes qu'on leur distribue (coopération technique et financière). Généralement inféodés à l'ancienne puissance coloniale — ne serait-ce que par leur éducation française, anglaise, belge, portugaise — ils sont cependant enclins à prêter une oreille bienveillante à qui veut bien renflouer les caisses de l'Etat, dans lesquelles ils puisent abondamment pour mener un style de vie conforme à leurs désirs. C'est d'ailleurs leur seule source de revenu. Ils vivent par procuration¹¹.

Sans nul doute, ce livre contient beaucoup d'idées justes et originales qui vont nourrir des débats passionnés. Mais ce débat sera contradictoire, ne serait-ce que parce que certains éléments ternissent la pertinence de l'analyse. En voici un exemple :

Ziegler est particulièrement évasif quand il parle de la bourgeoisie qui gouverne en Afrique. Par ce genre de contradictions dont il a le secret, il nous laisse dans le vague sur ce point crucial :

"Dans la plupart des Etats décolonisés règne la dictature de militaires ou des bourgeoisies compradores (...) J'appelle *protonation* (...) la formation sociale qui gouverne aujourd'hui les trois quarts du continent (p. 9) (...) Une question se pose : Quelle est la nouvelle classe dirigeante de la *protonation* ? La bourgeoisie nationale ? Elle n'existe pratiquement pas en Afrique noire. La bourgeoisie comprador ? Elle tend à disparaître. (...) Une *bourgeoisie d'Etat* naît. C'est elle la véritable classe dirigeante de la *protonation* (p. 230)".

Bourgeoisie "compradore", bourgeoisie d'Etat ? Cette hésitation renvoie à une faiblesse majeure de l'ouvrage. Sans analyse de classe, il suggère l'homogénéité de toutes les fractions de la bourgeoisie et petite bourgeoisie africaines et les dépouille de tout intérêt propre. Apparaissent alors confondus dans un même "melting-pot"

¹⁰ Le choix du préfixe ne me semble pas des plus heureux, parce qu'il évoque justement ce qu'il ne devrait pas évoquer : une nation-"anti-chambre", prête à se muer à l'occasion en nation tout court.

¹¹ L'exemple de la *protonation* katangaise (pp. 232-258) montre les allégeances politiques, parfois "contre nature", que cette élite est prête à contracter suivant l'évolution de la situation. Ne voit-on pas les gendarmes katangais combattre, en 1975, aux côtés du MPLA angolais qu'ils avaient auparavant contribué à harceler pendant de nombreuses années en collaboration avec l'armée portugaise.

les intellectuels, militaires, planteurs, commerçants, rentiers, industriels, petits et grands, qui ne tiennent peut-être pas les rênes du pouvoir et assistent alors impuissants au pillage dont ils sont victimes par le jeu de la concurrence internationale et avec la connivence de bureaucrates autochtones qui se gavent des prébendes de l'appareil d'Etat pour se muer à leur tour en capitalistes privés. On ne saurait sous-estimer la pression politique de ces couches sociales dont la nature bourgeoise ne fait pas de doute, dans des pays comme le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Nigéria, la Zambie, pour ne citer que ces exemples. Par ailleurs, comment expliquer l'attitude de pays comme le Bénin, le Congo-Brazzaville ou la Tanzanie qui, sans avoir connu une guerre d'indépendance, adoptent une position ferme face aux pays industrialisés ?

SUMMARIES IN ENGLISH

Editorial

This Journal is now published by Georgi Publishing Company rather than by the Swiss Society for Sociology itself as in previous years. This transfer should improve distribution and promotion of the Journal, and provide administrative handling in a more professional style. The Society will, however, retain full responsibility – through its Editorial Board – for the contents and the editorial policy of the Journal. (page 1)

Structural Inconsistencies of Current Sociology of Deviancy

M. Bachmann and T. Held

The authors present a critical examination of the frame of reference currently in use in the sociology of deviance, namely the theory of social reaction, of symbiotic interaction and ethnomethodology. After describing the changing paradigm in the sociology of deviance the authors present the basic elements of some new approaches. The critique first concentrates on a conception of deviance put forward by the theory of social reaction and then presents some critical observations on the ethnomethodological approach. The critique of the social reaction theory focuses on the theoretical inconsistency of the approach and in particular on the arbitrary character of the conception of primary deviance and the determinist character of the effects of social reaction. The article attempts to identify the causes of this inconsistency. In conclusion, the authors formulate some ideas relative to the possible future development of the sociology of deviance. (page 5)

The Professionalisation of Sociology and Applied Research

J. Coenen-Huther

The professionalisation of sociology results in modifications of its practice. As applied research increases the sociologist is asked to play different professional roles. The role of a researcher is no longer the one which has maximum impact on sociological analysis. The contractual relations established between the sociologist and the client have a direct effect upon his activities. The relationship between the sociologist and the decision-maker is, of necessity, conflictual; the existence of latent conflicts must be accepted and legitimised. The exercise of applied research implies epistemological, theoretical and methodological options. The options which are selected must be made explicit. (page 21)

A Typology of Nationalist Ideologies

R. Gurny

This article develops a typology of ideologies of nationalism based upon theoretical discussion. The typology takes into consideration two dimensions: first national ideologies which are oriented towards a culture or a specific structure of a society and second, those oriented toward a political left/right dichotomy. The proposed typology is tested with data drawn from a survey concluded in Quebec. A theoretical discussion of the distribution of types apparent in the social context is undertaken. As a conclusion, the recent developments of the situation in Quebec under the government of the Parti Quebecois are analysed. (page 35)

The Determination of the Influence of Social Mobility on Political Attitudes

P. Weiss

Although the question of the influence of social mobility on political attitudes has a long history in sociological discussion, the aim here is a limited one. It is based upon a review of the literature which attempts to be complete, if not of the various authors, then at least of the explicative models. For these models a formalisation essentially of a descriptive nature is proposed before testing some of them in relation to the facts. The answers to questions in the following areas of enquiry have been unevenly elaborated in the literature :

- mobility can be seen as not generating a particular comportment, interaction, only as far as the analysis of its effects on political opinion gathered through surveys can be considered as a non-distorting mirror;
- considering the difficulties of analysis by cohorts or by attempting to isolate the effect of age, as well as the equivocal results obtained by the researchers, it seems hazardous to inverse the terms of the causal when logic would demand otherwise (does mobility influence attitudes, or is there a selective recruitment of mobiles, who from the start pose as 'renegade' ?);
- the difficulties are even greater when proceeding to an empirical analysis seeking to test the effects of macro-social change;
- the methodology currently used the majority of researchers (variant analysis, regression analysis with 'dummy' variables with or without interaction effect) benefits by being supplemented by the techniques of in-depth discussion, biographical analysis, etc.);
- the introduction of a cooperative and historical perspective makes the evaluation of the role of certain parameters possible — such as the type of society, social structure, mobility. (page 53)

Technological Dependency and Economic Growth

A. Willener and J.-Y. Pidoux

This article considers the effects of technological dependency on economic growth taking into account several intervening variables. The study is based on cross-national data analysis. The chosen sample is of 72 countries of which 57 are developing and 15 developed. The indicator of technological dependence is the predominance of foreign patents operating in a country. Economic growth is measured by

the growth of per capita national income between 1965 and 1975. The empirical analysis indicates that penetration by patents has negative repercussions on economic growth, in fact, a greater negative effect than that of capital penetration by multi-national corporations. The retarding effects on economic growth may be explained, in part, by the fact that the countries heavily dependent on foreign patents are also those countries hit, non-proportionally, by an economic stagnation resulting from their traditional dependence in foreign trade. The penetration by foreign patents is negative in the sense that it impedes growth of local capital investment and slows down the growth of exports. (page 79)

Towards a Simple Sociology

P. Meyer-Fehr

In the framework of what is conveniently called the 'ritual interrogation' of sociology, this article argues against the theatrical tendency found in the sociological milieu, against routine and against the fetishism professionalisation and attempts to delimit within sociology what constitutes the essential as opposed to the superfluous and the luxurious which is often incompatible with certain methods used. This article, in posing the problems of direction, of subversion, of the dialectic, of criticism and of necessity, brings out the aims rather than the means of sociology in Switzerland : the usual demands concerning the increase of subsidies for sociology must not prevent reflection about the orientation which is implied in the means. (page 97)